

CANADIAN ACADEMIC CENTRE IN ITALY
CENTRE ACADEMIQUE CANADIEN EN ITALIE

ANNALI ACCADEMICI
CANADESI



OTTAWA
1990

CANADIAN ACADEMIC CENTRE IN ITALY
CENTRE ACADEMIQUE CANADIEN EN ITALIE

ANNALI ACCADEMICI CANADESI

Volume VI



OTTAWA

1990

ANNALI ACCADEMICI CANADESI

Journal of the Canadian Academic Centre in Italy (Constituent
Member of the Canadian Mediterranean Institute - Ottawa)

Revue du Centre Académique Canadien en Italie (Membre consti-
tuant de l'Institut canadien de la Méditerranée - Ottawa)

Copyright: Canadian Mediterranean Institute (CMI)

Editor: Egmont Lee

Executive Editor: Matteo Sanfilippo

EDITORIAL BOARD

K. Bartlett (Toronto)	R. Klibansky (McGill)
A. D'Andrea (McGill)	J. Levesque (UQAM)
J. De Bujanda (Sherbrooke)	B. MacLachlan (Ottawa)
L. Eleen (Toronto)	A. McKay (McMaster)
E. Haldenby (Waterloo)	B. Nesbitt (Ottawa)
P. Hurtubise (St. Paul)	R. Perin (York)
P. Kent (New Brunswick)	A. Small (Alberta)
C. Kirwin (Guelph)	

EDITORIAL OFFICE

Centro Accademico Canadese in Italia (CACI)

Piazza Cardelli 4

Roma - Italia 00186

Telefono: (06) 687-3677

Telefax (06) 687-3693

EARN (= BITNET) CACI AT IRMUNISA

ISSN 0394 - 1736

LA ROME DE PIE IX JUGÉE PAR UN PRETRE QUÉBÉCOIS

PIERRE SAVARD

Université d'Ottawa

Les rapports entre les peuples sont commandés par les attitudes mentales autant que par les échanges de biens, les migrations de personnes ou les gestes politiques. Si le plus grand nombre se nourrit de représentations collectives assez grossières, les élites, plus mobiles, s'alimentent d'images plus élaborées. Images intéressantes pour l'histoire car ces fabricants de représentations possèdent des moyens de répandre leurs vues du monde et ils sont proches des décideurs dont souvent ils influencent sinon reflètent les positions.

Au siècle dernier et durant une bonne moitié de celui-ci, soit avant l'avènement du tourisme de masse et dans un monde où les modèles sociaux viennent plus ouvertement d'en haut, l'historien dispose de sources de choix pour étudier l'image de l'Autre, à savoir le récit de voyage, la presse ou le manuel scolaire. Sans parler de la littérature d'imagination, qui constitue un ensemble immense, bien riche d'enseignements mais d'un traitement délicat et qu'il n'est pas toujours facile de relier au milieu sociétal. En dernière analyse, l'image de l'Autre, produit de la culture de celui qui regarde, renvoie aux valeurs politiques, sociales ou religieuses de celui-ci. La connaissance de la situation de l'informateur et la mise en contexte de son témoignage permettent de situer l'image. La persistance d'images fortement caractérisées contribue à la connaissance de la mentalité d'un groupe social ou d'une époque. Elle aide à comprendre bien des illusions, des fausses rencontres et des incompréhensions comme elle fait saisir des affinités et des complémentarités culturelles.*

* L'auteur remercie Fiorella Bartoccini, professeur d'histoire du Risorgimento à l'Université de Rome et le père Giacomo Martina, professeur d'histoire

L'image de l'Autre, constitue un matériau de choix pour éclairer l'identité canadienne-française depuis la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. Au milieu du 19^e siècle, période qui retient ici notre attention, les grandes métropoles du Canada français sont en place pour un siècle et plus: la Grande-Bretagne à la fois centre et modèle politique de la colonie, dont la culture imprègne profondément la vie quotidienne autant que la pensée et les moeurs politiques; les Etats-Unis proches qui commencent à attirer les hommes et à fasciner l'imaginaire après avoir inspiré l'idéal républicain des Patriotes; la France qui reste à la fois le pays des ancêtres, la source de la haute culture littéraire et artistique et une grande puissance dont les succès relèvent les Canadiens français à leurs propres yeux.

L'Italie, pour sa part, ou plus proprement Rome, occupe une place de choix comme métropole religieuse du Canada français. Dans cette société presque exclusivement catholique, minoritaire dans un ensemble britannique, coupée politiquement de la France, il était naturel que l'attachement à Rome se développât au moment où Rome précisément déploie une force d'attraction inconnue jusque là dans le monde catholique. La « romanisation » du clergé canadien, de la spiritualité, de l'imaginaire religieux voire civil a fait l'objet de recherches et de débats depuis une vingtaine d'années. Ces études ont dégagé une composante durable de l'identité collective durant le siècle qui va en gros de 1860 à 1960. La visite du Pape Jean-Paul II au Québec en 1984 a joué un rôle de révélateur de ce trait de mentalité qu'on sous-estimait depuis la décléricalisation et la laïcisation consécutives à la Révolution tranquille et le concile de Vatican II.

L'analyse de textes que nous proposons ici se veut une modeste contribution à l'étude des rapports avec l'Autre. Nous nous flattons de croire que le matériau étudié, relativement peu abondant, permet néanmoins de poser de beaux problèmes de mentalité et d'époque tout en attirant l'attention sur un témoin non ordinaire.

ecclésiastique à l'Université Grégorienne qui l'on fait bénéficier de leurs commentaires nourris et précieux. Notre collègue Roberto Perin de York University a aussi bien voulu lire notre texte et nous faire part de ses commentaires.

1. LE VOYAGEUR ET SON RÉCIT.

L'abbé Pierre-Télesphore Sax constitue une figure originale du clergé diocésain de Québec au 19^e siècle. Il naît à Québec le 11 novembre 1822 de William Sax, arpenteur royal (c'est-à-dire officier du gouvernement) et d'Osithée Tremblay. Elevé dans une atmosphère bourgeoise comme en témoignent ses goûts, il se retrouve aisément en compagnie des anglophones dont il parle la langue. Son père est venu des Etats-Unis, où Sax compte des oncles, des tantes et des cousins, tandis que sa mère est d'origine acadienne.¹

Après de brillantes études au Séminaire de Québec le jeune Sax opte pour la prêtrise. Le 1^{er} octobre 1846, il est ordonné. Pendant quatre ans il sert de vicaire à l'église-cathédrale de Québec, soit la paroisse Notre-Dame. Comme plusieurs de ses confrères, il assiste les Irlandais immigrants à la Grosse Ile et il y contracte même la fièvre typhoïde. Il passe l'hiver de 1850-51 à Rome alors qu'il adresse à son ami Plante, vicaire avec lui à la paroisse, la correspondance qui retient ici notre attention.

¹ Sax n'a pas l'honneur de figurer au *Dictionnaire biographique du Canada* et n'a pas fait non plus l'objet d'étude particulière. A moins d'avis contraire, les détails sur sa vie sont tirés du répertoire du clergé de l'abbé Allaire, de la monographie de Benjamin Demers *La paroisse de Saint-Romuald* (Laflamme, Québec, 1906), et des Archives du Séminaire de Québec (citées désormais ASQ). Son père, William Sax a été admis à la pratique de l'arpentage en 1796 et il a travaillé étroitement avec Bouchette alors à la tête du bureau des arpenteurs du gouvernement. William Sax reste une figure peu connue. (*Bulletin des recherches historiques*, vol. XX (1914), p. 229). Les archives du Séminaire de Québec renferment quelques plans et dessins de lui. La femme de William Sax est originaire de la paroisse rurale de Lacadie. Leur mariage a été célébré à l'église anglicane Christ Church de Montréal. Leur fils Pierre Télesphore Sax a sans doute été élevé dans le catholicisme. Sur Sax desservant de Sainte-Brigitte de Laval dont la population est alors à peu près entièrement formée de Canadiens d'origine irlandaise voir Soeur Marie-Ursule, c.s.j., *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, Québec, Presses Universitaires Laval, 1951. Le choix de Sax pour ce ministère s'explique du fait qu'il sait l'anglais.

L'église de Saint-Romuald renferme un portrait du curé Sax exécuté en 1868 par le peintre W. Lamprecht qui a décoré l'église. L'historien Benjamin Demers précise que le peintre a su rendre la belle figure, les yeux perçants et le sourire un peu moqueur du bouillant curé. (*Bulletin des recherches historiques*, vol. XX (1914), p. 120). Sax porte le rabat à la française qui ne disparaît dans le diocèse de Québec qu'en 1875, au profit du col romain. Mgr Bourget, proche des usages de Rome, a imposé le col romain plus tôt dans son diocèse de Montréal.

De retour au pays, l'abbé Sax est nommé desservant de Sainte-Brigitte de Laval au nord de la ville de Québec, dans la vallée de la rivière Montmorency. En 1854, il est chargé de créer la paroisse de Saint-Romuald, sur la rive sud en amont de Québec. Il en sera curé en titre pendant vingt-quatre ans. Perclu de rhumatisme, il y prendra sa retraite en 1878 pour y décéder le 19 décembre 1881 à 59 ans, d'une attaque d'apoplexie. Il est enterré dans la crypte de l'église et une belle inscription latine dans le porche rappelle ses vertus.²

Le curé Sax a marqué profondément la paroisse de Saint-Romuald. C'est lui qui fait construire et décorer l'église et qui fonde un couvent de la Congrégation de Notre-Dame en 1873. Ce prêtre entreprenant laisse à sa mort un héritage qui donne lieu à un débat épique entre le Séminaire de Québec et les Dames de la Congrégation.³

Proche des prêtres du Séminaire de Québec et de l'Université Laval, le curé reçoit souvent ceux-ci au presbytère de Saint-Romuald et il va volontiers les visiter à Québec. Il est particulièrement lié à Benjamin Pâquet, connu pour ses penchants libéraux en politique. Sax, pour sa part, ne fait pas mystère de sa sympathie pour le parti libéral, ce qui lui vaudra les horions de l'abbé Alexis Pelletier, pourfendeur de libéraux de tout acabit et ennemi juré du Séminaire de Québec dans les années 1870. Pelletier écrira même de Sax: « On dit qu'il est le seul prêtre canadien-français qui ait été opposé au pouvoir temporel du Pape, quoique Sa Sainteté ait plus d'une fois formellement déclaré que ce pouvoir est intimement lié aux plus grands intérêts de la cause catholique ».⁴

² Sax représente bien ce type de clerc issu de milieu urbain décrit par Serge Gagnon dans son étude avec Louise Lebel-Gagnon « Le milieu d'origine du clergé québécois, 1775-1840: mythes et réalités » dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, no 3, (décembre 1983), p. 373 à 397.

³ L'abbé Benjamin Pâquet (ami intime de Sax) défend les intérêts du Séminaire et se retrouve en désaccord avec l'évêque Taschereau, car celui-ci ne l'appuie pas assez contre les Dames de la Congrégation. Pâquet va même jusqu'à démissionner de son poste de Directeur du Séminaire de Québec. Taschereau refuse la démission (ASQ, *Journal*, 12 mars 1883, etc.).

⁴ Un conservateur catholique [pseudonyme de l'abbé Alexis Pelletier], *M. l'abbé Sax et ses souffleurs ou réfutation des erreurs contenues dans le manifeste libéral québécois par un conservateur catholique*, Ovide Choquette, Québec, 1875, p. 5. Dans ce pamphlet, Pelletier accuse nommément Sax d'être le conseiller de Cauchon, transfuge des conservateurs aux libéraux en politique; d'avoir défendu le candidat libéral Pâquet, neveu des abbés Pâquet « illustres libéraux »; et

Dans le contexte des années 1870, où fait rage la querelle entre libéraux et ultramontains, l'accusation, lancée contre un prêtre, est de poids. Elle n'en pousse que plus l'historien à scruter les impressions du jeune abbé Sax, un quart de siècle auparavant, dans la Rome où Pie IX vient d'être restauré par l'armée française qui en a chassé la République romaine.⁵

La correspondance étudiée ici consiste en dix-huit lettres, toutes adressées à l'abbé Edouard-Gabriel Plante et conservées par celui-ci dans ses papiers déposés aux Archives du Séminaire de Québec. Sax écrit à son ami deux lettres en moyenne par mois, entre le 17 septembre 1850 et le 18 mai 1851: la première et la dernière lettre sont datées de Boston, port d'embarquement et de débarquement des voyageurs canadiens. Les lettres mises à la poste à Rome prennent entre trois semaines en été et jusqu'à deux mois en hiver pour atteindre le destinataire québécois.

Le correspondant de Sax est son confrère vicaire à la paroisse-cathédrale de Notre-Dame de Québec. Né à Québec en 1813, fils de marchand d'une vieille famille de la ville, Plante a été ordonné prêtre en 1836 au terme de ses études au Petit et au Grand Séminaire. Après quinze années de vicariat à Notre-Dame de Québec, il deviendra aumônier en 1851 de l'hôpital Général de Québec où il décède en 1869. Plante, bien oublié aujourd'hui (il

d'avoir publié des lettres dans le *Journal de Québec* et l'*Evènement* qui contredisent l'enseignement des évêques de Montréal et de Rimouski sur le libéralisme catholique. Pour Pelletier, le libéralisme catholique est bel et bien condamné et « il n'est pas possible d'être libéral en politique sans l'être en religion ». (*Op. cit.*, p. 17). En 1876, Sax est encore mêlé à une querelle politique lorsque Alexis Tremblay, candidat libéral dans Charlevoix, publie une lettre privée que le curé de Saint-Romuald lui a adressée. (*ASQ, Journal*, 18 janvier 1876). En 1878, le *Canadien* du 16 janvier accuse une fois de plus Sax de critiquer le gouvernement conservateur. Alexis Pelletier (1837-1910) n'a pas encore fait l'objet d'un article dans le *Dictionnaire biographique du Canada*. On consultera les deux articles de Antonine Gagnon dans le tome premier du *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec* (1978): s'y trouvent des détails biographiques, la liste des dix-sept brochures du fougueux polémiste, et une analyse de *La Réforme des études classiques* (1875) et *La source du mal de l'époque au Canada* (1881). Voir aussi de la même historienne, « Alexis Pelletier, collaborateur au *Franc-Parleur* 1872-1877 » dans N. Voisine et J. Hamelin éd., *Les ultramontains canadiens-français*, 1985, p. 183 à 204. Ces études fondamentales sur Pelletier n'abordent pas la querelle Sax-Pelletier de 1875.

⁵ Sax effectue plus tard un autre voyage en Europe mais nous n'avons pas retrouvé de notes de voyage qui auraient sans doute permis des comparaisons intéressantes.

ne figure pas au *Dictionnaire biographique du Canada*), est un érudit et un collectionneur fort estimable dans le petit monde canadien-français du milieu du 19^e siècle. A sa mort, il lègue au Séminaire de Québec une belle bibliothèque de trois mille volumes de même que des gravures et des cartes qui font aujourd'hui le bonheur des érudits. Au milieu des années 1840, Plante est en relations épistolaires avec Jacques Viger sur des questions d'histoire. Il prête mainforte à l'abbé Ferland dans sa réfutation de Brasseur de Bourbourg. Plus tard, avec le jeune abbé Laverdière, il fera des vérifications et corrigera les épreuves du *Cours d'histoire du Canada* de Ferland. Avec G.-B. Faribault, Ferland et Laverdière, il publie l'édition de 1858 des *Relations des Jésuites*. Cette édition est grandement redevable aux talents et à l'opiniâtreté du collectionneur Plante, qui n'a rien ménagé pour se procurer dans les deux Mondes des éditions des Relations du 17^e siècle. Plante entretient aussi une abondante correspondance avec James McPherson Le Moine, l'abbé Bouchy et le docteur O'Callaghan, pour ne citer que ceux-là. C'est sans doute grâce à sa nature de collectionneur que nous devons la conservation de cette correspondance romaine de Sax, à laquelle s'ajoutent une dizaine de lettres du curé puis évêque Baillargeon à son ancien vicaire Plante.⁶

Les lettres de Sax à Plante ne sont pas destinées à la publication. D'où une liberté de ton d'ailleurs bien conforme au tempérament de l'épistolier. On n'a qu'à comparer les textes de Sax à ceux de Baillargeon, en voyage avec lui, pour voir aussi éclater la différence des tempéraments et des jugements. La vivacité et l'indépendance d'esprit de Sax ne donnent que plus de relief à sa correspondance, qui au surplus ne manque pas d'élégance.⁷

Cette correspondance présente également un intérêt indéniable car nous disposons de peu de documents du genre sur cette période. Certes, les Canadiens connaissent depuis longtemps le chemin de Rome. Peu après les guerres de la Révolution et de

⁶ Sur Plante on consulera le répertoire de Allaire cité et les Archives du Séminaire de Québec (Fonds Plante, etc.). Voir aussi la nécrologie parue dans le *Journal de Québec* du 17 septembre 1869.

⁷ Le lecteur pourra comparer non sans intérêt les réactions d'un Sax à celles d'un Benjamin Pâquet, son ami, qui passe trois ans à Rome (1862 à 1865). Voir notre analyse du journal intime de celui-ci dans Pierre Savard, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle*, Fides, Montréal, 1980, p. 47 à 71. On trouve bien des similitudes de jugement chez les deux Québécois.

l'Empire français, en 1819 et 1820, Mgr Plessis y a passé. De son voyage il a laissé un récit peu répandu qui ne sera publié qu'en 1903.⁸ Mgr Bourget s'y retrouve pour sa part dans les années 1840, mais ses impressions de voyage sont restées inédites. De même, les lettres de Louis-Joseph Papineau (datées de 1845), aux remarques piquantes sur Rome et sur la péninsule.⁹ Les intéressantes lettres d'un Napoléon Bourassa, qui séjourne à Rome dans les années 1850, sont avant tout celles d'un artiste. Quant à l'abbé Taschereau qui étudie à Rome de 1854 à 1856, il n'a pas à notre connaissance laissé de traces écrites de son séjour.

Ce n'est qu'à la fin des années 1860 que les périodiques canadiens commencent à faire place à des récits de voyage à Rome et en Italie, sur un mode généralement touristique et idéalisé.¹⁰ Puis le mouvement des zouaves provoque une pléthore de récits dans les journaux d'abord, et ensuite sous forme de livres.¹¹ Le flot reprend et s'enfle dans les années 1880 et 1890, âge d'or de la littérature de voyage au Canada français comme dans le reste du monde occidental.¹² Le sommet de la relation romaine pour l'éducation et l'instruction du public catholique canadien-français est sans doute représenté par *Aux vieux pays* de l'abbé Henri Cimon, qui séjourne à Rome en 1891-1892. Cet ouvrage connaît trois éditions. Il est abondamment répandu dans les bibliothèques paroissiales et scolaires et distribué en prix.¹³

⁸ Sur le voyage et le journal de Plessis voir l'article de James Lambert sur Plessis dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Tome 6, pp. 657-658, et celui de Claude Galarneau dans le *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec*, Tome I, 1978, à l'article « Journal de voyage ».

⁹ Voir Jean Bruchési, *Témoignages d'hier, Essais*, Fides, Montréal, et Paris, 1961. Papineau passe trois mois en Italie avant son retour d'exil, en 1845. Lettres pleines d'intérêt où Papineau « sait, après tout, quand la passion politique ne l'aveugle pas, faire la part des choses », dit Bruchési (p. 137).

¹⁰ Bien entendu, la connaissance de Rome et de l'Italie procède aussi de la presse et des lectures. *Les Mélanges religieux* de Montréal défendent farouchement des États pontificaux dès 1848 tandis que Dessaulles, dans *Le Pays*, tire à boulets rouges contre l'administration des États pontificaux autour de 1861.

¹¹ Le meilleur guide bibliographique des imprimés de ce genre littéraire reste John Hare, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde*, Québec, La Société historique de Québec, 1964.

¹² Sur cette littérature voir Eva-Marie Kroeller, *Canadian Travellers in Europe, 1851-1900*, University of British Columbia Press, Vancouver, 1987.

¹³ Henri Cimon, *Aux vieux pays, Impressions et Souvenirs* Troisième édition, (onzième mille), Beauchemin, Montréal, 1917.

II. UN VOYAGE À ROME EN 1850-1851.

Au début de juin 1850, l'abbé Charles-François Baillargeon qui a démissionné de la cure de Notre-Dame de Québec est envoyé comme agent, procureur et vicaire général des évêques canadiens à Rome. Il a pour mission de régler plusieurs questions délicates, comme celle du rétablissement du chapitre de Québec supprimé à la Conquête.¹⁴ A la mi-septembre, l'abbé Pierre-Télesphore Sax (alors vicaire de la paroisse Notre-Dame) est envoyé à Rome pour accompagner le représentant canadien, dont la santé laisse d'ailleurs à désirer. Après être passé saluer ses parents américains à Chanzy dans l'état de New-York, Sax se rend à Boston, où il tente sans succès de rencontrer le fameux converti Orestes Brownson.¹⁵ Il est reçu « poliment » par l'évêque du lieu, tandis que le père McElvoy se montre pour lui « d'une bonté et d'une complaisance toute canadienne ».¹⁶ Le 18 septembre il quitte Boston sur un steamer mixte, (c'est-à-dire à vapeur et à voile) qui, après une escale à Halifax, aborde Liverpool onze jours plus tard. Après quelques heures à Liverpool, il entre le même soir à Londres. C'est là qu'il rencontre M. Quiblier, l'ancien supérieur de la compagnie de Saint-Sulpice à Montréal qui se montre « on ne peut plus complaisant à [son] égard ». Sax passe ensuite deux jours à Paris. Pour lui, la capitale française surpasse Londres. Les boulevards surtout sont « féériques ». Et le monde y est « d'une politesse et d'une complaisance d'autant plus surprenante qu'en venant des Etats-Unis, on est habitué à voir tout le contraire ». Le prêtre canadien précise que ce jugement ne vaut pas pour les prêtres français, qu'il trouve arrogants. Il s'extasie du chant magnifique à Notre-Dame-des-Victoires, et il écoute avec ravissement le Père Ravignan à Notre-Dame, dont il loue « l'on-

¹⁴ Lucien Lemieux, article « Baillargeon » dans *Dictionnaire biographique du Canada*, tome 9, p. 18 à 22. Baillargeon estime assez vite que sa présence à Rome est superflue.

¹⁵ Brownson vient de connaître, en avril et mai 1850, un beau succès de conférencier catholique à Montréal et à Québec. Son fils étudie au Séminaire de Québec en 1850-1851 (Robert Sylvain, *Alessandro Gavazzi*, Québec, Le Centre pédagogique, 1962, Tome 2, pp. 317-325). Sax a été chargé par son ami-collectionneur Plante de lui procurer une lettre de Montalembert à Brownson pour sa collection.

¹⁶ Sax à Plante, 17 septembre 1850.

ction vivifiante »; le geste caractéristique du prédicateur de se croiser les deux bras sur la poitrine le touche profondément. Ces émotions douces lui font un peu oublier le temps perdu à obtenir le passeport pour Rome et l'horrible voyage en diligence de deux jours et deux nuits pour arriver à Lyon. Dans cette ville, il rencontre Mgr Fransoni,¹⁷ l'évêque de Turin en exil, ainsi que le célèbre philosophe de Bonald. Il se procure des signatures et des livres pour son ami collectionneur. Il fait surtout exécuter des vêtements sacerdotaux.¹⁸ Le voyageur met huit jours à passer de Lyon à Rome. Parti de grand matin un mercredi, il pensait entrer à Rome durant la fin de semaine, mais c'était compter sans les imprévus du voyage. Ayant quitté Marseille en *steamboat*, il arrive à Gênes pour y être gardé en quarantaine du vendredi au lundi. Il se console en visitant Gênes avant de repartir. Il perd une autre journée à Livourne. Il en profite pour visiter Pise, qui le frappe par « la richesse et la magnificence [de ses] églises ». Le *steamer* atteint enfin Civitavecchia, port d'entrée des Etats Pontificaux. Là il perd une demi-journée de formalités douanières. A Paris, il avait dû obtenir les visas des consuls d'Angleterre, de Rome et de la police française; à Marseille ceux des consuls d'Angleterre, de Sardaigne, de Toscane et de Rome. A Civitavecchia il doit se procurer celui du consul d'Angleterre et deux permis de la police pontificale. Démarches « capables de dégoûter les voyageurs les plus intrépides » gémit le voyageur nord-américain peu habitué à ces multiples passages de frontières.¹⁹

A Rome, l'abbé Sax retrouve son ancien curé, l'abbé Baillargeon qui a souffert de la solitude et qui est enchanté de retrouver de la compagnie canadienne.²⁰ Baillargeon est alors affligé de maux d'estomac et les médecins lui ont recommandé de rester à Rome

¹⁷ Luigi Fransoni (1789-1862), archevêque de Turin est célèbre pour ses démêlés avec le gouvernement piémontais. Il s'est opposé publiquement aux mesures libérales après la proclamation du *statuto*, en particulier les lois Siccardi (1850) qui réduisent les privilèges du clergé. Il est banni à perpétuité le 25 septembre 1850. Les intransigeants le portent aux nues et il dirige son diocèse à partir de Lyon jusqu'en 1862. Il ne renonce jamais à son siège, malgré les invitations pressantes du Saint-Siège.

¹⁸ Sax à Plante, Lyon, 8 octobre 1850.

¹⁹ Sax à Plante, 20 octobre 1850.

²⁰ Sax à Plante, 18 novembre 1850. Trois choses manquent au Canadien Baillargeon à Rome, selon Sax: l'air vivifiant du Canada, la cuisine canadienne, et la compagnie de compatriotes.

pour éviter les fatigues d'un voyage de retour au Canada. Les deux prêtres vivent en pension dans une famille et se livrent à de longues causeries.²¹ Le vicaire est enchanté de la perspective de passer l'hiver à Rome sous un ciel clément, et il annonce que ce seront les six plus beaux mois de sa vie. Dès son arrivée, il a déniché des Relations des jésuites pour son ami Plante et a fait des emplettes dans les magasins romains pleins de jolies choses, en particulier des « camées représentant des madones ».²²

Pendant son séjour romain, Sax sillonne inlassablement la ville à pied²³ agissant volontiers comme *cicerone* de son curé ou de Canadiens de passage comme Octave Crémazie.²⁴

Le retour au Canada a d'abord été fixé au 1^{er} mars 1851, mais le sacre de Baillargeon comme évêque coadjuteur de Québec, ses problèmes de santé, et le « *farniente* des Romains » font remettre le voyage de retour.²⁵ Finalement, le 10 avril au soir, les deux Canadiens montent dans la diligence pour Civitavecchia. En trente heures, le *Dauphin*, vaisseau de guerre français, les amène à Toulon. A bord, ils se retrouvent avec l'évêque de Marseille, qui les héberge dans sa ville épiscopale. Après avoir passé les fêtes pascales à Lyon, les deux voyageurs rentrent par

²¹ La correspondance révèle qu'en janvier 1851, Baillargeon et Sax habitent place Trajane avec six autres Canadiens. Ils partagent ensemble les repas (Baillargeon à Plante, 27 janvier 1851). Nous n'avons pu identifier la pension ou l'hôtel où logent les Canadiens pas plus que leurs informateurs sur la situation romaine.

²² Sax à Plante, 20 janvier 1851.

²³ Dans une lettre à Plante du 27 janvier 1851, Baillargeon décrit Sax fier des connaissances qu'il a acquises sur les gens et sur les lieux, « après avoir couru la ville comme il a fait, d'abord pour son propre compte, puis pour celui de ses amis qu'il promène depuis huit jours comme s'il voulait les faire mourir de fatigue ».

²⁴ « M. Sax m'a tout fait voir dans Rome », écrit Crémazie à sa famille le 3 avril 1851. Dans Octave Crémazie, *Oeuvres, II: Prose*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1976, pp. 43 et 226. Voir aussi la lettre de Sax à Plante du 25 mars 1851.

²⁵ Sax à Plante, 10 mars 1851. Cette prolongation de séjour permet à Sax de visiter Naples pendant une semaine. Il revient ébloui de la Campanie, dont les campagnes évoquent plus « des vergers et des jardins que des campagnes, suivant l'idée que nous attachons à ce mot ». La « belle Parthénope » est pour lui « de beaucoup supérieure à Rome sur tous les rapports ». Rues plus larges et plus belles, églises plus ornées encore que celles de Rome, « peuple plus religieux que Messieurs les citoyens de Rome ». Ce jugement sur Naples, capitale du Royaume des Deux Siciles et ville plus peuplée que Rome rejoint celui d'autres voyageurs du XVIII^e siècle jusqu'à 1860.

l'Angleterre; le 28 mai 1851, leur navire le *Canada* est en vue de Boston.²⁶ Sax est à Québec quelques jours plus tard, au terme d'un séjour romain de six mois.

III. ROME EN 1850: LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

Baillargeon et Sax se sont installés dans une ville qui a été la scène d'événements dramatiques seulement quelques mois auparavant. Pie IX régnait depuis deux ans à peine lorsque éclatent à travers l'Europe des soulèvements libéraux et nationaux. Au début de l'année 1848, Palerme se révolte et force le roi de Naples, Ferdinand II, à concéder une constitution. A Turin, Charles-Albert de Piémont doit à son tour accorder un *statuto* à son peuple le 8 février. Le 17 c'est le grand-duc de Toscane, qui est renversé, et huit jours plus tard, à Paris, la Monarchie de Juillet fait place à une République. Moins d'un mois après, Vienne se soulève et chasse Metternich: les Milanais en profitent alors pour expulser les Autrichiens qui occupent leur ville. Les Autrichiens sont aussi renvoyés de Venise par les patriotes Manin et Tommaseo. C'est alors que les troupes piémontaises entreprennent de franchir le Tessin et d'aller libérer le nord de l'Italie de l'occupation autrichienne. Le 29 avril, dans une allocution célèbre, Pie IX refuse de s'unir au Piémont et de déclarer la guerre à l'Autriche. Il signe ainsi l'arrêt de mort de ses États et se met à dos les patriotes. Son premier ministre, Pellegrino Rossi, est assassiné, peu après. L'émeute gronde à Rome: le Pape s'enfuit à Gaète dans les terres du roi de Naples à la fin de novembre 1848.

Dans la Ville Eternelle, au bord de l'anarchie, une Junte est instituée en décembre 1848 qui glisse de plus en plus vers le républicanisme. En février 1849, une Assemblée Constituante proclame la déchéance du Pape-Roi tout en offrant des garanties au chef de l'Eglise. Un Triumvirat où Mazzini occupe la place principale organise Rome et entreprend des réformes.

Cependant, Pie IX lance un appel aux grandes puissances catholiques. C'est la République française qui prend les devants en envoyant un corps expéditionnaire. L'armée française doit faire face à la défense acharnée des patriotes italiens et des républicains

²⁶ Sax à Plante, 28 mai 1851.

commandés par Garibaldi. Le 3 juillet 1849, les Français pénètrent dans Rome et le gouvernement pontifical est rétabli. Malgré les conseils à la modération et aux réformes libérales du chef de l'Etat français, le Prince-Président Louis Napoléon (futur Napoléon III), le gouvernement pontifical instaure des mesures conservatrices qui exacerbent les tensions.

En avril 1850, Pie IX rentre avec pompe. Il fait fi des conseils de créer un gouvernement de laïcs et remet des prélats dans les grandes charges de l'Etat. Les troupes françaises occupent le haut du pavé. La tourmente révolutionnaire semble apaisée. Rome a repris sa proverbiale vie insouciant et gaie.

Le retour à la normale allié à une incontestable popularité de Pie IX dans le peuple peuvent laisser croire aux étrangers peu familiers des choses de l'Italie (et incapables de comprendre les aspirations des patriotes) que la Révolution romaine n'a été qu'un mauvais cauchemar. Pélerins et touristes se laissent d'ailleurs volontiers prendre au charme religieux de la Ville-Eglise, célébrée depuis plusieurs années déjà dans toute une littérature catholique. Chateaubriand sera relayé sur le sujet par Mgr Gaume et Mgr Gerbet jusqu'à ce que Louis Veuillot publie *Le Parfum de Rome*, sommet du genre. A la vérité, l'esprit libéral et anticlérical qui a triomphé bruyamment en 1848-49 est loin d'être disparu, et il se manifeste de façon sporadique.

L'opinion canadienne-française a suivi les événements de Rome à l'instar des autres bouleversements de 1848 sur le continent européen. Une feuille comme les *Mélanges Religieux*, lancée en 1841 par Mgr Bourget de Montréal, informe abondamment sur la Révolution romaine et la commente dans le sens le plus conforme aux positions pontificales. Les patriotes italiens y sont jugés comme des aventuriers qui terrorisent un peuple romain resté, au fond, attaché à son chef politique et religieux. L'intervention française est célébrée comme une libération. A l'inverse, les événements de 1848 ont suscité un grand espoir chez les Rouges, et celui-ci se traduit dans les poésies d'un Joseph Lenoir, par exemple. Mais la tournure des événements a finalement dressé à peu près toute l'opinion contre la République romaine et les insurgés parisiens de juin 1848.²⁷

²⁷ L'opinion canadienne-française face à 1848 a fait l'objet de plusieurs études. Voir en particulier Nadia F. Eid, « *Les Mélanges Religieux* et la Révolution

Dans la ville de Québec (où Baillargeon et Sax sont alors respectivement curé et vicaire à la paroisse cathédrale) fidèles et clercs ont entendu les célèbres « conférences » (selon le mot à la mode à Notre-Dame de Paris d'alors) de l'abbé Jean Holmes, prononcées durant l'hiver de 1848-49. En mars 1849, l'orateur sacré a évoqué « l'effrayante série de catastrophes et de crimes qui se sont succédé si rapidement en Europe ». Puis il a décrit dramatiquement les événements romains: la Papauté est en ruines; la Ville Éternelle est au pouvoir de maîtres qui ne sont même pas chrétiens; Rome renie son passé, veut un autre avenir; le Pontife-Roi est en exil.²⁸ Même si on fait la part de l'art oratoire, on doit admettre que cette description de l'état de Rome et du Pape n'avait rien de rassurant pour les catholiques de la vallée du Saint-Laurent.

Baillargeon et Sax n'ignorent point le passé récent quand ils entrent dans une Rome paisible où le feu patriotique et libéral couve sous la cendre. Dans une des premières lettres qu'il adresse de Rome, à l'été de 1850, Baillargeon évoque « les excès (encore tout récents) de la République où on faisait la salade avec les Saintes Huiles ».²⁹

IV. LE PAPE ET SON ENTOURAGE.

En 1850, Pie IX n'est pas encore l'objet de la vénération que lui vaudra le développement de l'ultramontanisme dans les dé-

romaine de 1848 », dans *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, sous la direction de Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1971, p. 93 à 116. Dans son livre fouillé sur *les Rouges*, Jean-Paul Bernard montre l'évolution de l'opinion. Un Etienne Parent salue Pie IX « personnification du sacerdoce libérateur » encore en 1848. Au début de mars 1849, la feuille libérale *l'Avenir* de Montréal commence à mettre en question le pouvoir temporel et le condamne carrément le 4 avril. Plus tard, autour de 1859-60 *le Pays* qui s'inspire du *Siècle* de Paris dénoncera avec vigueur la mauvaise administration des États pontificaux et le pouvoir temporel au grand dam de Mgr Bourget, défenseur inconditionnel du pouvoir du Pape-Roi et inspirateur du mouvement des zouaves.

²⁸ Cinquième conférence (du 11 mars 1849) dans *Conférences de Notre-Dame de Québec par Jean Holmes*, Québec, Darveau, 1875 (2^e édition), pp. 121-122. Dans la conférence suivante, Holmes rappelle que le Pape est toujours jusqu'ici sorti victorieux de la persécution, comme en témoigne encore l'épisode de Pie VII et de Napoléon.

²⁹ Baillargeon à Plante, 8 août 1850.

cennies à venir.³⁰ Cependant, ses récents malheurs politiques et sa personnalité attachante attirent déjà une grande sympathie dans les milieux catholiques. L'abbé Baillargeon, décrit le pape avant les autres curiosités de la Ville Eternelle, traçant un long portrait de cet « ange de bonté », aux « cheveux blanchis avant le temps, dans la persécution ».³¹

Sax, pour sa part, décrit peu le Pape; il l'évoque surtout par le biais de son entourage, de sa politique et de l'attitude de ses sujets. Ainsi, il note que le pape est « détesté » de ces derniers et que l'état politique présent ne pourra durer longtemps, d'autant plus que les Français se retirent peu à peu.³² Le pape, au surplus se méfie de tout le monde, y compris des Français qui le protègent.³³ Enfin il est volontiers « triste et chagrin après les séances de réception de ses ministres, du fait du délabrement de l'administration ».³⁴ A la sortie de la messe de Noël à Saint-Pierre, Sax observe le Pontife dont il décrit « la belle et douce figure empreinte (d'une) teinte de mélancolie ».³⁵ Au début de février, Baillargeon, qui a appris qu'il serait évêque, va demander au Pape de le sacrer lui-même. « Le Saint-Père se trouvait ce jour-là d'une humeur charmante », note Sax.³⁶ Si le Pape-Roi ne l'impressionne guère, il n'en admire pas moins le Pontife dans les grandes et nombreuses cérémonies liturgiques.

Sax observe sans complaisance l'entourage pontifical. En passant, d'emblée il note que les visiteurs font perdre au Pontife

³⁰ Rappelons que Vatican I marque un apothéose après deux décennies de montée de la sympathie envers le Pape-Roi « bafoué » par ses sujets et « trahi » par les grandes puissances. Apothéose qui ne constitue pas d'arrêt dans le culte, comme en témoignent les pèlerinages à Rome et les manifestations de sympathie envers le Pape « prisonnier au Vatican » de 1870 à 1929. Pour la dévotion au Pape, voir notre article « Un siècle et plus d'ultramontanisme » dans *Prêtre et Pasteur*, Montréal, vol. 87, n. 2 (février 1984), p. 87 à 94.

³¹ Baillargeon à Plante, 8 août 1850. L'ancien curé se montre sans sympathie envers « les scélérats italiens » qui ne méritent que la justice pontificale.

³² Sax à Plante, 18 novembre 1850. Sax vient d'arriver à Rome. Baillargeon pour sa part est plus optimiste et regrette qu'il y ait trop de prophètes de malheurs contre Rome et l'Italie (lettre à Plante du 17 mars 1851).

³³ Sax à Plante, 24 novembre 1850.

³⁴ Sax à Plante, 30 décembre 1850.

³⁵ Sax à Plante, 9 février 1851.

³⁶ Sax à Plante, 9 février 1851. Sax n'ignore pas sans doute ce caractère changeant de Pie IX. Selon Hayward, l'extrême mobilité « d'humeur du pape peut être considérée comme une trace laissée par l'épilepsie qui l'a frappé dans sa jeunesse ». (*Pie IX et son temps*, Plon, Paris, 1948, p. 165).

bien du temps.³⁷ De tous les proches du Pape, seul trouve grâce Mgr Talbot, camérier secret dont la modestie, la douceur et les belles manières tranchent avec les traits et manières du reste de la Curie.³⁸ Les deux cardinaux les plus marquants du Sacré Collège, observe Sax, sont alors Lambruschini et Antonelli. Le premier est un « beau vieillard », sain d'esprit mais non de corps.³⁹ Le second, qui a entre 40 et 45 ans, n'a rien de remarquable au physique que les yeux, qui sont « véritablement des yeux d'aigle ». Il a « quelque chose de sinistre dans la figure ». Il est souverainement détesté des partisans de l'ancien régime qui l'appellent « fils de brigand » et répandent le bruit qu'il est d'une partie du pays qui a produit surtout des hommes de ce type et qu'il en a conservé les caractères.⁴⁰

Lors de l'audience pontificale de février, Sax a l'occasion d'évoquer les camériers du pape. Il dit ne rien savoir de Mgr de Mérode, fait l'éloge de Hohenlohe (que tout le monde estime), rappelle les mérites de Talbot, et décrit sans sympathie Mgr Borromeo. C'est le plus jeune et le premier en dignité des camériers. Il doit cet honneur, dit Sax, à son grand'oncle, saint Charles Borromée. Il « déplaît souverainement » à Sax, avec son « air hautain et rechignant ».⁴¹

En compagnie de Mgr Baillargeon, Sax a rendu visite à plusieurs cardinaux. Ceux-ci « vivent dans des palais somptueux » mais leur genre de vie est simple et leur accueil plein de cordialité.⁴² Lors du sacre de Baillargeon, le cardinal préfet de la Propagande (dont dépend le Canada au plan ecclésiastique) a donné

³⁷ Sax à Plante, 20 novembre 1850.

³⁸ Sax à Plante, 20 novembre 1850. Ami intime de Manning et bras droit de Wiseman, futur archevêque de Westminster, Talbot reste un personnage controversé à cause de ses idées sans nuances. Il a été le confident et le favori de Pie IX pendant vingt ans et il a beaucoup inspiré la politique anglaise du Pape. Notons ici que le bilinguisme de Sax facilite ses contacts avec Talbot et d'autres anglophones en poste à Rome.

³⁹ Chef des « Grégoriens » (c'est-à-dire des conservateurs) autour de Grégoire XVI, le cardinal avait dû s'éloigner de Rome dès juillet 1847. Ses sympathies pro-autrichiennes et ses tendances anti-libérales sont célèbres.

⁴⁰ Sax à Plante, 30 décembre 1850. Sax accueille ces rumeurs avec esprit critique. Antonelli est alors en pleine ascension. Il a été fait d'abord pro-secrétaire d'Etat puis secrétaire en titre.

⁴¹ Sax à Plante, 27 février 1851. Mgr Borromeo sera fait cardinal en 1868 et mourra en 1881 relativement jeune.

⁴² Sax à Plante, 10 mars 1851.

un dîner auquel assistent Mgr de Mazenod (évêque de Marseille), Mgr Barnabo, et d'autres prélats. La chère autrement plus appétissante que celle du Séminaire de Québec lui paraît supérieure à la conversation, agréable sans plus. « Je me souviendrai longtemps d'avoir mangé à la table du cardinal », déclare le prêtre québécois.⁴³

Sans complaisance pour l'entourage du Pape, aimable pour les cardinaux, Sax n'a pas une haute idée du monde clérical: « les moines, les religieuses, le clergé, tout a besoin de réforme », déclare-t-il sèchement après quelques jours à Rome.⁴⁴

V. DES FÊTES RELIGIEUSES ET PROFANES.

Plus encore qu'à la politique ecclésiastique, le jeune prêtre québécois est attentif aux coutumes liturgiques. Un des buts de son voyage en Europe semble d'ailleurs d'enrichir l'église cathédrale de Québec en matière de vêtements sacerdotaux. A Lyon, il a fait exécuter des chasubles « magnifiques et gracieuses » qu'il décrit longuement à son ami l'abbé Plante.⁴⁵ A Rome, il s'affaire aussi à acquérir pour l'église de Québec dalmatiques, chapes et autres vêtements liturgiques « au-delà de toute description ».⁴⁶

Les cérémonies qui ponctuent l'année liturgique nous valent observations et commentaires incisifs et contrastés. A la messe de Noël, dans la basilique de Saint-Pierre, il a vu le Pape célébrer avec autour de lui quatre évêques et trois cardinaux en chape et en mitre. Trente à quarante autres cardinaux siégeaient de chaque côté du chœur en vêtements pontificaux. Dans des tribunes, distribuées en amphithéâtres de chaque côté du sanctuaire, se trouvaient les ambassadeurs et tout le corps diplomatique, les princes, les nobles, et l'état-major de l'armée française. Des soldats épée en main et casqués formaient une double haie de chaque côté du sanctuaire. Ce qui le frappe surtout dans la cérémonie c'est d'entendre chanter l'épître et l'évangile deux fois, l'une en latin et

⁴³ Sax à Plante, 23 février 1851.

⁴⁴ Sax à Plante, 24 novembre 1850.

⁴⁵ Sax à Plante, Lyon, 8 octobre 1850. Dans sa lettre du 28 mai 1851, il décrit les vêtements liturgiques splendides dont il a pris livraison.

⁴⁶ Sax à Plante, 20 janvier 1851: longues descriptions de vêtements achetés et comparaisons des vêtements romains et lyonnais dont les liturgies diffèrent.

l'autre en grec. Pie IX a chanté « d'une voix ferme et belle », en particulier la préface, la plus belle que Sax a entendu à Rome jusque-là. La musique était ravissante. A l'élévation, les trompettes ont sonné et les gardes ont présenté les armes, genou en terre. Moment « saisissant » commente Sax. Après la messe, il a pu voir le pape porté sur la *sedia gestatoria*.⁴⁷

La messe de minuit à Sainte-Marie-Majeure, à laquelle le Pape a assisté avec tout le Sacré-Collège et une foule d'évêques et de clercs, a lieu dans « la plus belle salle de bal qu'il soit possible d'imaginer ». D'ailleurs, le peuple qui y accourt s'y comporte comme dans une salle de danse, note le prêtre québécois. L'église, une des plus vastes et des plus richement ornées de Rome, était illuminée de plus de cinquante lustres de cristal, « comme celui qui est dans le bas chevet de la cathédrale à Québec » et dont l'effet est « magique ». Mais la conduite des assistants était « rien moins qu'édifiante ou respectueuse » : « il y avait bien cinq ou six mille personnes dans l'église, et tous riaient, parlaient, s'amusaient comme dans une salle de spectacle. Le meilleur ton était de faire la promenade tout autour de la nef, absolument comme j'ai oui dire que cela se faisait aux *eaux*. La foule se composait de tous les genres de personnes qu'il est possible d'imaginer : évêques, prêtres, moines, religieuses, soldats, officiers, dames et demoiselles habillés de la manière la plus coquette, femmes du peuple ayant pour chapeau une serviette pliée en deux, jetée sur la tête, hommes richement vêtus ou couverts de haillons, enfants et une infinité de chiens que l'on admet ici dans les églises. Parmi les moines, les uns avaient le menton tondu, d'autres avaient une barbe qui leur descendait jusqu'aux genoux, les uns avaient la tête rasée, d'autres étaient enveloppés de leurs capuchons, on en voyait de blancs, de bruns, de gris, de noirs. Tout cela faisait un mélange, une bigarrure impossible à croire. Par curiosité, j'ai fait un tour de l'église pour voir si je trouverais quelqu'un qui s'occupât de la messe que l'on chantait. Mais çà été en vain : tous ne pensaient qu'à rire, causer ou à se promener. Il y avait bien une bonne vieille qui s'était mise dans un coin et qui avait un livre à la main ; mais elle avait plus souvent les yeux sur les robes

⁴⁷ Quelques semaines plus tard, Sax décrit une autre messe pontificale à son ami Plante célébrée avec pompe et au milieu d'un grand concours d'étrangers (19 janvier 1851).

et les *schalls* magnifiques qui passaient sans cesse auprès d'elle que dans son livre. Dans le chœur, le cardinal officiant avait l'air assez sérieux, ainsi que le Pape; pour les autres, ils participaient à la *gaieté générale* ». ⁴⁸

Les cérémonies romaines, en dépit de tout leur faste, le cèdent à celles qu'il verra à Lyon lors des fêtes pascales d'avril 1851, alors qu'il est sur le chemin du retour. En effet, les offices de Pâques de la primatiale des Gaules « effacent ou éclipsent complètement celles de Rome » aux yeux de Sax. La liturgie lyonnaise lui paraît « d'un luxe et d'une splendeur tout à fait orientaux ». ⁴⁹

Le prêtre québécois sait goûter la belle musique sacrée, et il assiste, en janvier 1851, à Saint-Louis-des-Français, à une messe en musique qui l'enchanté. Le chœur est composé d'une centaine de chantres, dont les meilleures voix de la chapelle du Pape et de Saint-Pierre; une armée d'instrumentistes (où dominent trente à quarante violons) exécutent la messe d'un jeune compositeur français qui dirige le tout. « De ma vie, je n'ai entendu pareille musique », commente Sax. Il ajoute que l'église même, « vrai bijou », « église parfaite » par son architecture et sa décoration intérieure, rehausse un tel spectacle, qui a quelque chose de l'opéra. ⁵⁰

Si Sax ne peut ni juger la prédication du fait qu'il ne parle pas l'italien, il ne manque pas d'aller entendre les sermons en français à l'adresse des soldats, des touristes et des pèlerins francophones assez nombreux dans la Ville Eternelle. À Saint-Louis-des-Français, il a écouté le père Ratisbonne, qui prêche trois fois par semaine en mars 1851. ⁵¹ Mais c'est avant tout Dupanloup qu'il y est allé entendre avec curiosité, car il connaissait depuis longtemps le prélat de réputation. Il a donc entendu « un sermon fort beau et (qui) n'a duré que 25 minutes, ce qui lui a donné une qualité de plus ». L'évêque d'Orléans, à ses yeux, joint aux talents oratoires un tact indéniable. ⁵²

⁴⁸ Sax à Plante, Rome, 30 décembre 1850.

⁴⁹ Sax à Plante, 21 avril 1851.

⁵⁰ Sax à Plante, 28 janvier 1851.

⁵¹ Sax à Plante, 10 mars 1851. L'abbé Marie-Théodore Ratisbonne est un juif converti au catholicisme le 20 janvier 1842 et qui a fondé l'Oeuvre de Notre Dame de Sion.

⁵² Sax à Plante, 28 janvier 1851. Dupanloup, prêchant sur la charité, a fait l'éloge de Pie IX et de ses oeuvres charitables. Sax décrit aussi le physique de l'évêque français, suivant son habitude.

L'esprit caustique de Sax trouve riche matière à l'occasion de la fête de Sainte Agnès, alors qu'il assiste à « la cérémonie célèbre de la bénédiction des deux agneaux dont la laine est employée à faire le *pallium* ». La cérémonie lui paraît moins solennelle qu'il l'aurait cru, et elle sombre à ses yeux dans le ridicule. Les bêtes enrubbannées bêlaient durant la cérémonie et l'une d'entre elles a « poussé la colère jusqu'à crotter sur son carreau ». Chaque fois que l'un des ces agneaux bêlait, « l'hilarité était grande dans l'assemblée et la confusion aussi. De sorte que je n'ai pas été aussi édifié en voyant cette cérémonie que lorsque j'en entendais parler ou que j'en lisais la description dans les livres », commente-t-il sèchement.⁵³

Si certaines cérémonies religieuses intéressent le prêtre québécois, les fêtes profanes ne l'attirent guère. Le célèbre carnaval romain, qui fait beaucoup à l'époque pour la célébrité touristique de Rome, lui arrache des jugements sévères. Le 10 mars 1851, il respire: « Le carnaval est fini, Dieu merci! » « On imaginerait difficilement chez nous une folie semblable », continue-t-il en décrivant dans le détail les manifestations. Il observe que « ceux qui ont pris le moins part à ces folies ne sont certainement pas les Anglais qui, avec les Américains, ont laissé de côté leur flegme pour devenir en quelque sorte plus fous que les Romains ». Il souligne aussi la participation active des six mille soldats de la garnison française de Rome à ces « saturnales ».⁵⁴

VI. UN POUVOIR POLITIQUE FRAGILE.

L'esprit critique de Sax, qui a eu matière à s'exercer en évoquant la Rome religieuse, trouve un aliment plus riche encore quand le prêtre canadien aborde la Rome politique.

A peine arrivé dans la capitale des Etats pontificaux, il juge précaire la situation du Pape-Roi. En novembre 1850, il observe que si « le calme le plus profond règne, du moins en apparence et grâce aux troupes françaises, l'état de chose qui existe à présent

⁵³ Sax à Plante, 28 janvier 1851.

⁵⁴ Sax à Plante, 10 mars 1851. La description du carnaval est un morceau obligé de tous les récits de voyage à Rome à cette époque et la fête a fait l'objet d'innombrables illustrations.

ne peut durer longtemps. Les Français s'en vont petit à petit et le pauvre Pape, détesté des Romains, n'a littéralement personne sur lequel il peut compter. Il peut commander, ordonner tout à son aise. Mais d'être obéi, c'est autre chose. Soit hypocrisie, soit nonchalance ou bêtise, il existe une espèce d'entente parmi ses employés, grands et petits, qui fait que les ordres du Pape, quelques formels qu'ils soient, ne sont jamais exécutés, et qu'ainsi les abus deviennent de plus en plus criants. Les choses ne peuvent pas aller loin ainsi, et le temps arrivera peut-être bientôt où de terribles catastrophes bouleverseront cette partie de l'Italie ».⁵⁵ Quelques jours plus tard il observe sans aménité: « Rien n'avance, rien ne se fait, tout le monde murmure, et le plus grand nombre blâme le Pape. Le pauvre Pape, que ses malheurs et ses chagrins semblent avoir aigri, se méfie de tout le monde, et des Français plus que tous les autres. Ceux-ci sont mécontents de ce manque de confiance et, en vérité, on dirait bien qu'ils ont droit de l'être. Ils se sont conduits et se conduisent ici d'une manière admirable. Leur général est un brave homme et un bon chrétien qui aime et respecte le Pape, et, malgré cela, le gouvernement romain fait tout ce qu'il peut pour les mécontenter. Comme je vous le disais plus haut, les affaires n'aboutissent à rien et les abus continuent plus criants que jamais. La poste, la douane, la police de la ville, le gouvernement, les moines, les religieuses, le clergé, tout à besoin de réformes et bien loin de là, on semble aller à reculons. Les officiers du gouvernement, les douaniers surtout sont une troupe de misérables qui volent, qui pillent à qui mieux mieux, qui sont pour le neuf-dixième ennemis du Pape et partisans de la révolution. Cependant, aller vous plaindre à qui de droit et vous n'aurez pour réponse qu'un cri d'impatience accompagné d'un haussement d'épaules. Le Pape avec la meilleure volonté du monde est incapable de ne rien faire. Il ordonne et rien ne se fait; il menace, rien n'avance; veut-il prier, personne ne veut ou ne peut exécuter son

⁵⁵ Sax à Plante, 18 novembre 1850. Sur la situation des Etats pontificaux, sur le Pape et son entourage, durant la période qui nous intéresse ici, renvoyons le lecteur à la magistrale synthèse du père Giacomo Martina *Pio IX (1851-1866)*, deuxième d'une étude en trois volumes. (Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1986, 760 p.). Voir surtout le chapitre premier où l'auteur rappelle sans complaisance les faiblesses du gouvernement temporel. Voir aussi Roger Aubert, *Le pontificat de Pie IX*, Paris, Bloud et Gay, 1962, pp. 81-82 (et pp. 283-284 sur l'entourage du Pape).

ordre. Voilà où en sont les choses par ici et tout le monde convient qu'elles ne peuvent être ainsi longtemps et qu'il surviendra des événements quelconques qui referont tout après avoir tout détruit ».⁵⁶

En décembre 1850, Jacques Crétineau-Joly, publiciste et légitimiste, historien de la suppression des jésuites et de la Vendée, est de passage à Rome pour recueillir des documents en vue d'une histoire de la Révolution romaine de 1848, encore toute fraîche dans les mémoires. Avec une indignation certaine, Sax raconte les déboires de l'historien catholique qui cherche à se procurer sans succès des documents « pour exonérer la cour romaine de certaines accusations qui pèsent sur elle et dont elle reste chargée ». Antonelli s'est montré inflexible et lui a fermé l'accès aux archives. « On a encore sur le cœur son *Histoire de Clément XIV* [qui supprima les jésuites] et je crois aussi qu'on ne se sent pas la conscience bien nette à l'endroit de la susdite révolution [de 1848] », commente sèchement l'abbé canadien. Dans la même foulée, il dénonce « le caractère soupçonneux et puéril du gouvernement ». Pour illustrer ce dire, il raconte que les jésuites ont supplié Crétineau-Joly de ne pas leur rendre visite pour ne pas les compromettre, mais que les principaux d'entre eux sont allés rencontrer l'historien chez lui. « Pitoyable », juge le clerc.⁵⁷

En janvier 1851, un incident permet à Sax rappeler la précarité de la situation du Pape-Roi. Deux ou trois cent *rouges*, excités par le vin et les dernières nouvelles de France, ont monté une barricade aux cris de « Vive la République! A bas le Pape! » Mille à quinze cent soldats expéditionnaires français mandés *illico* les ont vite dispersés, tout en emprisonnant une cinquantaine d'entre eux. Les soldats ont aussi confisqué deux à trois cent poignards. Pour Sax, cet événement augure mal de l'avenir et il le commente ainsi: « Il est certain qu'il y a dans Rome beaucoup de mécontents

⁵⁶ Sax à Plante, 26 novembre 1850. Depuis avril 1850, le général Auguste-Pierre Walbourg Gemeau (1790-1868) est à la tête de la division française d'occupation. Il « aurait été l'objet de l'affectueuse bienveillance de Pie IX » (*Dictionnaire de biographie française*, t. XV, p. 985). L'ambassadeur de France est Alphonse de Reyneval.

⁵⁷ Sax à Plante, 23 décembre 1850. Crétineau-Joly va publier en 1859 *L'Eglise romaine devant la Révolution*, réquisitoire violent et à la documentation approximative contre les idées libérales et la Révolution. Le bouillant publiciste catholique connaîtra aussi des démêlés avec les jésuites.

et quelques milliers de vagabonds et ex-soldats de Garibaldi, qui n'attendent que le moment de la sortie des Français pour tout renverser de nouveau. Le salut du Pape, humainement parlant, est donc entre les mains des Français, car il ne peut nullement compter sur ses propres soldats. Et cependant, l'armée française est si peu nombreuse, six mille soldats à peine, et leur séjour à Rome est si incertain puisque la première révolution à Paris peut les forcer à rentrer dans leur patrie, ou peut-être, à se ranger pour ceux-là même qu'ils sont venus combattre! Malheureusement tout cela n'est pas improbable et, si jamais les révolutionnaires reprennent l'autorité, on entendra parler d'horreurs et de massacres égaux pour le moins à ceux de '92. Messieurs les Rouges regrettent vivement de n'avoir pas poignardé toute la race des dévots, les prêtres et les moines compris, et lorsqu'ils auront le pouvoir, ils se promettent bien de ne point les épargner. Pour le moment, le danger n'est pas pressant, attendu que ceux qui sont armés n'ont que des poignards et que avec une arme aussi courte la lutte ouverte est impossible contre des fusils armés de baionnettes, mais si, comme je le disais tout à l'heure, il survenait quelque revirement en France, une fois, il ne resterait plus qu'à faire comme les chrétiens lors du siège de Jérusalem, fuir la ville maudite ».⁵⁸

Le prêtre canadien établit un lien entre la désaffection religieuse et l'état politique. Après quelques mois à Rome, il observe: « comme de coutume, Messieurs les Romains murmurent fort et ouvertement. Comme la vue des soldats français les tient en respect, ils se vengent sur d'autres de l'impuissance où ils se trouvent de mal faire, et c'est sur les prêtres que tombe toute leur colère. Vous ne sauriez croire le peu de respect, le mépris même avec lequel les gens du peuple traitent les prêtres. Tous les jours, on en insulte quelques-uns et lorsqu'on ne les insulte pas ouvertement, on les traite ou on leur parle avec mépris. Ce n'est pas par mon expérience propre que je parle. Non, depuis quatre mois que je suis ici, je n'ai jamais été insulté. Mais je rapporte ce que m'ont dit des prêtres romains fort respectables. Ils ont ajouté encore qu'avec le respect pour les prêtres, le respect pour la religion s'en allait, aussi; que les gens n'allaient plus ou presque plus à confesse, qu'ils ne se faisaient plus scrupule de travailler le dimanche.

⁵⁸ Sax à Plante, 28 janvier 1851.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci? *Nescio*. Mais ce que je sais, c'est qu'une fois parti, je ne regretterai ni Rome ni les Romains ».⁵⁹

Toutes les semaines, Sax entend raconter des histoires de brigandage dans les états du Pape. Un jour c'est la diligence de Viterbe qui est arraisonnée et ses passagers dépouillés; un autre jour, c'est une centaine de brigands qui envahissent le théâtre d'une petite ville et s'emparent de l'argent et des bijoux des spectateurs! Sax en vient à louer les Autrichiens qui sont plus expéditifs pour réprimer le banditisme: ne viennent-ils pas de fusiller en moins de huit heures sept hommes saisis en train de piller une maison?⁶⁰

VII. ROME CENTRE DU MONDE: DES FRANÇAIS AUX CHINOIS.

Un jeune prêtre canadien a l'occasion de rencontrer ou d'entendre bien des personnalités célèbres dans la Rome de Pie IX, où passent évêques en visite *ad limina*, ecclésiastiques et laïcs en visite d'affaire, ou simples pèlerins et touristes. On a vu plus haut le bien que Sax pense de Mgr Talbot, familier du Pape, qu'il a rencontré plusieurs fois. C'est de loin ou par ouï-dire qu'il parle des cardinaux Antonelli et Lambruschini, mais il a été reçu à la table du cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, à l'occasion du sacre de Baillargeon. Il va rencontrer un jésuite, frère de Silvio Pellico, afin d'obtenir un autographe pour son ami Plante (qui est admirateur du patriote italien). Sax décrit sa « figure mélancolique [et son] regard doux et enchanteur » tout comme celui de son frère qui vit à Turin, « plein de santé et religieux plus que jamais », précise-t-il...⁶¹ La traduction française du *best-seller* de Silvio Pellico, *Mes Prisons*, est dans toutes les bibliothèques québécoises; aussi ne doit-on pas s'étonner de cette chasse à l'autographe.

Le caractère cosmopolite de Rome frappe le prêtre de Québec. Le corps expéditionnaire français (dont il admire la tenue) se voit partout dans la ville Eternelle, pleine par ailleurs d'Anglais et d'Américains pendant les fêtes.⁶² Mais c'est surtout à l'occasion

⁵⁹ Sax à Plante, 9 février 1851.

⁶⁰ Sax à Plante, 23 février 1851.

⁶¹ Sax à Plante, 23 décembre 1850.

⁶² Sax à Plante, 23 décembre 1850.

des examens du Collège de la Propagande qu'il prend conscience de la diversité du monde catholique. Le dimanche suivant l'Épiphanie a lieu la fête de la Propagande, « vraiment intéressante et digne de sa grande réputation ». Dans l'église de la Propagande (temple de dimensions modestes) ont pris place les 84 étudiants, les 13 cardinaux du dicastère (dont le cardinal-préfet Franzoni), et des évêques italiens et étrangers. De ce dernier groupe, le patriarche de Jérusalem et un évêque albanais attirent l'attention de tout le monde par leur tenue, que Sax détaille à souhait selon son goût des costumes et des cérémonies. Parmi les assistants, Sax note la présence du ministre américain qui, rappelle-t-il, sauva la Propagande en 1848 des garibaldiens en y faisant hisser le drapeau de son pays. Suit une description des élèves qui frappent par leur diversité ethnique: deux Chinois, un Perse, des « nègres » de toutes les parties de l'Afrique, des Hindous, un Russe, deux Birmanes, un Cinghalais... On y a prié en 46 langues et chanté « dans les langues les plus étranges de l'Orient ». Ce sont les Chinois qui lui paraissent les plus exotiques.⁶³

La présence et le passage de nombreux Français à Rome et l'affinité linguistique explique que la plupart des étrangers rencontrés ou entrevus sont, pour le prêtre québécois, des Français. Peu de temps après son arrivée, il apprend à son correspondant que Montalembert, Falloux et Lacordaire viennent de quitter la Ville Éternelle. Sax a eu l'occasion de voir Montalembert, célèbre au Canada français depuis une bonne vingtaine d'années, soit du temps de la lutte pour la liberté de l'enseignement. Il se trouve un jour de décembre tout près de l'orateur catholique, qui assiste avec lui à la messe dans la chapelle du Pape. C'est un « beau blond » qui a la « figure anglaise », le « teint blanc », les « yeux bleus et grands », et il n'est pas sans ressembler à Charles Chiniquy. Le grand catholique a frappé Sax par son absence de cérémonie et son amabilité pour tous ceux qui sont venus le saluer après l'office religieux.⁶⁴ Parmi les autres laïcs rencontrés à Rome, nous avons mentionné le publiciste et historien Crétineau-Joly. « Si le Français laïque est l'homme du monde le plus poli, le plus com-

⁶³ Sax à Plante, 19 janvier 1851. Le diplomate américain est Lewis Cass jr. à Rome depuis janvier 1849.

⁶⁴ Sax à Plante, 23 décembre 1850. Bien entendu, Sax promet à son ami d'aller à Paris cueillir un autographe du grand orateur catholique.

plaisant, et le plus charmant, le Français prêtre est généralement le plus pédant, le plus sot et conséquemment le moins supportable qui se puisse imaginer », confie Sax à son ami Plante après trois mois en Europe.⁶⁵ Il supporte mal en particulier les airs de grand seigneur des évêques de France.⁶⁶ Pourtant, comme on l'a vu plus haut, il n'a que des mots élogieux pour décrire la personne et le style oratoire de Dupanloup, qu'il a entendu à Saint-Louis-des-Français, et il va volontiers entendre prêcher l'abbé Marie-Théodore Ratisbonne, qui y attire des foules.

CONCLUSION.

Riche d'enseignements apparaît cette correspondance à une époque où les témoignages de Canadiens français sur Rome restent rares. Ces lettres ne sont pas destinées à la publication même si elles ont pu être lues à l'époque dans le petit monde ecclésiastique de Québec. Leur caractère semi-confidentiel et le tempérament de l'épistolier expliquent la liberté de ton qu'on ne saurait retrouver ni dans la correspondance officielle ni dans les publications du temps.

Négligeant les descriptions de monuments même s'il se révèle un infatigable visiteur de la Ville Eternelle, l'abbé Sax consacre l'essentiel de ses lettres à décrire et juger le monde ecclésiastique et politique romain. Ses impressions de Pie IX n'ont rien des propos dithyrambiques du discours déjà courant sur la Rome pontificale et chrétienne.⁶⁷ Le prêtre québécois est d'une génération et d'un diocèse encore peu touchés par le culte du Pape si caractéristique du Canada français pendant cent ans et plus.⁶⁸ Ses ju-

⁶⁵ Sax à Plante, 28 janvier 1851.

⁶⁶ Sax à Plante, 25 mars 1851. Il souligne une exception heureuse à ses yeux: l'archevêque de Reims, Gousset, qui sera créé cardinal (et *ipso facto* « ruiné » s'écrie Sax en riant). Les évêques français sont, au surplus « infestés de gallicanisme », aux dires du Canadien influencé par le canoniste Bouix, alors à Rome en train de rédiger un ouvrage sur la question.

⁶⁷ Les jugements de Sax sont aux antipodes de ceux des Gaume et au Gerbet (sans parler de Veillot) qui idéalisent Rome à outrance. Il rappelle Lacordaire. Déjà en 1849, le prêtre libéral, après avoir visité Rome à six reprises, regrettait amèrement les abus du régime des Etats pontificaux.

⁶⁸ Nadia Eid souligne que le diocèse de Québec est moins enthousiaste que celui de Mgr Bourget, évêque de Montréal dans l'appui au pouvoir temporel

gements sont sans ménagement sur l'administration des Etats pontificaux. Mais, dans la même foulée et sans doute encore sous le coup des bouleversements de 1848-49, il n'éprouve que mépris pour les républicains et les garibaldiens le plus souvent confondus dans la catégorie des « brigands ». Il en vient même à souhaiter que le Pape se montre aussi impitoyable que les Autrichiens pour faire respecter l'ordre public. L'incapacité d'envisager toute remise en question du pouvoir temporel du Pape et l'horreur des moyens mis en oeuvre par les mazziniens et les garibaldiens ferment ce Canadien français à toute sympathie pour la cause libérale et nationale de l'Italie. En cela, il représente bien l'esprit de l'élite canadienne-française du temps éprise d'ordre public et attachée à la religion qui le conforte. Son peu de sympathie pour la cause patriotique italienne ne l'empêche pas cependant de se montrer sans illusion sur l'emprise politique du Pape dans ses Etats.

Prêtre attiré par les belles cérémonies, Sax trouve ample matière à observer à Rome de même qu'à Paris et à Lyon. Ici encore, son admiration n'est pas sans mélange. Il n'hésite pas à mettre la liturgie lyonnaise au dessus de la romaine. La conduite des Romains à l'église choque cet ecclésiastique peu habitué à la familiarité des Romains. S'il sait se délecter de musique et d'éloquence sacrée, il n'hésite pas à qualifier de mauvais goût telle cérémonie romaine comme celle de la bénédiction des agneaux à Saint-Agnès.

Ces lettres révèlent enfin une fenêtre sur le monde du Canada français traditionnel. Peuple francophone intégré à une colonie britannique dans un coin de l'Amérique du Nord, les Canadiens français ne vivent pas en vase clos. Pour l'élite cléricale et politique (et quelques voyageurs fortunés) de même que pour le peuple catholique qui l'écoute, Rome sera longtemps une voie d'accès de choix sur le monde.⁶⁹ Rome donne à ces catholiques le sentiment

entre 1860 et 1870 (*op. cit.*, p. 164). René Hardy, pour sa part, dans son étude fouillée *Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle* (Boréal Express, Montréal 1980) souligne que le diocèse de Québec et les Irlandais de Montréal emboîtent le pas non sans réticences après Mgr Bourget grand champion de la centralisation romaine et du culte de la Papauté. Plus tard, le clergé de Québec comprendra mieux que la défense de ses intérêts passe par Rome et il y aura alors surenchère d'ultramontanisme entre Québec et Montréal.

⁶⁹ Le lecteur trouvera un complément d'information dans notre chapitre sur Benjamin Pâquet cité à la note 7, et dans notre article cité à la note 30. Voir aussi

d'appartenance non seulement à une Eglise « universelle » mais même à une communauté de nations. Si Londres reste le phare politique et Paris, la lumière en matière de culture, Rome s'impose de plus en plus comme la référence obligée en ce qui a trait aux rites religieux voire aux jugements éthiques. Sans compter que Rome, ville ouverte sur l'univers, constitue un lieu d'apprentissage précieux pour les clercs canadiens qui y séjournent. Autant de traits que la correspondance de l'abbé Pierre-Télesphore Sax laisse entrevoir en cet hiver de 1850-51.

notre article « Voyageurs canadiens-français en Italie au dix-neuvième siècle » dans *Vie française*, vol. 16, n. 1-2, septembre octobre 1961, p. 15 à 24 (récits des années 1880 et 1890). Pour situer le voyage à Rome dans l'ensemble européen voir notre article « Voyageurs, pèlerins et récits de voyages canadiens-français en Europe de 1850 à 1960 » dans *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski*, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 241 à 265. Enfin, pour une vue plus globale consulter notre chapitre « L'Italie dans la culture canadienne-française au XIX^e siècle » dans *Les ultramontains canadiens-français* sous la direction de Nine Voisine et Jean Hamelin, Boréal Express, Montréal, 1985, p. 255 à 266. L'ouvrage est un hommage à Philippe Sylvain qui a initié l'auteur de ces lignes comme bien d'autres aux rapports entre Rome et le Canada français au siècle du *Risorgimento* et de l'ultramontanisme.



Photographie de l'abbé Pierre-Télesphore Sax (1822-1884). Cette photo non datée a été exécutée par le photographe Livernois à Québec. Gracieuseté des Archives du Séminaire de Québec (reproduction photographique de W. B. Edwards inc.). On note que Sax porte le rabat suivant la tradition française du clergé canadien. Le rabat ne disparaît dans le diocèse de Québec qu'en 1875, plus tard que dans le diocèse « ultramontain » de Montréal. Il fait place au « col romain ». L'église de Saint-Romuald possède un portrait de Sax par le peintre W. Lamprecht. Selon Benjamain Demers, le peintre a bien rendu « la belle figure, les yeux perçants et le sourire un peu moqueur » du prêtre québécois. (*Bulletin des Recherches historiques*, tome XX, 1914, p. 120).

MULTICULTURALISM: CANADA'S UNFINISHED EXPERIMENT

BRUNO RAMIREZ
Université de Montréal

When in October 1971 the then Prime Minister of Canada, Pierre Elliott Trudeau, announced his government's decision to adopt a policy of multiculturalism, the country had entered a new chapter in the history of ethnic relations. In Trudeau's own words, the time had come for the Canadian government « ... to assist all Canadian cultural groups that have demonstrated a desire and effort to continue to develop a capacity to grow and contribute to Canada and a clear need for assistance, the small and weak groups no less than the strong and highly organized ».¹

The motives behind this historical policy decision are complex and have been the subject of much controversy. French Canadian critics, for instance, saw this policy as a misguided and ominous attempt, on the part of Ottawa to defuse the growing cultural and political tensions between the two Charter Groups. The new image of Canada as a mosaic of ethnocultures — argued these critics — would have the effect of undermining French Canada's status as a « founding nation », and relegate her to the level of just another ethnic minority. Rather than defusion, the results would be further Québécois mistrust of Ottawa's political schemes, and the hardening of a nationalist sentiment in the province's Francophone population.

For other critics, a comprehensive policy on ethnic relations was inevitable if Canada had to adjust adequately to the new cultural and demographic realities. By the late 1960s, in fact, the proportion of the population whose national origins were other

¹ House of Commons, Debates 1971.

than British or French had reached one fourth of the total population, and the trend was clearly on the increase. In some western provinces and in some large metropolitan areas — most notably Toronto — the proportion ranged from one third to one half of the respective local populations. Multiculturalism would reflect these new realities and create a sense of belonging among the immigrant populations that could no longer be ensured through traditional national symbols.

Still other commentators have seen in the historic 1971 policy decision the culmination of a gradual process of national self-awareness that can be traced back to the World War II years and subsequently punctuated by the ongoing liberalization of Canadian immigration policy throughout the postwar era. Historian N. E. Dreisziger, for instance, has recently illuminated the wartime circumstances that led to the emergence of a small but influential federal bureaucracy whose members « ... Became convinced... of the need to involve the New Canadians in national life ». To Dreisziger, this was the beginning of a wider process marking postwar Canada, and consisting in the « ... increased integration of newcomers into the Canadian economy as well as into social and cultural life ».² Probably no other facet of this process of self-awareness was more effective in preparing the way for the 1971 policy decision than the recommendations made by the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism and contained in Book Four of the Final Report. Created to inquire into the country's linguistic and cultural character and to recommend ways « to develop the Confederation on the basis of an equal partnership between the two founding races », the Commission saw fit to stress the contribution that other ethnic groups had made to Canadian life in the following words:

« The presence in Canada of many people whose language and culture are distinctive by reason of their birth or ancestry represents an inestimable enrichment that Canadians cannot afford to lose. The dominant cultures can only profit from the influence of

² N. F. Dreisziger, « The Rise of a Bureaucracy for Multiculturalism: The Origins of the Nationalities Branch, 1939-1941 », in Norman Hillmer et al, eds. *On Guard For Thee: War, Ethnicity, and the Canadian State, 1939-1945*. (Ottawa, 1988), pp. 22-23.

these other cultures. Linguistic variety is unquestionably an advantage, and its beneficial effects on the country are priceless. We have constantly declared our desire to see all Canadians associating in a climate of equality, whether they belong to the Francophone or Anglophone society. Members of « other ethnic groups », which we prefer to call cultural groups, must enjoy these same advantages.... Finally, the presence of other cultural groups in Canada is something for which all Canadians should be thankful. Their members must always enjoy the right — a basic one — to safeguard their languages and cultures ».³

Jean Burnet, a well-known Canadian sociologist who was also a member of the Commission's research staff, has recently provided some interesting details on how Book Four came to be conceived, stressing the final determination by its authors to present it to the country as « ... an attempt to move away from the idea of a British and French mainstream and numerous miscellaneous tributaries, whose destiny it was to disappear ».⁴ Looking back to the time of its publication, some twenty years earlier, Professor Burnet's conclusions are unambiguous: « ... most of all, Book 4 was the result of a perception of the nature of Canadian society in the 1960s as one that, although there were in it but two official languages and probably only one complete institutional system, was not now and had not been dual but excitingly multiple in the backgrounds, outlooks, and aspirations of its people, and one in which diversity had not hitherto been sufficiently valued ».⁵

From the growing public awareness of the government's responsibility in matters of ethnic relations, to the actual embracing of a policy designed to transform the ways Canadians saw themselves as members of a society, there was but a step; one, however, that entailed a great deal of political determination, and a willingness to launch the country into an experiment whose repercussions were far from being entirely clear.

³ Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism, *The Cultural Contribution of Other Ethnic Groups, Book Four* (Ottawa, 1969), p. 14.

⁴ Jean Burnet, « Taking Into Account: The Other Ethnic Groups and the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism », in James S. Frideres, ed., *Multiculturalism and Intergroup Relations* (New York, 1989), p. 16.

⁵ *Ibid.*, pp. 16-17.

Twenty years later, one may say that as a public recognition of the equal standing of ethnocultural minorities within Canadian society, multiculturalism has been an undisputable success. Throughout the 1970s and 1980s, in fact, not only has the federal government strengthened its commitment to multiculturalism through a variety of programs and through constitutional amendments and legislative acts, but also most provinces have followed the federal lead and have enacted multiculturalist policies within their own legal jurisdictions. Conspicuous in this emerging political landscape was Quebec's ambivalent stance, especially during the years that witnessed the dramatic rise of independentist sentiment and the conquest of provincial power by the Parti Québécois. Yet, despite their criticism and mistrust of multicultural policies, the ruling political elites in Quebec were not late in realizing the need to enact a policy of polyethnic pluralism which, despite its emphasis on the Francophone character of Quebec society, proved to be but a variant of multiculturalism.

This combined provincial-federal activism had, by the late 1980s, effectively made multiculturalism one of the leading trademarks of the Canadian political credo. Probably the most significant aspect in the evolution of this policy was that multiculturalism could no longer be merely associated with one particular political party, or viewed simply as a mechanism of political patronage. The enshrining of the multiculturalism principle in the Canadian Constitution and, even more importantly, the subsequent passage of the Multicultural Act (Bill C-93, 1988),⁶ had done much

⁶ Some of the provisions in Article 3 of the Act read as follows:

(a) recognize the understanding that multiculturalism reflects the cultural and racial diversity of Canadian society and acknowledges the freedom of all members of Canadian society to preserve, enhance and share their cultural heritage;

(c) promote full and equitable participation of individuals and communities in the continuing evolution and shaping of all aspects of Canadian society and assist them in the elimination of any barrier to such participation;

f) encourage and assist the social, cultural and political institutions of Canada to be both respectful and inclusive of Canada's multicultural character;

(h) foster the recognition and appreciation of the diverse cultures of Canadian society and promote the reflection and the evolving expression of those cultures;

(i) preserve and enhance the use of languages other than English and French while strengthening the status and use of the official languages of Canada...

The Canadian Gazette, Part III (Statutes of Canada), November 1, 1988, chapter 31 (Ottawa, 1988), pp. 3-4.

to elevate that principle above party politics and transform it into a permanent feature of the country's legal framework.

Yet, after 20 years of policy and legislative gains, the experimental character of Canadian multiculturalism is far from having disappeared, and fundamental questions about its meaning are still hotly debated. To what extent, in fact, should multiculturalism be viewed as synonymous with ethnic minorities' formal access to the decision-making process? And to what extent has multiculturalism filtered down into the political culture of Canadians, transforming itself into an ethos affecting interpersonal and intergroup relations within Canadian civil society?

One who has recently confronted the first of these two questions is sociologist Raymond Breton, a leading authority on Canadian ethnic phenomena. Breton is among those for whom the major challenge consists in the ability and willingness to incorporate multiculturalism « ... into the institutions of society: government, schools, universities, health and welfare organizations, churches, the media, and other cultural agencies ».⁷ If two decades of activism by federal and provincial governments have done much to undermine the legitimacy of institutional discrimination, the ultimate objective of multiculturalism should be, according to Breton, « [the] recognition of ethnocultural groups and a modification of institutions to accommodate them. This can affect a wide range of symbols, structures, programs, and activities, both those that are specifically ethnocultural or multicultural and those that are not but nevertheless have implications for ethnocultural groups ».⁸ Breton's analysis of the predominant patterns of 'multicultural politics' reveals the extent to which his model of institutional multiculturalism is far from being a reality. His analysis is based on an assessment of the government's established practice in dealing with ethnic constituencies, on the one hand, and, on the other hand, with an assessment of the political resources ethnic minorities have proved capable of mobilizing in order to « vest their interests in state institutions », thus ensuring a constant participation in the process of decision-making. The difficulty to define ethnic issues as collective rights, the fact that most ethnic mi-

⁷ Raymond Breton, « The Vesting of Ethnic Interests in State Institutions », in Frideres, *Multiculturalism*, pp. 35-36.

⁸ *Ibid.*

norities (unlike Québécois or Amerindians) neither possess a territorial basis around which ethnic issues can be defined nor can they act (except in extremely rare circumstances) as a unified constituency, and still the unwillingness shown by the various levels of government to transform their institutional structures so as to accommodate ethnic minorities — these have been among the major factors contributing to relegate multiculturalism to the domain of pressure-group politics. The conclusion Breton draws from this type of political scenario deserves to be quoted in full:

The interests that are likely to become vested in societal institutions are those that are related to a set of opportunities or threats and that come from communities able to mobilize the resources available and convert them into influence on the relevant centers of decision making. Where ethnic communities possess resources valuable for state agencies, where they can control their access and effectively deliver them when required, they have the opportunity to make claims on these state agencies and expect results. When the leaders of a particular governmental department or agency or of a political party perceive in the ethnic communities opportunities for the pursuit of their own organizational objectives and interests, they are more likely to establish mechanisms for the consideration of the interests of the community and the related claims articulated by its organizational elites. The main hypothesis presented here is that these conditions exist to a quite limited extent in contemporary Canadian society.⁹

Not surprisingly, Breton concludes his study by stressing the urgent need for empirical research on the vast variety of experiences in the course of which ethnocultural communities have sought — whether successfully but most often unsuccessfully — to vest their interests in the institutional apparatus.

Equally in need of urgent answers is the second question raised above, namely, the extent to which two decades of multicultural policies have succeeded in producing among Canadians an ethos that places a high value on ethnocultural diversity and acts as a fundamental prerequisite to true, lasting pluralism. Critics who have addressed this issue have emphasized the gap between

⁹ *Ibid.*, p. 48.

the stated objectives of multicultural policy and the ethnic dynamics that have marked Canadian society over the past 20 years. One of the most vocal among these critics has been historian Robert Harney, whose recent death has deprived the public debate on these issues of one of the most authoritative and penetrating voices. Harney preferred to talk of a « cosmopolitan ethos » as a state of civic consciousness which is largely the result of the immigrants' ongoing effort to transform their often misunderstood and maligned cultural resources into public assets. If this ethos had become visible in such a traditional stronghold of Anglo-conformity as Toronto — he wrote in 1981 — it is because immigrants had not only changed the physical face of the metropolis but had also taught Anglo-Canadians how to appreciate ethnocultural diversity.¹⁰ To this « cosmopolitanism from below » — a process that grows out of the realm of ethnicity and to whose understanding Harney devoted much of his scholarly career — he counterposed multiculturalism as a policy designed to achieve, from the top down, harmony in ethnic relations and help cement that mosaic of ethnocultures that Canada is supposed to be. But despite its noble purpose, multiculturalism had accelerated the politicisation of ethnic relations in ways that threatened the development of genuine pluralistic sentiment. In one of his last major studies, Harney analysed this process of politicisation, singling out what have emerged as the two major protagonists of the Canadian multiculturalist regimen, i.e., politicians and ethnic leaders. As far as the former are concerned, Harney had this to say: « ...largesse for ethnic organizations and activities, whether doled out by Liberals or Progressive Conservatives, whether handled by federal or provincial civil servants, has often had a distinctly partisan appearance and the scent of the patronage pork barrel. The [multiculturalist] policy has always been linked to the idea that particular parties can control the votes of particular immigrant or ethnic groups by forms of patronage bestowed in the 'legal tender' of the day — magistracies, commission seats, and so forth — on the notables from each collectivity ».¹¹

¹⁰ Robert E. Harney, « Toronto: Canada's New Cosmopolite », *Occasional Papers in Ethnic and Immigration Studies*, Multicultural History Society of Ontario (Toronto, 1981).

¹¹ Robert E. Harney, « So Great a Heritage as Ours: Immigration and the Survival of the Canadian Polity », *Daedalus*, Vol. 117, N. 4 (Fall, 1988), p. 80.

Ethnic leaders, of course, operate at the other end of this « exchange » that has become the *sine qua non* of « multicultural politics ». Whether moved by « interests, standing, and amour propre of [their respective] ethnic », their political actions as self-appointed members of an ethnocultural constituency cannot but help « to promote ethnogenesis and then ethnicization of the immigrants (that is, to mobilize them politically toward group objectives) ».¹²

For Harney, the main consequence of this process of politicization was the subversion of the policy's original ideals. In practice, in fact, multiculturalism had less to do with the daily experience of the immigrants as they seek to cope with the realities of a new society, and more with the invention of new tools to achieve old political ends. Ultimately, Harney concluded, « multiculturalism...may serve to perpetuate the hegemony of the British as the elite of Canada. By encouraging political loyalties on lines that cut across class and by rewarding leaders and spokesmen whose concerns are ethnoverted rather than class oriented, multiculturalism softens issues of immigrant exploitation and representation and removes them from the frame of the flow of labor to capital ».¹³

If the process of political experimentation described above has failed to translate multiculturalism into a genuine pluralistic order, recent immigration and political developments point to an even darker scenario for the years ahead. The overwhelmingly European background of the Canadian population at the time multiculturalism was proclaimed has given way to a new multiethnic scenario marked by the growing numerical importance of non-European and non-White immigrants, some of them fleeing their countries in particularly adverse circumstances and allowed into Canada as refugees. A Haitian cab-driver in Montreal or a Sikh dish-washer in Calgary have little to share — both in terms of their economic status and degree of acculturation — with a second-generation Ukrainian professional or an Italian businessman. Multiculturalism cannot but constitute an abstraction when it comes to the reality of low entrance status marking the experience of all economically

¹² *Ibid.*, p. 81.

¹³ *Ibid.*, p. 82.

hardpressed newcomers, and the policy has proved of little help in erasing the social stigma usually associated with such a status. It has also proved unable to prevent racial prejudice from informing the climate of ethnic relations, particularly in those areas where non-White immigrant communities have tended to concentrate. Ultimately, it is these processes, rooted both in international economic and political developments as well as in popular culture, that keep reproducing within the « Canadian mosaic » a hierarchy of ethnocultural communities which is at odds with the egalitarianism implicit in the multiculturalist ideal.

Moreover, whether one community finds itself at the bottom or in the middle of that hierarchy, its members cannot but look with skepticism to the renewed animosity between the two Charter Groups and their inability to agree on a lasting definition of their relationship within the Canadian Confederation. Ironically, much of the public debate that has marked the 1980s revolves around the political implications of acknowledging the distinctive ethnocultural character of French Canada. And more recently, even the linguistic regimen — i.e., bilingualism — that was supposed to provide the framework within which multiculturalism had to develop, has come under attack in ways that point to the persistence of deep-felt mutual mistrust among the two major linguistic groups in the country.

As Canada enters the last decade of the century, the growing diversity of the country's ethnocultural makeup and the mounting polarization between the two Charter Groups have converged in posing the most formidable threat ever to the legitimacy of multiculturalist ideals. As Canada's formula for ethnocultural pluralism, multiculturalism is more than an unfinished experiment; it is a policy in need of fundamental reassessment lest it become increasingly relegated to the realm of rhetoric and crony politics.

FREDERICK PHILIP GROVE AND THE RISE OF THE CANADIAN DREAM

ALESSANDRO GEBBIA

Università di Roma «La Sapienza»

« In recent years, any discussion of Frederick Philip Grove has been dominated by two questions. The first question, and a basic one at that, is, who was he? And the second question, of course, is what was he? »¹.

These two questions Ronald Sutherland raised in his key speech to the *Grove Symposium*, held in May 1973 at the University of Ottawa, still are to be considered as the best approach to Grove's complex narrative structure. A body of works which, without any doubt, puts itself as a central moment not only in the history of the Canadian novel but of the Canadian culture at length. In a word, the climax of a long and articulated period of literary search, which dates back to the very beginning of the Nineteenth Century, as well as the starting point for that original and autochthonous cultural process which in more recent decades gave birth to the so-called Canadian Renaissance.

In fact, the experience, literary and not, of this often misunderstood protagonist (an experience that covers more than forty years on both sides of the Atlantic), includes, in my opinion, all those elements, many of them contradictory, which, for good or evil, contributed, at the turn of the century, to the making of a so peculiar form of literature in the New New World.

Such elements consist in a series of binary oppositions: Europe and America; the vision of a New Promised Land where to regain the lost innocence, and a society rapidly transforming from agricul-

¹ Ronald Sutherland, « What Was Frederick Philip Grove », in *The Grove Symposium*, edited and with an Introduction by John Nause, Ottawa: University of Ottawa Press, 1974, p. 1.

tural to industrial; old and new values; dream and reality. And more: the self and the man, the search for an identity and the dicotomy country vs. city; the necessity to strike root in the Canadian Land and the anxiety to find those of their own fathers; the anguish out of such a new experience (and in which you are both victimizer and victim), and the effort to testify what was happening by transforming it into a myth.

In such situation, the artist's quest became more and more complicated. The New Adam turned into a new Sisyphus, bent under the weight of his unanswered contradictions. The voice that said «no in thunder», grew weak in the thousands little negotiations with the world or with himself. That self which was fighting to assert himself became a divided one, at the same time inclined, in a schizophrenic way, to affirm and to deny the reality. His pretension to represent such reality in a very realistic way, often dissolves in a romantic afflatus inspired by the nostalgia for a past he considered a sort of panacea to overcome the present time, the only means of being projected toward the future, of continuing to flatter himself that dream, sooner or later, shall come true. To the theatre of the life, then, the artist opposes the theatre of the novel in which, scene after scene, changing continuously his role, he actes as a dramatist, as a director and as an actor, being condemned, as an artist and as a man, in life and in the page, to plunge into a total fiction. Here, he stands as the sole, disparate, lonely protagonist, of a performance which seems to be destined to end only with his death.

« Alone walks, alone labors, alone dreams a great dream »,² once Theodore Dreiser wrote about the artist. « Yet he must eat alone, travel alone, work alone, suffer alone, laugh alone, bitch alone, bleed alone, piss alone, sing alone, dream alone »,³ Robert Kroetsch echoed in his *The Stubhorse Man*. Both of them, of course, were thinking about themselves and about all the writers that preceded them or still were walking with them along the impassable path of fiction. And again, in the words of Dreiser: « In painting and sculpture we must have truth, though it be, as

² Theodore Dreiser, « Two Types of Men », *Everymonth*, June 1896, (signed *The Prophet*), now in Donald Pizer, ed., *Theodore Dreiser: A Selection of Uncollected Prose*, Detroit: Wayne State University Press, 1977, p. 61.

³ Robert Kroetsch, *The Stubhorse Man*, Toronto: New Press, 1977, p. 59.

in literature, told as 'fiction' ».⁴ In other words, although the price is high, it is quite impossible to avoid a destiny which identifies life with fiction. And, if this is valid for Dreiser as well as for Norris, Crane, and London, and Kroetsch, all the more it is valid for Grove.

Because nobody more than he brought to the furthest extent all the contradictions we have mentioned at the beginning. Nobody more than he has been able to accelerate his schizophrenic process to succeed in removing an entire chapter — the European one — of his own life, at the same time by maintaining all his formative experiences. Nobody more than he was so able to perform the role of the artist by inventing entirely his own biography, by lowering himself so much as a man to reinvent himself as a fictional character. That Frederick Philip Grove (former Felix Paul Greve) who is the protagonist of two autobiographical works (*A Search for America*, and *In Search of Myself*), as well as the protagonist, under the name of John Elliott, Abe Spalding, Niels Lindsted, Len Sterner, Ralph Patterson, Samuel Clark, Wawa-quee, of his novels, books of sketches and a fantasy.

We are in front of a subtle and complex psychological play in which, and by which, the writer, the man and the reading public are strictly involved, and which appears as the only way to stress the concept of « l'art pour l'art ». For Frederick Philip Grove is both a Romantic Hero and a Nietzschean Superman who is using his own genius in the attempt to reconnect the sense of the past with the reality of the modern world. Though he fails in his life, he succeeds in his fiction. As Northrop Frye wrote, « he dramatized a personality in the manner of Hemingway and Lawrence ».⁵ And this dramatization is the product of his firm belief that the artist's destiny is to be an outcast, at the same time in and outside that world in which he is making an experience. That world he attempts to represent in a realistic way through the masks of his own characters, is also transformed, for the first time, into something more than a mere setting: Canada finally becomes a protagonist itself.

⁴ Theodore Dreiser, *Everymonth*, January 1896, in D. Pizer, quoted, p. 44.

⁵ CBC Symposium, « The Search of Frederick Philip Grove », quoted in D. O. Spettigue, *Frederick Philip Grove*, Toronto: The Copp Clark Publishing Company, 1969, p. 1.

As K. P. Stich pointed out « while he has transferred the geographical search for America to Canada, he has yet to learn that the Canadian Bush Garden is as much a yard, to use Thoreau's metaphor, as the Garden State, Pennsylvania, or anywhere else in North America for cultivating dreams of self-hood in imitation of a Lincoln, a Thoreau, and a Twain ».⁶ In his prose, the local element becomes a transcendent one, it turns, according to Ronald Sutherland, into « a world-wide phenomenon », ⁷ from which springs out the idea itself of Canadesism. An idea (or ideal I would suggest) based essentially on the artist's refusal of any eulogistic appraisal as well as of any form of imitation. To Grove (and this is his greatest merit), the only way to take, in order to create a new literature out of a New Nation, lay in the fact he, the artist, had to keep both European and American models at a distance. In his own vision, this literature must avoid « the reorientation of the minds of immigrants, immigrants coming from the countries of Europe where unfortunately economic pressure has become so great as to infringe upon spiritual freedom towards a religion, if we may call it such, whose god is a jealous god because he denies the human soul, the soil in which it can grow according to laws of its own, his name being a Standard of Living; towards a law which bows before economic obesity, towards aims which exhaust themselves in sensual enjoyment and the so-called conquest of Nature ».⁸ A literature chiefly able to succeed in « the ability to make the reader see. By seeing I do not mean the mere process of reproducing in my mental vision the aspect of a thing — or its sounds, smell, or taste or even its emotional content. I may have looked at a thing a thousand times and yet never have seen it. To see it, in its true significance, in its relation to other things, in a true and yet novel bearing as a part of that web of things and events which we call the totality of human life — that is the function of the artistic temperament ».⁹

⁶ K. P. Stich, « Extravagant Expression of Travel and Growth: Grove's Quest for America », *Studies in Canadian Literature*, vol. VI, n. 2, 1981, p. 161.

⁷ Ronald Sutherland, *Frederick Philip Grove*, Toronto: New Canadian Library, McClelland & Stewart Ltd., 1969, p. 12.

⁸ F. P. Grove, *In Search of Myself*, Toronto: McMillan, 1946, p. 145.

⁹ F. P. Grove, *It Needs to Be Said*, Toronto: McMillan, 1929, pp. 129-30.

At this point, I would like to pose a third, new question.

Does a Canadian Dream exist? The question seems proper to me, if we intend the hope to give Canada the dimension of a new « Brave New World », the place in which to make man's effort successful in recreating a New Eden, in regaining the Paradise Lost. And, in literary terms, the question seems to me even more proper if, by such a definition, we make an attempt to explain the Canadian artist's vision to set himself as the orderer of the « green cold element », namely as the only creature to which Fate has given full powers and is alone in challenging Nature, which, in Frederick Philip Grove's words, « might defy all tireless effort and the most fearless heart ».¹⁰ A force which the Canadian artist is trying to put under his own control in order to subdue it, transform it into a fictional matter, into an interior landscape, the place in which he can find himself.

In this sense, Grove's name is not mentioned without reason, because the German born writer can be considered, according to Malcolm Ross, as « yet the typical, perhaps even the archetypical... Canadian writer, wholly absorbed by the Canadian scene, wholly convinced that this scene ... could yield to the artist's vision themes and values at once unique and universal ».¹¹ In other terms, among Canadian novelists, Frederick Philip Grove appears not only as the first one able to link together the literary experiences made during the Nineteenth Century with the expectations of a fiction which is finally coming of age.

I would say that he was also the first writer capable to put himself in front of what Northrop Frye defines, with a happy metaphor, « an inarticulate space on a map »,¹² trying to trace out more definite boundaries, to fix the landmarks.

Through an almost incredible love for the land, despite the harshness and the desolation of the prairie, Grove, for the first time, realizes not only an exploration of the territory, but mainly an exploration of the tools by which he may get to know it. In particular, the use of « mapping out » and « naming » which afterwards will be assumed as constants by Canadian writers.

¹⁰ F. P. Grove, *Over Prairie Trails*, Toronto: New Canadian Library, McClelland & Stewart, 1970, p. 72.

¹¹ Malcolm Ross, « Introduction » to *Over Prairie Trails*, quoted ed.

¹² Northrop Frye, « Sharing the Continent », in *Divisions on a Ground*, edited, with a Preface, by James Polk, Toronto: Anansi Press, 1982, p. 70.

On the basis of such premises, if we consider *Over Prairie Trails*, Grove's earliest Canadian work,¹³ (which is the most indicative for my analysis) we see that only apparently it can be read as a diary of an « outdoor creature »,¹⁴ — of a Henry David Thoreau's follower « who has lived for several years on the tramp »,¹⁵ — and we can include it in the geographic writing tradition, of which Louis Hémon's *Marie Chapdelaine*, published just a year before,¹⁶ could be considered the best example. Yet, to a closer reading, this apparent collection of sketches and vignettes about Manitoba land shows unity and deepness. Once again, it appears as the first, convincing attempt to transform what was merely a setting in something more transcendent and universal. The environment so becomes the central character in the writer's quest, a term of confrontation with which he has to cope in order to assert himself. By paraphrasing a definition by Agostino Lombardo, we may call it, referring to our previous considerations, the Canadian Dream of the Canadian Artist.

As a matter of fact — allow me to remind you briefly the circumstances — when in 1916 Frederick Philip Grove started a new career by assuming the principalship of the Gladstone school, he was primarily a man in search for a new identity. German Felix Paul Greve belonged, by this time, to the past, to that deceived past, both European and American, when he failed his full realization as a man as well as an artist. The brand new Frederick Philip Grove was still looking for his real dimension. As Desmond Pacey points out, he was still facing « the conflict between his aspirations as a writer and the necessity of remaining in the more secure profession of teaching in order properly to support his wife and daughter ».¹⁷

¹³ First published in 1922. Previously, Grove had published two novels in Germany: *Fanny Essler*, Stuttgart: Axel Junker Verlag, 1905, and *Maurermeister Ibles Haus*, Berlin: Karl Schnabel, 1906. The first was translated into English by Christine Helmers, A. W. Riley and D. O. Spettigue, and published, with an introduction by A. W. Riley and D. O. Spettigue, by Oberon Press in 1984. The latter was translated into English by Paul P. Gubbins and published, with an introduction by A. W. Riley and D. O. Spettigue, by Oberon Press in 1977.

¹⁴ *Over Prairie Trails*, p. 44.

¹⁵ *Ibid.*, p. 45.

¹⁶ Toronto: McMillan, 1921.

¹⁷ *Frederick Philip Grove*, Toronto: Ryerson, 1945, p. 39.

But life in a little prairie town seemed to be too oppressive. « I disliked the town, the town disliked me, the school board was sluggish and unprogressive, there was friction in the staff »,¹⁸ we read in the Author's Preface to *Over Prairie Trails*. Consequently, when a year after, in order to better their precarious finances, his wife accepted to be appointed as a school-teacher in Falmouth, a pioneer district thirty-four miles north of Gladstone, Grove almost every week-end made a trip to pay his family a visit. It was a turning point. The thirty-six trips he made became more than a challenge to all kinds of weather conditions.

Although loneliness seemed so heavy, Grove learned how to know and love the Manitoba prairie. It was a revelation indeed. In such a beautiful wilderness he finally found out the answer to his own existential problems. This still untilled land which « looked so harsh, so millenia-old, so antedeluvian and Pre-Adamic »,¹⁹ seemed to offer him a solution to a series of dichotomic juxtapositions: Man/Nature, Town/Country, God/Man before and after the Fall. As he went on in this process, by mapping it out and fixing the landmarks, the more he was persuaded that « this free and undeserved present which Chance or Nature shook out of her cornucopia »,²⁰ corresponded to a rebirth, to a new initiation to life. Finally, « between these people and myself the curtain had fallen — no sign of their presence, no faintest gleam of their light and warmth »,²¹ so he was allowed to be once again Adam, the Man who with his mind's eye sees this backwood bushland as « God's own earth and second only to Paradise ». ²² But, above all, the writer who finally closed the eyes of a conscious vision, was successful in grasping « the simple, the more elementary things, things cosmic in their associations, nearer to the beginning or end of creation ». ²³ Grove felt like Moses in front of the Promised Land and he understood that the goal of his mission was to set down the facts but also to render moods and images begot by them, to re-create and to fix, as the result of a renewed relationship

¹⁸ « Author's Preface », *Over Prairie Trails*, p. XIII.

¹⁹ *Over Prairie Trails*, p. 72.

²⁰ *Ibid.*, p. 53.

²¹ *Ibid.*, p. 35.

²² *Ibid.*, p. 15.

²³ *Ibid.*, p. 51.

between Nature and Man, that world: the Peaceable Kingdom, a reenacted form of Paradise which is no longer lost, despite the events of history.

In this sense, *Over Prairie Trails*, then, represents the memory of such an experience. As previously pointed out, it is more than an account of seven trips, recorded out of thirty-six, because « they seem, as it were, lifted above the mass of others as worthy to be described in some detail ».²⁴ Definitely, we can assume it as an act of creation, or better of re-creation as the division in seven chapters seems to suggest. An act of re-creation which paradigmatically follows the steps of an initiation.

In the first chapter, entitled « Farms and Roads », we are still in the human world, in the world of the so-called civilization. Its symbols, and at the same time landmarks, are roads, enclosures, telephone poles and, above all, houses. « We see », in the words of Malcolm Ross, « the trills of the wild life, the scattered houses of the settlers ».²⁵ A real microcosm where houses appear to the narrator/protagonist as the only reference, the only element of verticality as opposed to the horizontal land. Houses with a highly symbolical significance: in their physiognomy, they represent the various components of contemporary society. As Grove writes, « A house has a physiognomy as well as a man, for him who can read it; and this one, notwithstanding its new and shining paint was sullen, morose, and nearly vicious and spiteful... I should not have cared to work for its owner... But this was prosperous, open-handed, well-to-do middle class; not that conspicuous 'mon-eyedness' that we so often find in our new west when people have made their success, but that solid, friendly every day liberality that for generations has not had to pinch itself ».²⁶ And again. « Dark and sinister it looked... a snow-white log house, uncannily white in the paling moonlight. I could still distinctly see that its upper windows were nailed, shut with boards — and yes its lower ones, too. And yet, the moment I passed it, I saw through one unclosed window on the north side, light. Unreasonably, I shuddered ».²⁷

²⁴ « Author's Preface », p. XIV.

²⁵ Malcolm Ross, « Introduction », p. VIII.

²⁶ *Over Prairie Trails*, pp. 2-3.

²⁷ *Ibid.*, p. 11.

Henceforth, as he goes on men as characters yield progressively to the landscape and disappear, The writer has found the first untilled land. « It stretched far away to the west, overgrown with shrub-willow, wolf-willow and symphoricarpus — a combination that is hard to break with the plough. I am fond of the silver gray, leathery foliage of the wolf-willow which is so characteristic of our native woods. Cinquefoil, too, the shrubby variety I saw in great numbers — another one of our native dwarf shrubs which, though decried as a weed, should figure as a border plant in my millionaire's park ».²⁸

Despite the redundancy of scientific detail, these two long quotations truthfully convey Grove's memories of the first trip which covers an entire day. The alternating of light and darkness can be compared with themes and variations in a great symphony. This trip represents for the writer a full consciousness of a renewed condition, the development of a new dimension in which Nature triumphs and where the skeleton of a stable appears as a symbol of man's failure, because « the wilderness uses human materials up ».²⁹

It is no mere coincidence that « Fog » is the title of Chapter Two. The fog confounds and closes on everything, underlying the state of confusion caused in the writer's mind. It emphasizes this phase of transition, and consequently a sense of *horror vacui*. « Shrouds were these fogs, hanging and waving and floating shrouds!... Mocking spirits were plucking at them and setting them into their gentle motions ».³⁰ But they also look like comets, indicating the right direction together with the image of a child with a thin, piping voice who, suddenly, comes out of the darkness beyond.

In the following chapters, « Dawns and Diamonds » and « Snow », we are introduced into a dream dimension. Animals take the place of men. « The birds are great dreamers — like dogs... they will work out again into some form of consciousness — that of sleep or the wakeful dream which we call memory ».³¹

²⁸ *Ibid.*, p. 6.

²⁹ *Ibid.*, p. 11.

³⁰ *Ibid.*, p. 33.

³¹ *Ibid.*, p. 48.

The black forest reveals itself as « the contrast of the universe and the creation ».³² A new day is born, the day of an ambiguous rebirth as a quotation from *Macbeth* emphasizes. « So foul and fairy day I have not seen », and this line testifies the occurred removal of the author's past, the acknowledgement of the *Bush Garden* as a promised land. In the metaphor of snow covering and equalizing the landscape, we see a *tabula rasa*. Again, the land is a virgin land. Because « snow is the greatest equalizer in Nature. No longer are there fields and wild lands, beautiful trails and ugly grades — all are hidden away under that which comes from Nature's purest hands and fertile thoughts.... Now there was no longer the raw, offending scar on Nature's body; just a smooth expanse of snow-white ribbon that led afar ».³³ By now, Grove has finally reached the Winter's Enchanted Palace, the Temple of High-Highest, he is acting as a Santa Klaus originating a new mythology. That of landscape where all components seem to be alive, each one a character in the fable of Adam redeemed. Here, there is no place for other men, they are all intruders. In Grove's own dream, this land is intended for himself and his family. It is populated only with creatures whom his powerful imagination creates: werewolves, elves, goblins, all, in short, odd and fanciful. Creatures man sometimes uses when he attempts to find an explanation to certain mysteries of existence.

« No wonder, I thought, that the Northerners in their land of heath and bog were the poets of elves and goblins and of the fear of ghosts ».³⁴ Grove does not want that this dream should be soon shattered as he does not want Nature's equilibrium to be altered by man. « It is strange how rarely the work of man will really harmonize with Nature.... In winter, Nature breathes upon his handywork and transforms it ».³⁵ And, in fact, the Pre-Adamic world of violence we find in Chapter Five, « Wind and Waves », sounds like a warning to avoid, once again, a sin of presumption in the idea man has to dominate this humanized environment. For Nature is still the only great Architect, allowed

³² *Ibid.*, p. 49.

³³ *Ibid.*, p. 39.

³⁴ *Ibid.*, p. 33.

³⁵ *Ibid.*, p. 73.

to be a shape-maker through, among all, the « Titan Wind ». If man does not subdue himself to such a law and still wants to act as a substitute, the kingdom of Heaven which lies all around is destined unavoidably to change into « the unfertile waste,... Homer's *pontos atrygetos* — the barren sea ».³⁶

Such immanent menace is more evident in Chapter Six, « A Call for Speed », in which everything seems to be questioned. While Grove is rushing to his daughter's bedside, « the whole countryside seems to become a revolving horizontal wheel with its hub at the horizon ».³⁷ The town reappears with its defects as well as men with their dullness. It seems as if the dream has been shattered: the ghosts of the past come back together with the fear of failure brought about by the memory of his childhood and early manhood, the errors of him who dares too much. He is at once reconciled with the whole world as soon as he sees starving animals approaching him without fear, looking for food, and his cottage with smoke curling up from its chimney and, finally, his little daughter already recovered.

It is another confirmation that the writer's vision was not wrong. And it is then in the final chapter, « Skies and Scares », that the idyl explodes. That drive, the last drive, is « one of the most marvellously beautiful ones that I had had during that winter of marvellous sights ».³⁸ Once again, a nocturnal dimension enhances the stillness after a blizzard, « the moon stood in between like a good-natured shepherd in the stories of old ».³⁹ Under her benevolent eyes, the matrimony between Heaven and Earth is celebrated again. The past is conjugated with the present and the result is the Manitoba land lying beneath as a portrait of the vanishing prairie.

« One needs to have lived intimately with such a landscape in order to appreciate its shy and everlasting rest ».⁴⁰ The quotation from Grove's autobiography, *In Search of Myself*, is revealing of the role this part of Canada assumed for him. With its unseizable virginity and the immanent emptiness, it became « the Bush

³⁶ *Ibid.*, p. 121.

³⁷ *Ibid.*, p. 132.

³⁸ *Ibid.*, p. 118.

³⁹ *Ibid.*, p. 125.

⁴⁰ F. P. Grove, *In Search of Myself*, Toronto: McMillan, 1946, p. 258.

Garden », a *locus mentis* which represents, according to Northrop Frye, « the end of our intellectual powers ».⁴¹ The place where Frederick Philip Grove seems to have at last found himself, to have accomplished for a while his artist's dream. The only place where he finally felt at home.

⁴¹ Northrop Frye, *Fearful Symmetry: A Study of William Blake*, Princeton: Princeton University Press, 1947, p. 340.

RESEARCH NOTES AND REVIEW ARTICLES
NOTES DE RECHERCHE ET NOTES CRITIQUES

PER UNA NUOVA EPISTEMOLOGIA:
WOMEN'S STUDIES IN CANADA NEGLI ANNI '80

Arlene Tigar McLaren ed., *Gender and Society. Creating a Canadian Women's Sociology*, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd., 1988.
Company, 1988.

Sandra Burt, Lorraine Code, Lindsay Dorney eds., *Changing Patterns. Women in Canada*, Toronto, The Canadian Publishers, 1988.

Angela Miles and Geraldine Finn eds., *Feminism. From Pressure to Politics*, Montreal - New York, Black Rose Books, 1989.

Nancy Adamson, Linda Briskin, Margaret McPhail, *Feminist Organizing for Change*, Toronto, Oxford University Press, 1988.

Nel 1986 Joan W. Scott pubblicava sulle pagine della « American Historical Review » un saggio dal titolo: *Gender: A Useful Category of Historical Analysis*. I volumi che qui si presentano, successivi di pochi anni, sembrano convalidare e rafforzare la tesi di Scott dal momento che la categoria di *gender* viene assunta come elemento imprescindibile di interpretazione nei vari campi del sapere. I lavori non sono uniti soltanto da questo *framework* teorico ma anche dal trarre la loro origine da una pratica e da una elaborazione femminista, spesso espresse in tutto il loro radicalismo. Sono dunque scritti in vario modo « militanti », in cui il passato viene analizzato soltanto in funzione della spiegazione di fenomeni del presente.

Propositi espliciti sono da un lato quello di fondare una nuova epistemologia che rifletta e sviluppi gli interessi delle donne, dall'al-

tro il riuscire a dare nuovi potenti stimoli ad un movimento femminista canadese ripiegato anche se non sconfitto: un « call for activism » come alcune delle autrici scrivono (Adamson, Briskin, McPhail, p. 262).

In questa direzione si muove quindi il libro di McLaren, che cerca di cogliere i legami tra sociologia e femminismo nel tentativo di elaborare una sociologia femminista. Secondo l'autrice entrambi si occupano di ineguaglianza sociale e ingiustizia, entrambi cercano di migliorare la condizione umana, entrambi sono nati nella seconda metà dell'800. Queste affinità non impediscono però un legame ambiguo e controverso. Il femminismo accusa infatti la sociologia di considerare il *gender* categoria biologica anziché sociale e di non aver mai assunto un ruolo di guida rispetto agli *women's studies*. Gli studi femministi non sembrano d'altro canto aver mai avuto gran impatto sulla disciplina, grazie anche allo scarso numero di donne che insegnano sociologia nei *colleges* e nelle università canadesi, soprattutto come *full professors*.

L'invito che la McLaren rivolge alle sociologhe femministe è dunque che si facciano creatrici di una sociologia 'per le donne', che si discosti dalle tradizionali categorie maschili, ma anche da certe teorizzazioni femministe basate sull'esperienza di donne bianche, di classe media, eterosessuali, euro-americane, che falsamente universalizzano la categoria di donna. Non basta introdurre nell'analisi sociologica i ruoli sessuali, ma ridefinire concetti come uguaglianza e differenza ponendo il *gender* in relazione a *race*, *class* ed *ethnicity*. Si tratta soprattutto di ridefinire il soggetto donna. A partire da questi presupposti il libro si snoda in cinque sezioni centrate sui temi del rapporto tra *gender* e sapere, della divisione sessuale del lavoro (interpretata attraverso le categorie marxiste del rapporto produzione/riproduzione), della ridefinizione della maternità anche alla luce delle nuove tecnologie riproduttive, della partecipazione delle donne al mercato del lavoro e del rapporto tra medicina, salute e stato (centrato soprattutto sulle politiche municipali e l'elaborazione delle politiche di *welfare*).

È comunque la necessità di rifondare le assunzioni epistemologiche del sapere occidentale la tesi di fondo del libro che, solo nelle conclusioni, distrattamente, accenna alle implicazioni che questo processo può avere per gli uomini, sostanzialmente assenti nel corso della trattazione. Una vena di 'separatismo' anni '70 che percorre in gran parte anche gli altri volumi analizzati.

Changing Patterns nasce dallo stesso tipo di esigenze espresse dal lavoro precedente: la fondazione di un nuovo sapere. Nonostante gli insegnamenti di *women's studies* risalcano in Canada agli anni '70, mancano buoni testi su cui insegnare, tanto che sono stati usati fino ad anni molto recenti lavori americani. Da qui ha avuto origine, nel corso di un incontro tenuto nel 1985 da donne coinvolte nell'insegnamento di *women's studies* nel South Ontario, l'idea di un volume che sfidasse la teoria delle 'sfere separate' e documentasse la molteplicità delle barriere incontrate dalle donne nel loro percorso verso l'uguaglianza. Le autrici sollecitano una riformulazione del concetto di uguaglianza perché le donne non vengano accusate di tendere semplicemente all'acquisizione di diritti e opportunità che appartengono agli uomini. È dunque a partire dalla 'differenza' che le donne devono chiedere e sostenere l'uguaglianza dei diritti, una 'differenza' valorizzata e non considerata deviante perché si discosta dalle norme maschili.

Nuove richieste di definizione emergono anche dal libro di Miles e Finn, *Feminism: from Pressure to Politics*, riguardo alle categorie di classe, alienazione, oppressione, privilegio, potere, progresso. Il volume si pone infatti come vera e propria sfida all'universo di conoscenze e valori maschili, in nome di un possibile mondo alternativo che veda il soggetto donna come artefice. Il compito di questa rifondazione è affidato al 'femminismo integrativo', un termine coniato per distinguere tra le funzioni politiche e di pressione che il femminismo può assumere. Un femminismo che, secondo le autrici, deve arricchirsi grazie agli scambi e ai rapporti con le donne del Terzo Mondo, e riaffermare il proprio radicalismo contro gli attacchi dei neoconservatori, dei liberali, e perfino della sinistra. Le donne devono liberarsi del 'controllo maschile' liberando anche pensieri e sentimenti, distruggendo le barriere tra pubblico e privato, tra produzione e riproduzione, superando il 'potere patriarcale' attraverso una nuova rielaborazione del sapere. I contributi che il volume raccoglie toccano infatti gran parte dei campi del sapere (psicologia, scienza, sociologia, economia, storia, filosofia, ecc.) con l'obiettivo di non appiattirsi in analisi unidimensionali che vedano le donne soltanto come vittime assolute. A partire dal sovvertimento dei saperi il femminismo deve dunque farsi carico di un progetto rivoluzionario per l'umanità in cui anche gli uomini possano trovare un loro posto.

Più costruito sul piano storico appare *Feminist Organizing for Change*, che ripercorre le tappe del femminismo canadese, nato negli anni '60 su derivazione del movimento suffragista dei primi del se-

colo. Originato e cresciuto in coincidenza con l'emergere di altri movimenti sociali (il movimento degli studenti, quello pacifista, quello per la difesa dei diritti civili in Canada, ecc.), il movimento femminista compensò la sua primitiva scarsa elaborazione sul piano teorico, con l'entusiasmo del sentirsi destinato a grandi conquiste. Le porte del cambiamento sembravano aperte e le barriere di classe non parevano avere il potere di ostacolarlo. In realtà le istanze di cambiamento radicale sono poi progressivamente sfumate per far posto ad un femminismo 'istituzionale' che lavora per l'ottenimento di politiche di *welfare* rivolte alle madri, per un salario pari a quello maschile, per la difesa dell'aborto e per una legislazione che tuteli le donne nei confronti della violenza sessuale e familiare.

Nell'interrogarsi sulle cause del ripiegamento del movimento femminista (una pratica organizzativa troppo debole? una leadership inadeguata?), le autrici individuano infine due cause fondamentali: una esterna, legata al peggioramento delle condizioni economiche e alla nascita di un nuovo conservatorismo in seno alla società canadese, e una interna dovuta alle crescenti tensioni all'interno del movimento a causa di diversità e sofisticazioni sul piano teorico. Le autrici propongono dunque due soluzioni che consentano di uscire dall'*impasse*: la creazione di strutture alternative e basate ideologicamente su una critica del sistema, con il rischio di una marginalizzazione e invisibilità del femminismo e delle sue richieste; il tentativo di raggiungere la maggioranza della popolazione con soluzioni popolari su particolari istanze, con il rischio di una istituzionalizzazione del movimento, data la sua scarsa abilità nello sviluppare una strategia pubblica. Dal momento che queste due opzioni vengono lasciate aperte è difficile capire come esse si collochino in rapporto a quel 'femminismo socialista' che le autrici auspicano nel corso della trattazione, ma di cui non viene data esatta definizione, se non per quello che lo distingue dal femminismo radicale nel riconoscimento di possibili aree di interessi comuni con gli uomini.

Le progressive tendenze neoconservatrici presenti nella società canadese degli anni '80, con le sue tensioni alla sacralizzazione della maternità e della famiglia come pilastri dell'ordine sociale, sono forse il motivo del radicalismo profondo che percorre i testi analizzati. In Europa il femminismo degli anni '80, pur nel suo desiderio di riformulare saperi e categorie (quella della politica delle donne tra le altre e soprattutto) sembra non aver bisogno di richiamarsi continuamente, per contrapposizione, al 'dominio maschile' e al 'sistema di valori pa-

triarcale'; e forse anche il superamento della dicotomia uguaglianza/differenza è in fase di maggior elaborazione di quanto non avvenga in Canada. La flessione del movimento femminista canadese, soprattutto nelle componenti più radicali, spinge certo le studiosse femministe a posizioni molto estreme se le autrici di *Feminist Organizing for Change* scrivono: « ... it was with just such a feeling of demoralization, confusion, and even anger that we set out to write this book ». (p. 259)

Ma il legittimo senso di delusione e di rabbia non può e non deve far perdere di vista alcuni elementi basilari per la costruzione di un mondo nuovo di valori, di relazioni, di saperi, non ultimo il ruolo che gli uomini debbono svolgere nel corso del cambiamento e che troppo spesso, nei lavori presi in considerazione, rischia l'invisibilità.

ELISABETTA VEZZOSI

MONSIGNOR PISANI E IL CANADA (1908-1913)

Il 2 luglio 1908 il cardinale Raffaele Merry del Val, segretario di stato di Pio X, scrisse a Donato Sbarretti, delegato apostolico nel Canada, per annunciare l'arrivo di monsignor Pietro Pisani. Lo scopo del viaggio era un'indagine sulle condizioni degli immigranti italiani ed era esplicita volontà del pontefice che Pisani fosse agevolato in tutto e per tutto. Sbarretti si dichiarò molto soddisfatto dell'arrivo dell'illustre viaggiatore, dal quale sperava un aiuto fattivo per l'organizzazione dell'assistenza religiosa agli Italiani in Canada.¹

La reazione positiva del delegato non deve stupire. Pisani non era soltanto un connazionale, ma anche un personaggio di rilievo tra gli studiosi dell'emigrazione. Nato a Vercelli il 15 luglio 1871 e ivi professore di filosofia e di sociologia nel locale seminario, da otto anni si recava all'estero durante le ferie estive per documentarsi sulla sorte degli emigranti italiani in Europa.² Da questi viaggi aveva tratto materiale per numerosi opuscoli, in genere previamente pubblicati nella « Rivista Internazionale di Scienze Sociali e Discipline ausiliarie », nei quali aveva elaborato un approccio nuovo alla problematica migratoria.

¹ Questa lettera e tutti i documenti relativi al viaggio in Canada di Pisani si trovano, salvo indicazioni contrarie, in Archivio Segreto Vaticano, fondo *Delegazione Apostolica del Canada* (d'ora in poi ASV, DAC), scatola 106, fasc. 7, non foliato. L'inventario di tale fondo è condotto sotto la direzione di Roberto Perin dell'Università di York e sotto gli auspici del Centro Accademico Canadese in Italia, degli Archivi Nazionali del Canada e del Centro di ricerca in storia religiosa del Canada dell'Università St. Paul di Ottawa, nonché con il generoso sostegno del Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada. Giovanni Pizzorusso non soltanto collabora alla stesura dell'inventario, ma ha anche contribuito con i suoi commenti alla stesura di questo articolo. Ringrazio infine Silvano M. Tomasi che mi ha segnalato le lettere di Pisani nel fondo *Carteggi di Giuseppe Toniolo* della Biblioteca Apostolica Vaticana.

² Già nel luglio 1900, subito dopo l'assemblea fondatrice dell'Opera di Assistenza per gli emigranti, alla quale prese parte, Pisani si recò a Berlino per un incontro con altre associazioni cattoliche sul problema degli emigranti. Cfr. G. Rosoli, *Scalabrini e Bonomelli: due pastori degli emigranti in Scalabrini tra Vecchio e Nuovo Mondo*, a cura di G. Rosoli, Roma, CSER, 1989, pp. 554-55.

Il suo primo interesse fu per i pericoli connessi all'emigrazione in Europa. Nel 1900, al Congresso della Carità di Berlino, egli portò « il grido di dolore » dell'Italia che si arricchiva grazie alle rimesse degli emigranti, ma che vedeva minacciate la sua fede religiosa e il suo stesso patriottismo.³ Questa duplice preoccupazione per la fede e per la patria lo identificava come un cattolico transigente, molto sensibile alle rivendicazioni nazionalistiche, ma ancora abbastanza ingenuo per quanto concerneva la valutazione del fenomeno studiato.

In un contributo del 1904 Pisani dimostrava di aver approfondito la sua analisi: dichiarava che non si poteva più sperare di arrestare il movimento migratorio, ma che bisognava studiarne con attenzione le dinamiche per poterle dirigere a buon fine.⁴ A suo parere l'emigrazione si divideva in emigrazione semipermanente, cioè quella transoceanica che comportava lunghi periodi nelle Americhe, ed emigrazione temporanea, cioè l'emigrazione verso l'Europa. Questo ultimo tipo di emigrazione era in genere stagionale o prevedeva una permanenza all'estero di non più di due anni. Eppure proprio quei pochi mesi o anni comportavano gravi pericoli per la fede degli emigranti. La cultura religiosa degli Italiani era infatti composta per due terzi « di pratiche contratte per tradizione o per imitazione, ma non confortate nei singoli da principî penetrati nell'intelletto ».⁵ Di conseguenza all'estero gli Italiani non andavano più a messa, perché non comprendevano la lingua del luogo e perché nella loro ignoranza ritenevano di poter lavorare anche la domenica. Non entrando più in chiesa, cadevano preda della martellante propaganda di massoni, socialisti e liberali. Quando tornavano in Italia, diffondevano, a loro volta, quelle dottrine o quantomeno conservavano un comportamento irreligioso. Era quindi compito della Chiesa assistere l'emigrante durante la sua permanenza all'estero e soprattutto prepararlo prima della partenza.

Pisani non aveva comunque una concezione negativa dei flussi migratori, che anzi definiva « una pagina gloriosa » della storia italiana.⁶

³ Cfr. P. Pisani, *L'emigrazione italiana nei paesi transoceanici e l'assistenza religiosa agli emigranti* (traduzione della relazione letta alla Conferenza di Berlino, promossa dalla Società S. Raffaele per la protezione degli emigranti), in ASV, *Delegazione Apostolica negli Stati Uniti* (d'ora in poi ASV, DAUS), sezione X, fascicolo 595, non paginato.

⁴ Cfr. P. Pisani, *Il vero pericolo della emigrazione temporanea*, Roma, Tipografia dell'Unione Cooperativa Editrice, 1904.

⁵ *Ibid.*, p. 5.

⁶ Cfr. Pisani, *L'Italia all'estero*, Roma, Tipografia dell'Unione Cooperativa Editrice, 1907.

A suo parere l'emigrazione costituiva una forma di scambio della manodopera, che ristabiliva l'equilibrio tra domanda e offerta ed aveva quindi effetti benefici sull'economia di una nazione. Per giunta nel caso italiano essa aveva portato una ricchezza inaspettata. Grazie alle rimesse degli emigranti il governo aveva potuto finanziare le opere pubbliche. Inoltre in Lombardia e in Piemonte i proventi del lavoro all'estero avevano favorito lo sviluppo della piccola proprietà agricola e della piccola industria.⁷

Nel 1904 Pisani era preoccupato soprattutto per l'irreligiosità indotta dalla permanenza all'estero; pochi anni dopo iniziava a temere anche il non ritorno degli emigranti. Le sue ricerche gli sembravano infatti mostrare che l'emigrazione era sana quando non prevedeva un trasferimento duraturo. D'altra parte, a suo parere, l'emigrante non rientrava soltanto se aveva fallito nel suo scopo o se non sapeva come investire in Italia i suoi guadagni. Due casi che gli apparivano tipici della nuova emigrazione meridionale. Egli invitava quindi il governo italiano a combattere l'ignoranza degli emigranti, causa di ogni fallimento, e a favorire il rientro con l'offerta di piccoli lotti ricavati dagli improduttivi latifondi del Mezzogiorno.⁸

Pisani comunque non aveva fiducia nel governo, anche se più tardi ne riconoscerà i meriti,⁹ e riteneva che la Chiesa dovesse farsi carico dell'assistenza agli emigranti anche dal punto di vista civile. Era quindi necessario potenziare le iniziative di Scalabrini e Bonomelli.¹⁰ Nell'asserire l'urgenza dell'intervento anche su un terreno che forse non competeva alla Chiesa, Pisani si sentiva confortato da quanto aveva visto in Germania.¹¹ Qui infatti era divenuto uno strenuo assertore dell'azione cattolica nella società e nella stessa politica ad imitazione del *Zentrum* tedesco. Sempre in Germania si era inoltre convinto dell'impor-

⁷ Cfr. P. Pisani, *I problemi dell'emigrazione italiana*, Roma, Stabilimento tipografico della Società editrice laziale, 1908, pp. 3-7, 10-13. Per collocare Pisani nel dibattito a lui coevo, cfr. F. Manzotti, *La polemica sull'emigrazione nell'Italia unita*, Città di Castello, Società Editrice Dante Alighieri, 1969.

⁸ Cfr. Pisani, *I problemi dell'emigrazione italiana*, pp. 8-9, 20-22, 24-26.

⁹ In *L'emigrazione italiana nei paesi transoceanici e l'assistenza religiosa agli emigranti* parlò di energica azione del governo, riferendosi alla legge del 1901 e alla creazione del Governatorato per l'emigrazione.

¹⁰ La bibliografia sulle attività per gli emigranti di Bonomelli e Scalabrini è vastissima. Per un contributo recentissimo, cfr. il già citato *Scalabrini tra vecchio e nuovo mondo*.

¹¹ Cfr. Pisani, *Germania docet. Impressioni d'un italiano al Congresso di Strasburgo*, Roma, s. ed., 1906.

tanza della propaganda, anche ai livelli apparentemente più infimi, e si era trasformato in un deciso fautore del coordinamento di tutta la stampa cattolica per condurre a buon fine ogni campagna giornalistica.¹²

Il problema dell'emigrazione senza ritorno e quello del sostegno degli emigranti portarono Pisani in Canada nel primo dei suoi tre viaggi nell'America settentrionale. In Canada il suo retroterra culturale gli fece guadagnare in brevissimo tempo la simpatia degli interlocutori locali.¹³ Il 30 luglio 1908 Sbarretti lo raccomandò a Joseph-Thomas Duhamel, arcivescovo di Ottawa, e il giorno seguente inviò, allo stesso scopo, una circolare a tutto l'episcopato canadese. Pisani fece buon uso di questo appoggio, come attesta la lettera scritta il 2 agosto per ringraziare il delegato. In pochi giorni egli visitò Montréal, dove parlò con il gesuita Luigi Caramello, e incontrò a Ottawa Wilfrid Laurier, primo ministro del Canada. Inoltre riuscì a farsi intervistare a Montréal da Omer Héroux,¹⁴ nonostante che questi non fosse notoriamente un grande sostenitore dell'immigrazione, temendo che l'afflusso di nuove etnie potesse relegare in secondo piano i Franco Canadesi.¹⁵ L'intervista costituisce una *summa* del pensiero di Pisani, ma è anche testimonianza della sintonia tra il cattolicesimo transigente italiano, imbevuto di nazionalismo, e l'ultramontanismo franco canadese, egualmente nazionalista.

Pisani inizia illustrando i pericoli dell'emigrazione temporanea e dimostrando come gli emigranti ignoranti si facessero sfruttare dai propri connazionali divenuti « banchisti » negli Stati Uniti. Per quanto concerne lo specifico canadese, fornisce alcune cifre sull'entità della presenza italiana in Canada: ricorda come a Québec gli Italiani non siano più di 80, ma che a Montréal arrivano alle 10.000 unità durante l'in-

¹² Cfr. P. Pisani, *Il «Centrum» e la stampa cattolica tedesca*, Roma, Tipografia dell'Unione Cooperativa Editrice, 1905.

¹³ Un dettaglio interessante emerge a questo proposito da una lettera di Pisani a Giuseppe Toniolo: Pisani avrebbe appurato a Québec che Toniolo era noto all'arcivescovo Bégin. Cfr. Biblioteca Apostolica Vaticana (BAV), *Carteggi di Giuseppe Toniolo (CGT)*, lettera 5361. Bisognerebbe indagare più a fondo sui rapporti tra il cattolicesimo italiano e quello del Québec agli inizi del Novecento, tenendo conto che quasi tutte le personalità più in vista della chiesa quebecchese avevano studiato a Roma.

¹⁴ Cfr. O. Héroux, *L'émigration italienne*, «L'Action Sociale», 6 agosto 1908, p. 4.

¹⁵ Cfr. J. Tremblay, *Le Nationaliste, 1908-1909*, in *Idéologies au Canada français 1900-1929*, a cura di F. Dumont, J. Hamelin, F. Harvey, P. Montminy, Québec, PUL, 1974, p. 119.

verno. Riconosce che in questa massa si nascondono avventurieri e delinquenti, ma afferma che essi provengono soprattutto dagli Stati Uniti, dove sono stati corrotti. Gli Italiani emigrati direttamente in Canada sarebbero invece tutti di buona indole, ma avrebbero bisogno del sostegno di un clero che parli la loro lingua: a tale proposito Pisani descrive le attività di Bonomelli, Scalabrini e Coccolo per garantire l'appoggio agli emigrati.

A questo punto della lunga intervista è evidente la sintonia tra Pisani e Héroux. Héroux titola il paragrafo in questione « La race et la religion », alludendo alle vicende dei Franco Canadesi emigrati nella Nuova Inghilterra e nelle altre Province del Canada,¹⁶ mentre Pisani dichiara che esiste un solo rimedio ai mali dell'emigrazione: « le retour au sol, que ce soit chez nous où à l'étranger ». Infatti, continua Pisani con parole che la stragrande maggioranza dei cattolici del Québec avrebbe sottoscritto, « l'ennemi, chez nous et à l'étranger, c'est ce que nous appelons l'urbanisme, l'absorption par les grandes ville ».¹⁷ Conclude quindi riportando il consiglio datogli da Laurier di pubblicizzare la colonizzazione agricola dell'ovest canadese tra i futuri emigranti dell'Italia settentrionale.

Lo stesso Pisani descrisse l'incontro con Laurier in un rapporto inviato a Sbarretti dopo il suo ritorno in Italia. La visita è stata organizzata su insistenza del delegato e Alfred A. Sinnott, segretario di Sbarretti, ha accompagnato Pisani. Laurier si è dichiarato molto interessato all'immigrazione italiana, ma ha tenuto a precisare che per l'ovest canadese sono « desiderabili di preferenza gli operai dell'Italia superiore » e ha fatto dei commenti negativi sui meridionali immigrati a Montréal. Infine il primo ministro ha invitato Pisani a visitare l'ovest per rendersi conto delle possibilità da esso offerte.

Pisani decise di seguire il consiglio di Laurier. Il 3 agosto Sbarretti scrisse a Patrick Fergus McEvay, arcivescovo di Toronto, per raccomandargli Pisani, che si sarebbe fermato a Toronto, prima di proseguire per il Manitoba. In realtà il delegato accarezzava da settimane l'idea di mandare Pisani a Toronto, dove da alcuni anni la comunità

¹⁶ Cfr. M. Sanfilippo, *The French Canadian Question in the Dioceses of New England, 1895-1912. Preliminary Research in the Vatican Archives*, « Storia Nordamericana », IV, 1-2 (1987), pp. 205-22.

¹⁷ Cfr. P. A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert, *Histoire du Québec contemporain*, I, *De la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal Express, 1979, pp. 608-14.

italiana chiedeva una parrocchia nazionale. A Toronto Pisani tenne conferenze, concesse interviste e partecipò a un'assemblea della comunità.¹⁸ Il 4 agosto l'arcivescovo comunicò a Sbarretti che il rettore della chiesa di St. Patrick era disposto a cedere agli Italiani il vecchio edificio della sua parrocchia. Con la collaborazione di Pisani venne avviata la trasformazione della vecchia chiesa di St. Patrick: il 22 agosto McEvay scrisse a Sbarretti che il proprio segretario diocesano, John T. Kidd, e Pisani avevano già messo in piedi la parrocchia italiana. In verità si dovette aspettare ancora qualche mese, ma il 1° ottobre Carlo Doglio, invitato da Pisani, divenne parroco degli Italiani di Toronto e l'8 novembre fu infine inaugurata, nei locali della vecchia St. Patrick, la nuova parrocchia di Our Lady of Mount Carmel.¹⁹

Nel frattempo Pisani si era recato nell'ovest ed era poi tornato in Italia, da dove scrisse il 30 novembre 1908 per ringraziare Sbarretti. Con l'occasione inviò il rapporto, cui ho già accennato: 19 pagine dattiloscritte intitolate *Per l'assistenza religiosa degli Italiani nel Canada. Relazione del sac. Pietro Pisani, professore nel seminario arcivescovile di Vercelli*. Nel suo rapporto Pisani dichiarava di essere stato mandato a Toronto con il compito di organizzare la colonia italiana.²⁰ Egli aveva obbedito a Sbarretti, ma prima aveva visitato Montréal, dove aveva assistito alla festa nazionale italiana nella parrocchia della Madonna della Difesa.²¹ Il suo soggiorno a Toronto era iniziato il 12 agosto con un incontro con l'arcivescovo che gli aveva detto di volere due sacerdoti italiani: uno per i sei mila italiani che

¹⁸ Cfr. J. E. Zucchi, *The Italian Immigrants of the St. John's Ward, 1875-1935*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, 1981, pp. 18-19. Per un quadro più circostanziato della vicenda della comunità italiana di Toronto nell'ambito dell'assistenza agli Italiani immigrati in Canada, cfr. M. Sanfilippo, *La delegazione apostolica a Ottawa e gli immigrati italiani, 1899-1922*, in *Gli Italiani nelle Americhe*, « Il Veltro », numero monografico, XXXIV, 1-2 (1990).

¹⁹ Per il periodo successivo alla visita di Pisani, cfr. ASV, DAC, scatola 90, fasc. 9.

²⁰ In BAV, CGT, lettera numero 5361, abbiamo un'altra versione: Pisani sarebbe stato chiamato direttamente dall'arcivescovo McEvay. Tuttavia, nella lettera successiva (numero 5362) dello stesso fondo, Pisani scrive essere stato Sbarretti « che mi ha impegnato per una missione a Toronto ».

²¹ La già citata lettera a Giuseppe Toniolo (BAV, CGT, lettera numero 5361) offre altri particolari sulla visita a Montréal, dove Pisani tenne una conferenza sull'Unione Popolare italiana, e su una visita a Québec, della quale non si parla nella documentazione della Delegazione apostolica. A Québec Pisani si recò all'Università Laval, da lui molto apprezzata, e incontrò Bégín, che gli rivelò di essere stato a lungo il confessore degli Italiani della città e dei dintorni.

abitavano nella città e l'altro per i diciotto mila che risiedevano nella provincia dell'Ontario. Pisani e il già citato Kidd avevano quindi visitato le famiglie italiane che si trovavano da più tempo a Toronto. In pochi giorni avevano così guadagnato l'assenso dei « principali membri della colonia »; d'altronde il terreno era stato preparato da alcuni sacerdoti di Toronto che parlavano in italiano avendo studiato a Roma o a Genova. In particolare Pisani ricordava i padri redentoristi di St. Patrick, sino allora considerata la chiesa degli Italiani per la sua prossimità al più popoloso quartiere italiano della città, e inoltre John M. Cruise, parroco di Our Lady of Lourdes, Patrick Coyle e Kidd stesso.

Toronto appariva a Pisani una città ideale dove la colonia voleva e non subiva, come in altri casi, un sacerdote italiano: già nel 1904 era stata presentata una petizione in tal senso all'arcivescovo Dennis O'Connor ed erano stati raccolti due mila dollari per costruire una chiesa. Il 30 agosto Pisani aveva organizzato l'assemblea di tutti gli Italiani per ringraziare McEvay e intanto aveva scritto al superiore dei missionari scalabriniani, padre Vicentini, chiedendo un buon sacerdote. La sua azione aveva incontrato l'opposizione dei socialisti e dei protestanti presenti nella comunità italiana: ricordava in particolare i due pastori protestanti, « certi signori Cattapano, beccaio, e Merlino, detentore di un banco ». L'opposizione era stata vinta con relativa facilità e Pisani aveva scelto Doglio (piemontese come lui e come Caramello e a quel tempo facente funzioni di parroco della chiesa italiana di S. Antonio a Buffalo, NY) come suo sostituto in attesa della risposta di Vicentini. Era quindi partito per l'ovest. Dopo qualche settimana gli scalabriniani avevano risposto di non poter inviare nessuno e così Doglio era divenuto il parroco degli Italiani di Toronto.

Nel suo rapporto Pisani aggiungeva alcune considerazioni sulle condizioni della comunità italiana dell'Ontario. In primo luogo sottolineava la necessità di una scuola cattolica per i figli degli italiani, dato che i loro padri non volevano mandarli nelle scuole pubbliche. Affermava quindi che bisognava rafforzare l'opera di propaganda contro l'infiltrazione protestante e che serviva più di un sacerdote italiano. Gli Italiani dispersi nella città e nei sobborghi dell'Ontario erano infatti 15.000, la gran parte dei quali si era stabilita a Toronto e in altri centri urbani. Al di fuori di Toronto gli Italiani erano così ripartiti: Hamilton 1.000, London 1.000, Fort William 1.200, North Bay 700, Parri Sound 500, Sault St. Mary 400, Copper Cliff 300,

Stratford 250, Peterborough 200, Guelph 150, Cobalt 100, Gold 100, Brembant 100, St. Catherine 100, Victoria Mine 150, Brace Bridge 98.

Una parte degli Italiani dell'Ontario era dispersa in centri molto piccoli o aveva trovato impiego « nei lavori di sterro lungo le ferrovie ». Questi ultimi non erano assistiti e spesso non erano neanche presi in considerazione dal clero del luogo. A tal proposito Pisani riportava la lettera di un sacerdote franco canadese nella quale si affermava che era inutile lavorare tra gli Italiani: essi infatti andavano in chiesa solamente per i battesimi, le nozze e i funerali. Secondo Pisani la presenza di un prete italiano avrebbe ovviato a questa situazione, come gli aveva confermato anche Adélarde Langevin, arcivescovo di Saint-Boniface nel Manitoba. A Winnipeg, in quest'ultima provincia canadese, già nel 1905 era venuto dagli Stati Uniti un sacerdote italiano, ma non si era potuto fare niente. Gli Italiani sarebbero stati felici di avere la loro chiesa o un servizio speciale « come i tedeschi, come i francesi, come i ruteni, come gli irlandesi, come tutte insomma le altre nazionalità, di cui è amalgamata la popolazione di Winnipeg » e aprirono una sottoscrizione, ma quel sacerdote abbandonò l'abito talare.²² La colonia era perciò molto sfiduciata, ma Pisani aveva avuto ottimi contatti e sarebbe addirittura rimasto a Winnipeg, se non fosse dovuto rientrare a Vercelli. Prima di partire aveva visitato pure Calgary, sulla quale non dice, però, niente di particolare.

Pisani concludeva il suo rapporto con alcune valutazioni generali. In Canada il numero degli Italiani oscillava a suo parere tra i trenta e i trentacinque mila, quasi la metà dei quali viveva nell'Ontario. Altri seimila risedevano a Montréal, mille a Winnipeg, mentre tutti i restanti erano dispersi. Questo numero, stante la buona disposizione del governo canadese, avrebbe dovuto raddoppiare in un anno. Secondo Pisani occorre quindi numerosi sacerdoti italiani: la comunità italiana non poteva infatti essere seguita dal clero di altra nazionalità. « La massima parte dei nostri emigrati, permanenti o temporanei, nel Canada, provengono dalle province meridionali o settentrionali d'Italia, dove si parlano dialetti duri e pressoché incomprensibili agli stessi sacerdoti italiani: e dei nostri emigrati oltre i quarant'anni, in gran numero analfabeti, la maggior parte — specialmente le donne (l'ele-

²² In un'altra sede (ASV, DAC, scatola 81, fasc. 7) Pisani segnala la presenza di 150 famiglie italiane a Winnipeg nel 1908 e racconta di una sottoscrizione del 1904, cui avrebbero partecipato 91 famiglie, per costituire una parrocchia italiana.

mento più accessibile al sacerdote) — non parlano che dialetto ». Inoltre gli emigrati italiani non sapevano spiegarsi perché in Nordamerica i fedeli dovessero concorrere alle spese della parrocchia e quindi disertavano la messa. Per recuperarli bisognava avviare un'opera di convincimento diffuso, che per il momento poteva essere affidata a qualche religioso dell'ordine degli oblato di Maria Immacolata, purché di origine italiana. In un secondo tempo si doveva creare un « recapito centrale » per l'assistenza degli Italiani con una sede almeno a Toronto e un'altra a Montréal.

La corrispondenza di Pisani con il Canada non si interruppe dopo l'invio del rapporto. Il 23 gennaio 1909 Pisani scrisse a Sinnott, rispondendo a una lettera di Sbarretti che, però, in quel momento si trovava in Italia, e mandò un ritaglio del « Corriere Toscano »²³ e un volantino del Circolo Mandolinistico Albarese di Genova su due sue conferenze sulle possibilità offerte dal Canada all'emigrazione italiana. Inviò inoltre una circolare del dicembre 1908 dell'Associazione nazionale per i missionari italiani e un formulario della neonata « Italica Gens ».²⁴ Nell'aprile del 1909 Sbarretti rispose al rapporto di Pisani, sottolineando che sarebbe stato necessario un intervento delle autorità religiose e civili italiane e che, in attesa, si poteva intervenire in Canada con i pochi mezzi a disposizione.

Pisani, che nel frattempo aveva fatto pervenire un invito per la sua conferenza « Nel paese dell'avvenire (Tre mesi al Canada) », organizzata dal comitato veneziano della Lega antischiavista delle Signore italiane, ringraziò Sbarretti il 18 maggio 1909. In questa lettera asseriva di aver discusso con il cardinale Merry del Val del futuro dell'« Italica Gens ». Raccontava inoltre che McEvay gli aveva scritto sulla parrocchia italiana di Toronto e dichiarava di seguire con interesse l'attività della Canadian Catholic Church Extension Society. Affermava infine di voler creare a Winnipeg e a Toronto un segretariato per l'emigrazione italiana. Pisani continuò a farsi vivo e il 1° luglio inviò una circolare dell'« Italica Gens ». Infine, il 28 agosto, scrisse a Sbarretti da Buffalo, nello stato di New York, chiedendo un incontro a Ottawa. Si apprestava infatti a visitare la comunità di Toronto, in occasione di una visita negli Stati Uniti, e avrebbe avuto piacere a rivedere Sbar-

²³ La conferenza Pisani, « Il Corriere Toscano », 3.1.1909, p. 3.

²⁴ Per l'attività di questa federazione per l'assistenza agli emigrati, cfr. G. Rosoli, *L'« Italica Gens » e l'emigrazione italiana oltreoceano, 1909-1920*, in *Gli italiani nelle Americhe*.

retti. Il piacere era evidentemente reciproco, perché quest'ultimo lo invitò alla Delegazione, dove lo ospitò dal 7 al 10 settembre. Il 20 novembre Pisani si rifece vivo per iscritto da St. Louis, Mo., e dichiarò di aver visitato quasi tutte le comunità italiane degli Stati Uniti, nonché quella di Victoria nella Columbia Britannica. Pisani sembrava a conoscenza delle faccende canadesi e chiedeva a Sbarretti informazioni sul primo Concilio plenario della Chiesa cattolica canadese. Quattro giorni dopo Sbarretti ringraziò sentitamente e fornì le informazioni richieste.

Nel 1909 Pisani pubblicò un libro sul suo viaggio in Canada, che esaltava come la meta ideale dell'emigrazione italiana.²⁵ Il futuro dell'emigrazione risiedeva a suo parere nell'emigrazione agricola e l'ovest canadese offriva vasti spazi da colonizzare.²⁶ Nel suo libro, dopo un'introduzione storico-geografica su tutto il Dominion, ampliò quanto già scritto nel rapporto a Sbarretti. Tuttavia ridusse le cifre sull'emigrazione, di modo che gli immigrati scesero a 20.000: 6.000 a Montréal e altrettanti a Toronto, 1.200 a Ottawa, 1.000 a Winnipeg (e sin qui concorda con quanto aveva scritto a Sbarretti) e gli altri divisi fra Hamilton, Quebec, Calgary e le miniere dell'Ontario e della Colombia Britannica (delle quali non aveva parlato nel suo rapporto).

Nel suo libro Pisani tentò una ricostruzione storica dell'immigrazione italiana in Canada. « La maggior parte dei nostri connazionali colà stabiliti vi andarono all'epoca della costruzione della ferrovia canadese del Pacifico come venditori di frutta e legumi. Col migliorare degli affari, al carro subentrò la baracca ed a questa il negozio ».²⁷ Segue la descrizione delle principali comunità. Quella di Montréal era curata dai padri Caramello e Mazziotta, quest'ultimo in particolare era molto lodato, ma dipendeva dalla carità pubblica e dall'arcivescovo per l'assistenza religiosa e scolastica. Inoltre era in mano ai *banchisti*, sui quali Pisani si dilungava, ma in generale e senza fare nomi. Infine era meta di emigrazione clandestina, « di qui i fasti della malavita e del

²⁵ Cfr. Pietro Pisani, *Il Canada presente e futuro in relazione all'emigrazione italiana*, Roma, Tipografia dell'Unione Cooperativa Editrice, 1909.

²⁶ La convinzione di Pisani risaliva a prima del suo viaggio ed era stata ispirata dal rapporto di Egisto Rossi sul Canada, apparso nel « Bollettino dell'emigrazione », n. 4 del 1903, e dalle conferenze del cavaliere Ranieri Pini, « Il Canada e i suoi progressi agricoli » (Milano, Società italiana di esplorazioni geografiche e commerciali, 1907) e del professor Carlo Cattapani sullo stesso argomento (Roma, Collegio Romano, 1908).

²⁷ Cfr. Pisani, *Il Canada presente e futuro*, pp. 31-32.

coltello, gli episodi della Mano Nera, che hanno reso tristemente famosa la colonia di Montréal in tutto il Canada ».²⁸

A Ottawa la colonia era molto più tranquilla: si trattava di 110 famiglie seguite amorevolmente da padre Fortunato da Malta. Toronto gli appariva la migliore colonia, con 50 anni di storia e numerose famiglie benestanti. Gli emigranti provenivano soprattutto dalla Sicilia, dal napoletano e dalla Toscana, ma anche dalla Lombardia e dal Veneto. Il commercio di alimentari era particolarmente ricco. I nativi di Termini Imerese e di Valle d'Olmo avevano monopolizzato il commercio di frutta e legumi e avevano bei negozi su Queen Street, Yonge Street, King Street. Vi era anche chi importava generi alimentari italiani per tutto il Canada, nonché un panificio italiano, il proprietario del quale possedeva anche un pastificio a St. Catherine. E non finiva qui: Pisani elenca ancora orchestre, associazioni, scuole, il corso libero d'italiano all'università e persino i tentativi di fondare giornali e riviste italiani. Nel resto dell'Ontario la situazione era meno brillante. Gli Italiani lavoravano per lo più alla ferrovia, spesso venendo dagli Stati Uniti. Si erano comunque formati gruppi stabili a Hamilton (dove risedevano 1.000 Italiani), London (800), Fort William (900), Copper Cliff (200), North Bay (300) e inoltre a Parry Sound, Cobalt, Sudbury, Guelph, Sault St. Mary, St. Catherine, Gold, Brombont, Victoria Mine, Huntsville. Infine una speciale menzione meritavano 50 emigrati del Monferrato che lavoravano in una conceria a Brace Bridge sul lago Muskoka.

Pisani descrive distesamente anche il Manitoba e i Territori del Nord-Ovest. A suo parere gli unici nuclei forti erano quelli di Winnipeg e Calgary, dove abitavano 150-200 italiani. Gli altri lavoratori erano sparpagliati tra i vari centri delle Praterie ed erano fortemente svantaggiati dalla non conoscenza della lingua. Ciò nonostante le condizioni di lavoro nell'Alberta erano buone. Comunque gli appariva consigliabile che gli Italiani, specie se del Nord, si facessero assegnare un lotto di terra nel Saskatchewan e tentassero di fondare una colonia agricola simile a quella di Tontitown nell'Arkansas. L'analisi della regione pedemontana delle Rocciose e quella della Colombia Britannica sono più sbrigative. Per l'estremo ovest Pisani offre soltanto cifre indicative, specificando che si tratta di centri di minatori e operai: Blairmore 200, Phoenix 50, Bankhead 200, Canoniere 150, Lethbridge 50, Rosland 50,

²⁸ *Ibid.*, pp. 32-38.

Nelson 100, Grandfolk 100, Fernie 1.000, Michel 400, Lilla 100, Revelstoke 300, Vancouver 300.

A parte alcune notazioni finali sulla possibilità di incrementare i commerci tra Italia e Canada, a proposito dei quali riporta anche una lettera di Marco Doria, inviato del governo italiano in Canada, il vero interesse di Pisani è per la colonizzazione agricola dell'ovest.²⁹ Era questo il suo cavallo di battaglia, come attesta la sua corrispondenza con la Delegazione apostolica negli Stati Uniti.³⁰

Pisani visitò gli Stati Uniti nel 1909 e vi tornò nel 1910. La sua corrispondenza con la delegazione apostolica statunitense è tuttavia meno fitta di quella con la delegazione canadese, forse perché Diomede Falconio, il delegato a Washington, fu poco disposto a dargli retta. L'archivio della delegazione di Washington conserva tuttavia i testi di una relazione di Pisani alla Conferenza di Berlino per la protezione degli emigrati e un rapporto sulla comunità di Chicago. Nella relazione Pisani contrappone l'emigrazione agricola e temporanea verso l'America latina, con quella verso l'America del Nord: « negli Stati Uniti e nei Canada [l'emigrazione] è quasi esclusivamente *operaia*, costituita nella proporzione del 70% di manovali e terrazzieri ». Ora questo tipo di emigrazione era in crescita e le conseguenze si vedevano nel fatto che gli emigrati per trovare lavoro « si addensano in quelle Babilonie, che sono le grandi città nordamericane, ammassandosi nei quartieri più poveri, accanto ai negri e ai cinesi, creando dappertutto quelle famose *little Italy*, che costituiscono il più grave pericolo alla loro moralità e alla loro stessa prosperità materiale ». Questa massa, che pagava i suoi risparmi con il sangue, viveva in condizioni miserabili ed era preda dello sconforto e della propaganda irreligiosa. Bisognava quindi intervenire con un'opera di scolarizzazione in italiano dei figli degli immigrati e con una decisa spinta verso la creazione di colonie agricole che allontanassero gli Italiani dalle grandi città. L'analisi della comunità di Chicago non faceva che confermare la necessità di attuare questi progetti.³¹

²⁹ Tale interesse deve essere considerato sullo sfondo dell'epoca, cfr. G. Rosoli, *La colonizzazione italiana delle Americhe tra mito e realtà*, « Studi emigrazione/Etudes migration », 27 (1972), pp. 296-376. Per un quadro degli insediamenti agricoli italiani negli Stati Uniti di poco posteriore al viaggio di Pisani, cfr. R. F. Forester, *The Italian Emigration of Our Times*, Cambridge, Harvard University Press, 1924, pp. 363-73.

³⁰ Cfr. ASV, DAUS, sezione X, fascicolo 595.

³¹ Il testo dattiloscritto inviato da Pisani alla Delegazione Apostolica negli Stati Uniti fu poi pubblicato con qualche aggiunta, cfr. P. Pisani, *La colonia ita-*

Alla fine del suo secondo viaggio Pisani annunciò a Falconio l'apertura di un segretariato generale dell'« Italica Gens » a New York. A questo ufficio venne preposto Giuseppe Grivetti, già missionario tra gli Italiani in Svizzera. Grivetti scrisse nel novembre 1910 una circolare, dalla quale si desume che l'« Italica Gens » aveva tre indirizzi canadesi, quelli dei padri Bonomi, Fortunato da Malta e Caramello, rispettivamente operanti a Hamilton, Ottawa e Montréal. La documentazione vaticana non mostra, però, tracce della loro collaborazione con l'« Italica Gens ».

Nel 1911 Pisani scrisse un opuscolo sull'immigrazione italiana nel Nordamerica, nel quale riassunse le proprie esperienze dei tre anni precedenti.³² In quest'opera è ripetuta la condanna della *Little Italies*, ma appaiono anche giudizi negativi sull'espressione popolare della fede degli immigrati, in particolare sulle *parate*, cioè le processioni per la festa del santo patrono delle varie comunità. Quasi la metà del testo è dedicato al programma dell'*Italica Gens*, che si riassume nella creazione dei segretariati del popolo e di scuole e nella promozione della colonizzazione, « ossia il ritorno progressivo e ragionevole del nostro contadino alla terra ». La colonizzazione si accaparra il maggior numero di pagine, perché Pisani illustra l'incremento dell'agricoltura negli Stati Uniti e nel Canada e il successo delle colonie agricole francesi, belghe e tedesche nel Manitoba. Egli tenta inoltre di spiegarsi perché gli Italiani erano inghiottiti dalle città e prospetta tre ipotesi (carattere temporaneo, almeno in origine, dell'emigrazione dal mezzogiorno; bisogno di guadagno immediato; disgusto per i lavori nei campi) che, però, non approfondisce.

Negli anni immediatamente successivi ai viaggi nell'America settentrionale Pisani non smise di interessarsi al Canada, anche se non poté più intervenire sulla comunità di Toronto. Qui infatti aveva inviato nel 1909 il sacerdote Giuseppe Longo, che era stato in prigione, dopo uno scandalo relativo alla conduzione di un orfanatrofio, ed era poi stato riconosciuto innocente. Già in precedenza Pisani aveva scritto di questo sacerdote a suo parere ingiustamente perseguitato,³³ ma a Toronto la scoperta del passato di Longo fece scalpore ed inoltre il

liana di Chicago, Ill., e la nuova iniziativa di Marconiville, « Italica Gens », maggio 1910, pp. 258-79.

³² Cfr. P. Pisani, *L'emigrazione italiana nell'America del Nord. Note e proposte*, Roma, Ufficio della Rivista internazionale, 1911.

³³ Cfr. Pisani, *I problemi dell'emigrazione italiana*, p. 28.

sacerdote si disputò per molti anni con i suoi superiori diocesani, che interruppero i contatti con Pisani.³⁴

Il 2 settembre 1912 Pisani fu nominato Sostituto della nuova sezione della Congregazione concistoriale adibita alla cura spirituale degli emigranti. L'anno seguente scrisse a Francesco Pellegrino Stagni, nuovo delegato apostolico in Canada, chiedendogli di indagare sugli insediamenti e sulla provenienza degli immigrati. Stagni girò la domanda ai vescovi canadesi e inviò loro un questionario relativo ai gruppi d'immigrati.³⁵ È questo l'ultimo intervento di Pisani presso la delegazione apostolica canadese: egli doveva dedicarsi ormai a una carriera che l'avrebbe portato lontano dal Nordamerica.

Rimase ancora alcuni anni nella Concistoriale, mentre dal 1915 fu anche cameriere d'onore del pontefice. Nel 1919 Pisani divenne delegato apostolico nelle Indie Orientali.³⁶ Tornò a Roma soltanto nel 1924, quale consultore della Pontificia Commissione per l'interpretazione autentica del codice di diritto canonico. Nel 1933 fu anche nominato Assistente al Soglio Pontificio, ma non tralasciò del tutto la questione dell'emigrazione. Nel 1927 divenne consultore di Propaganda Fide e nel 1929 venne delegato anche alla Consulta della Congregazione per la Chiesa Orientale. Successivamente fu iscritto alla Congregazione dei Riti e prese parte al Consiglio Supremo dell'Emigrazione, rimanendo attivo sino alla morte, sopravvenuta il 16 febbraio 1960.

Negli ultimi decenni della sua esistenza non si interessò più attivamente ai problemi dell'emigrazione, ma già i suoi ultimi scritti si erano notevolmente allontanati dalle prime ricerche e lo avevano portato a concentrarsi sull'evangelizzazione in India, in Indocina³⁷ e, un po' a sorpresa, ma pur sempre in linea con i suoi vecchi amori nazionalisti, in Etiopia.³⁸

Il Canada era ormai lontano dai suoi orizzonti, ma si dovrebbe spogliare la sua corrispondenza privata ed ufficiale per controllare even-

³⁴ Cfr. ASV, DAC, scatola 90, fascicolo 26 e inoltre scatola 92, fascicoli 1, 8 e 12.

³⁵ Cfr. ASV, DAC, scatola 131, fascicolo 2.

³⁶ Cfr. *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum 1622-1972*, a cura di J. Metzler, Rom-Freiburg-Wien, Herder, 1973, vol. III, t. 1, pp. 428 e 488, e t. 2, p. 492.

³⁷ Cfr. P. Pisani, *Le missioni cattoliche in India*, Roma, Unione missionaria del Clero, 1931; Id., *Elogio funebre... del cardinale Alessio Enrico Lépicier*, Roma, Officina Tipografica Romana «Buona Stampa», 1936.

³⁸ Cfr. P. Pisani, *Contributo italiano alla evangelizzazione dell'Etiopia*, Milano, Istituto per gli studi di politica internazionale, s.d.

tuali ulteriori referenze alla cura degli emigrati italiani nel Nordamerica. In ogni caso la sua opera canadese, per quanto breve, lasciò qualche traccia. Quando nel 1918 Pietro di Maria, successore di Stagni alla delegazione apostolica di Ottawa, prese informazioni sull'immigrazione italiana, l'abate Casgrain dell'Association Catholique d'Immigration du Canada gli scrisse per lamentare l'ignoranza dei nuovi arrivati, ai quali venivano forniti i rudimenti della dottrina cattolica grazie ai *Primi Elementi della Dottrina Cristiana*, lasciati in eredità da Pisani.³⁹

MATTEO SANFILIPPO

³⁹ Cfr. ASV, DAC, scatola 135, fascicolo 11.

DONATO SBARRETTI, DELEGATO APOSTOLICO A OTTAWA,
E LA DIFFICILE ORGANIZZAZIONE DEL CONCILIO
PLENARIO CANADESE (1909)

Il Concilio plenario è stato un evento di grande importanza nella storia della Chiesa canadese dei primi anni del Novecento. L'esigenza di riunire in un sinodo la gerarchia e i più alti esponenti del cattolicesimo era avvertita come rimedio efficace per molti problemi. In primo luogo doveva essere un'occasione solenne per rinsaldare l'unità di un episcopato diviso tra la componente francofona e quella anglofona. Inoltre il Canada poneva dei problemi speciali dal punto di vista della giurisdizione ecclesiastica e il Concilio avrebbe potuto eliminare le differenze tra le varie province nel campo della legislazione e della disciplina religiosa. Per di più, altri elementi che arrivavano dall'Europa (gli immigrati, le ideologie socialiste e moderniste) richiedevano un aggiornamento della politica della Chiesa.¹ Dopo dieci anni di proposte e lavori preparatori, il 19 settembre 1909 nella cattedrale di Québec, Donato Sbarretti, delegato apostolico in Canada, apre solennemente il primo Concilio plenario della chiesa canadese. Fin dal suo arrivo a Ottawa nel 1903 Sbarretti ha lavorato alacremente per la realizzazione di questo evento. Pochi mesi dopo la chiusura del sinodo, avvenuta il 1° novembre 1909, egli sarebbe partito per l'Italia da dove, essendo stato nel frattempo sostituito nella sua carica di delegato, non sarebbe più rientrato. Lo sforzo che Sbarretti ha esercitato nell'organizzazione del Concilio si è diretto soprattutto contro la maggioranza degli arcivescovi e dei vescovi i quali non intendevano accettare il primato della Delegazione Apostolica in occasione di questo avvenimento che veniva sentito come riguardante prevalentemente la gerarchia canadese.

¹ Jean Hamelin - Nicole Gagnon, *Le XX^e siècle, Tome I 1898-1948*, in *Histoire du Catholicisme québécois*, a cura di Nive Voisine, vol. III, pp. 65-69.

Lo scopo di questa nota non è quello di fare una storia del Concilio ma di esaminare il ruolo di Sbarretti nella lunga e faticosa fase preparatoria dell'organizzazione, la durata della quale ha coinciso quasi interamente con quella del suo mandato. Si vuol soprattutto mettere in luce, attraverso una rapida scorsa della documentazione, l'effetto che ne è derivato sui rapporti, che hanno raggiunto momenti di grande tensione, tra l'episcopato canadese e la Delegazione e quale è stato l'atteggiamento degli organismi vaticani preposti. Grazie all'inventariazione, attualmente in corso, dell'intero archivio della Delegazione Apostolica in Canada fino al 1914, conservato adesso presso l'Archivio Segreto Vaticano, è possibile porsi da un punto di osservazione particolarmente adatto per questa analisi.²

Quando Donato Sbarretti giunge a Ottawa nel 1903 trova già avviati dal suo predecessore Diomede Falconio i primi contatti con l'episcopato per l'organizzazione del Concilio. Un « Rapporto riguardo alla celebrazione di un futuro Concilio Plenario del Canada » era stato inviato alla Congregazione *de Propaganda Fide* appoggiato dall'opinione favorevole di diciannove vescovi contro otto [DAC 115.1/1]. Al suo arrivo Sbarretti riprende e intensifica il lavoro preparatorio del suo predecessore. Con l'approvazione di Propaganda, incarica Cornelius O'Brien, arcivescovo di Halifax, di contattare gli altri arcivescovi per formare una commissione che deve elaborare i progetti dei decreti da discutere in Concilio. Tenendo continuamente sotto pressione O'Brien, il quale a un certo punto protesta per i continui solleciti [DAC 115.1/2], Sbarretti ottiene che il 2 marzo 1904 la commissione, composta da due teologi designati da ogni arcidiocesi, si riunisca a Ottawa. Cyrille-Alfred Marois, vicario generale della diocesi di Québec, viene eletto presidente, mentre Charles Lecoq, sulpiziano, superiore del Grand-Séminaire di Montréal, è il segretario di lingua francese e

² I documenti sul Concilio plenario canadese sono contenuti nella serie Delegazione Apostolica in Canada (DAC) dell'Archivio Segreto Vaticano nelle scatole 115-122 e 125-126 che coprono gli anni 1902-1912. I documenti non sono stati ancora fogliati cosicché il riferimento più preciso è, per il momento, quello ai fascicoli in cui è divisa ogni scatola. A causa del gran numero di documenti presi in esame è impossibile dare un riferimento per ognuno di essi. Ci si limiterà allora a dare nel testo, tra parentesi quadre, il numero della scatola e del fascicolo cui appartengono i documenti citati, ad esempio: DAC 115.1/5 significa serie Delegazione Apostolica in Canada, scatola 115, fascicolo 1, parte 5.

Alexander MacDonald, un ex allievo del Collegio Urbano di Propaganda Fide molto stimato per la sua conoscenza del latino, il segretario di lingua inglese [DAC 115.1/4]. Il ritmo accelerato dei lavori voluto da Sbarretti procede senza tregua. I progetti dei vari decreti redatti dai teologi iniziano ad affluire e il delegato auspica una seconda riunione della commissione a breve scadenza [DAC 115.1/5].

La preoccupazione di Sbarretti sembra essere quella di organizzare rapidamente il Concilio sotto l'egida della Delegazione che, forte del sostegno apparentemente incondizionato di Propaganda, può così rivestire un ruolo *super partes* rafforzando la sua *raison d'être* nel contesto della Chiesa canadese. Tuttavia gli eventi iniziano a prendere una piega diversa soprattutto per le iniziative che vengono assunte a Québec. Il 9 maggio 1904 Marois scrive a Sbarretti chiedendo di procedere con maggior ponderazione. Alcuni schemi sono redatti con troppa fretta (« nous ne gagnerons rien à presser les ouvriers évangeliques ») e il Concilio deve essere all'altezza delle aspettative. Il 7 giugno Bégin, appena tornato da Roma, porta la notizia che la riforma del diritto canonico ordinata da Pio X renderebbe inutili molti dei decreti e che è preferibile aspettare che la commissione presieduta da Pietro Gasparri finisca il suo lavoro [DAC 116.1/1].

Sbarretti non accetta assolutamente questo punto di vista. Propaganda ha ormai dato istruzione di procedere. Il Canada è sotto la giurisdizione di questa Congregazione e soprattutto è sottoposto allo *ius missionum* e dunque toccato solo in piccola parte dal diritto canonico. Il 23 giugno 1904 Sbarretti informa Propaganda del problema sollevato da Bégin [DAC 116.1/1] e ne riceve una risposta il 27 luglio in termini molto generali: la Congregazione suggerisce di redigere i decreti in modo meditato e di dar loro una forma coincisa. Sbarretti trae da questa risposta un'indicazione almeno parzialmente opposta alle intenzioni di Roma. Infatti il 12 agosto comunica a Marois che Propaganda vuole coincisione e rapidità. In realtà intorno all'arcivescovo Bégin si è già formato un gruppo di pressione, che raccoglie l'adesione dell'intero episcopato francofono ed anche di molti influenti prelati e teologi, nettamente contrario al fatto che il delegato apostolico si occupi dell'organizzazione del Concilio. A parte Bertrand Orth, arcivescovo di Victoria, non risulta infatti che ci siano vescovi pronti a schierarsi in favore di Sbarretti [DAC 116.1/2].

La seconda riunione dei teologi si svolge dal 14 al 22 ottobre 1904. Quattro giorni dopo Sbarretti comunica al prefetto di Propaganda, Girolamo Gotti, la propria soddisfazione per l'avanzamento dei lavori.

Il 16 febbraio 1905 gli schemi preparatori dei decreti sono finalmente conclusi e possono essere inviati agli arcivescovi che devono anche raccogliere l'opinione dei loro suffraganei e dar risposta alla Delegazione entro il termine del 1° maggio.³ Le reazioni degli arcivescovi canadesi ai progetti dei decreti sono completamente negative: Bégin pensa che siano troppo lunghi e oscuri e suggerisce di farli riscrivere a un comitato ristretto [DAC 118.1/1]. Bruchési e O'Brien non lesinano le critiche e Sbarretti si dichiara d'accordo affidando a O'Brien la direzione dei nuovi lavori che tuttavia questi rifiuta temendo di offendere i teologi autori della versione precedente. Inizia una nuova serie di consultazioni per approvare l'istituzione del comitato proposto da Bégin. Intanto Sbarretti si assicura la collaborazione personale del domenicano Charles Gonthier che viene incaricato di una revisione degli schemi dei decreti ad uso del delegato [118.1/2].

A questo punto appare chiaro che nel frattempo Bégin ha preso iniziative proprie rivolgendosi direttamente a Propaganda. Il 14 giugno 1905 infatti Gotti chiede a Sbarretti se è d'accordo con la proposta fattagli da Bégin che il Concilio si svolga a Québec. Sbarretti risponde che avrebbe preferito Ottawa ma che non si oppone a una sede ben accetta a tutto l'episcopato [DAC 118.1/2].

L'estate trascorre senza ulteriori sviluppi. Il 4 ottobre 1905 gli arcivescovi si riuniscono e nominano i membri del comitato ristretto. Ne fanno parte il teologo Louis-Adolphe Pâquet, di Québec, in qualità di presidente, e i segretari della precedente commissione, Charles Lecoq e Alexander MacDonald. I lavori di questo comitato iniziano nel peggiore dei modi per Sbarretti. Pâquet mostra di non avere alcuna fretta e, a suo dire, altrettanta calma dimostrano i vescovi che egli interpella. Sbarretti comincia a capire di star perdendo il controllo della situazione. Protesta con Pâquet ricordando che ormai sono cinque anni che si parla del Concilio e due da quando la commissione per i lavori preparatori è stata designata [DAC 118/1.4]. D'altra parte nessun vescovo, a parte Orth, lo ha appoggiato e il comitato è sotto il controllo di Pâquet e di Bégin sui quali non sembra che O'Brien, alla cui responsabilità esso è stato affidato da Sbarretti, eserciti un controllo efficace.

³ Il delegato avvisa anche Gotti che risponde il 20 marzo 1905 raccomandando ponderazione e calma e consigliando di affrontare soprattutto i temi della disciplina del clero e dell'assistenza agli immigrati cattolici [DAC 118.1/1].

All'inizio del nuovo anno 1906, Pâquet decide di partire per Roma dove, a suo dire, potrà lavorare meglio agli schemi. Sbarretti si inospettisce: scrive a Roma raccomandando a Gotti di controllare che Pâquet lavori e chiede a O'Brien di affiancargli un altro teologo. Il 10 marzo 1906 O'Brien muore. A Sbarretti viene così a mancare il principale, anche se ormai debole, appoggio tra gli arcivescovi [DAC 118.1/5].

La nuova situazione viene esaminata il 9 maggio 1906 in una riunione cui sono invitati tutti gli arcivescovi (ma Bégin non partecipa) e i membri del comitato (tranne Pâquet che è a Roma). Viene invitato anche John Cameron, vescovo di Antigonish, in rappresentanza della provincia ecclesiastica di Halifax. Nel frattempo, il 2 aprile 1906, il delegato chiede istruzioni a Propaganda sia sui tempi dello svolgimento del Concilio sia sullo spinoso problema della sede e della presidenza [DAC 118.1/5]. Gotti risponde *more solito* in modo estremamente prudente: riafferma l'interesse della Congregazione per lo svolgimento del Concilio, ma dichiara che non vuole urtare la suscettibilità dei vescovi canadesi sul problema della sede e della presidenza. Come già avvenuto in passato, Sbarretti dà una versione parziale della posizione di Roma a Louis-Thomas Duhamel, arcivescovo di Ottawa, suo interlocutore tra gli arcivescovi dopo la morte di O'Brien, al quale riferisce che Propaganda preme per una rapida convocazione del Concilio [DAC 119.1/2].

La riunione del 9 maggio si conclude con la decisione degli arcivescovi di non affrettarsi nei lavori preparatori che devono essere inviati a Roma dove Pâquet può seguire meglio le modifiche che i membri della commissione presieduta da Gasparri stanno portando al diritto canonico. Il tentativo di Sbarretti di far prendere in considerazione come base di discussione la redazione dei decreti da lui commissionata a Gonthier cade nel vuoto. Il delegato vede così i suoi progetti completamente avversati dagli arcivescovi, ma conta ancora sull'aiuto di Propaganda. Il 16 maggio 1906 scrive a Gotti esponendo la situazione. La morte di O'Brien gli ha impedito di guidare senza attriti l'organizzazione del Concilio. L'attuale decano Duhamel è un suo avversario e solamente Orth gli esprime il suo appoggio con una lettera dell'11 maggio 1906 in cui accusa apertamente gli arcivescovi francofoni di causare i ritardi. Il delegato chiede pertanto un intervento risolutore di Roma, soprattutto sul problema della sede e della presidenza, per tenere il Concilio nell'estate del 1907. La risposta di Propaganda del 31 lu-

glio 1906 rivela a Sbarretti come gli arcivescovi lo abbiano tagliato fuori. La Congregazione ha infatti ricevuto da questi ultimi una lettera, scritta al termine della riunione del 9 maggio, in cui essi affermano che spetta a loro decidere quale sia la sede e il presidente del Concilio. Gotti invita Sbarretti a comprendere che la Congregazione deve accettare questa posizione non potendosi alienare il favore degli arcivescovi [DAC 119.1/2].

Dopo aver ricevuto questa notizia, Sbarretti effettua un sondaggio confidenziale presso alcuni vescovi per conoscere meglio come stanno le cose. Cameron, presente alla riunione ma che si è rifiutato di firmare la lettera in quanto « abominevole », lo informa che gli arcivescovi non hanno nemmeno discusso la questione della sede e della presidenza del Concilio, ma l'hanno inserita nella lettera a Roma a giochi fatti. Inoltre essi, in primo luogo Duhamel e l'arcivescovo di Saint-Boniface, Adélarde Langevin, sono invidiosi del delegato e fanno di tutto per boicottarlo. Fergus McEvay di London, altro vescovo interpellato da Sbarretti, consiglia di cercare di impedire che un arcivescovo canadese presieda il Concilio in quanto una delle due componenti, anglofona e francofona, ne resterebbe inevitabilmente offesa [DAC 119.1/2]. Il 3 settembre 1906, prima di partire per l'Italia dove deve recarsi per motivi familiari, Sbarretti trasmette a Gotti le informazioni avute accusando gli arcivescovi di tramare contro di lui. Sottolinea inoltre il rischio delle gelosie nazionalistiche e l'esigenza di risollevarne il prestigio della Delegazione apostolica. Propaganda dovrebbe essere « ferma e irremovibile » nell'affidare la presidenza al delegato che è « al di fuori, o al di sopra delle lotte di razza e di nazionalità ». Fa notare inoltre che tanto Duhamel quanto Bruchési avrebbero delle mire personali nei confronti della presidenza in quanto nutrono speranze di essere elevati alla dignità di cardinali [DAC 119.1/3].

Nei mesi successivi Sbarretti è a Montefranco, negli Abruzzi, da dove si tiene aggiornato attraverso il suo segretario Alfred Sinnott [DAC 119.1/3]. I lavori preparatori sembrano sul punto di arenarsi definitivamente. Il 20 marzo 1907 Sinnott scrive che Pâquet ha deciso di sospendere a tempo indeterminato la redazione degli schemi e che gli arcivescovi, anche quelli anglofoni, sono decisi ad allungare i tempi. A questo punto Sbarretti, messa da parte ogni diplomazia, si rivolge apertamente a Propaganda, il 6 aprile, accusando Pâquet di comportarsi in modo illegale. La ragione addotta per procrastinare i lavori, cioè la necessità di attendere la redazione del nuovo diritto canonico è, secondo il delegato, solo un pretesto e, per di più, era già stata con-

siderata come non sufficiente da Propaganda e dalla Delegazione. Chiede dunque di poter intimare a Duhamel di far riprendere il lavoro a Pâquet. Gotti risponde accogliendo le proteste del delegato, ma raccomandando prudenza. Al suo ritorno a Ottawa, nel giugno del 1907, Sbarretti chiede a Duhamel di far riprendere i lavori a Pâquet. Tutta l'estate passa invano: Sbarretti scrive spesso a Duhamel informandosi sui lavori ma l'arcivescovo di Ottawa, che a volte gli fa rispondere dal suo vicario J. O. Routhier, non ha novità da comunicargli. Pâquet si prende le sue vacanze in luglio e promette di completare il suo lavoro in tempo per la riunione degli arcivescovi del 2 ottobre. Sbarretti ormai dubita che egli finirà più, tuttavia non rinuncia a incalzare Duhamel e Pâquet per tutta l'estate. In settembre quest'ultimo espone dei dubbi su alcuni decreti riguardanti la legislazione matrimoniale in seguito all'introduzione in Canada del decreto *Ne Temere*. Sbarretti fraintende pensando che si voglia mettere in discussione la tenuta del Concilio e respinge con forza le richieste di Pâquet. Chiarito l'equivoco, il 23 settembre è costretto a scusarsi con Duhamel [DAC 119.1/4].

La riunione degli arcivescovi sancisce definitivamente il rinvio del Concilio di un anno o due in attesa del nuovo diritto canonico.⁴ Inoltre riafferma che sia Pio X sia Gotti concordano che spetti all'episcopato la decisione del tempo e del luogo. A Pâquet viene mantenuto il compito di concludere, senza fretta, i lavori preparatori [DAC 119.1/4]. Il 17 dicembre Propaganda ratifica le decisioni prese dagli arcivescovi e Sbarretti trasmette la delibera a Duhamel. Nel frattempo Pâquet finisce il suo lavoro: l'11 gennaio 1908 Sbarretti comunica la notizia a Gotti scusandosi anche di aver preso delle iniziative « importune » nel tentativo di far maturare l'iniziativa. Non crede tuttavia che il Concilio si svolgerà nei tempi previsti dagli arcivescovi in quanto la revisione del diritto canonico durerà ancora diversi anni [DAC 119.1/5].

A questo punto sembra che il braccio di ferro tra Sbarretti e gli arcivescovi canadesi si sia concluso con una sconfitta totale per il delegato le cui istanze non sono mai state realmente appoggiate da Propaganda. In pochi giorni tuttavia le cose cambiano improvvisamente.

⁴ Anche i vescovi suffraganei sono d'accordo. In seguito Sbarretti scriverà una lettera confidenziale a Joseph-Emile Legal su questo punto e ne avrà una conferma. Il vescovo di Saint-Albert dichiara infatti « de s'être rangé à l'opinion des autres évêques » [DAC 119.1/4].

Il 25 gennaio 1908 Duhamel scrive a Sbarretti di esser favorevole a tenere il Concilio prima della revisione del diritto canonico e di aver inviato a Gotti una lettera in tal senso. Sbarretti prende la palla al balzo e chiede agli arcivescovi di Kingston e Halifax, Charles H. Gauthier e Edward McCarthy di scrivere a Roma in appoggio alla proposta di Duhamel. Egli stesso scrive a Gotti il 27 gennaio sottolineando il nuovo atteggiamento di Duhamel. Il 15 febbraio Sbarretti fa il punto della situazione al pro-segretario di Propaganda, Camillo Laurenti: il momento psicologico è molto favorevole, Duhamel, Bruchési, Orth e Gauthier sono disposti a convocare rapidamente il Concilio, Langevin è « *ingenio mutabilis* » ma non si opporrà a una decisione di Roma, Bégin e McCarthy non si sono ancora pronunciati. Il Concilio, secondo il delegato, dovrebbe svolgersi a Québec sotto la sua presidenza. Il 4 marzo Sbarretti scrive ancora a Gotti. Con malcelato stupore, afferma che nel corso degli ultimi due mesi tutti gli arcivescovi, tranne Bégin di cui non si conosce ancora l'opinione, sono d'accordo per tenere il Concilio quello stesso anno [DAC 121.1/1].

Sbarretti riceve due risposte, entrambe datate 24 marzo 1908, da Propaganda. Una confidenziale da parte del pro-segretario Laurenti, l'altra ufficiale dal prefetto Gotti. Laurenti lo informa che Bégin, durante il suo recente soggiorno a Roma, ha parlato con molti cardinali, tra cui Casimiro Gennari, Gaetano De Lai e Pietro Gasparri, a proposito della riforma del diritto canonico e dei problemi che poneva all'effettuazione del Concilio plenario canadese. Secondo quanto riferito a Propaganda da Bégin, tutti questi prelati lo avrebbero consigliato di rinviare il sinodo in quanto per l'anno prossimo sarebbero stati pronti i primi progetti del nuovo codice che i vescovi sarebbero stati impegnati a studiare. Inoltre nel 1908 Québec avrebbe festeggiato il tricentenario della sua fondazione⁵ e non ci sarebbe stato tempo per preparare il Concilio. In questo modo Bégin aveva convinto Gotti della necessità di procrastinare ancora la convocazione. Nella lettera

⁵ A proposito di questi festeggiamenti c'è un altro episodio, piccolo ma significativo, della rivalità tra Sbarretti e Bégin che fa capire da che parte stava Propaganda: il 22 maggio 1908 il Segretario di Stato, Raffaele Merry del Val, chiede consiglio a Gotti riguardo alla richiesta di Sbarretti di essere nominato rappresentante ufficiale di Pio X in occasione delle celebrazioni. Gotti dà parere negativo in quanto queste ultime riguardano soprattutto Québec e, designando Sbarretti, si diminuirebbe il ruolo dell'arcivescovo che è stato uno dei promotori delle cerimonie, Archivio di Propaganda Fide, *Nuova Serie*, vol. 463 (1908) *rubrica* 154 ff. 386r-389v.

ufficiale al delegato infatti Gotti afferma che per i motivi suddetti è consigliabile non tenere il Concilio né in questo né nel prossimo anno [DAC 121.1/1].

Sbarretti, forte dell'appoggio degli arcivescovi canadesi, decide di smascherare il gioco di Bégin. Il 10 aprile scrive una lettera riservata al cardinale Gasparri in cui tratta molto confidenzialmente il suo « affezionatissimo amico » dandogli del tu. In essa ricorda le iniziative romane di Bégin e afferma che lo scopo dell'arcivescovo di Québec è quello di far fallire il Concilio, come ha sempre fatto dal 1904. Invia inoltre i decreti, nella versione redatta da Gonthier, e chiede se essi siano incompatibili con le nuove materie introdotte dalla riforma del diritto canonico. Tre giorni dopo scrive a Gotti accusando Bégin di utilizzare opinioni altrui avute in modo surrettizio e informando di essere in attesa di una risposta da Gasparri. In attesa di chiarimenti, si è riservato di non informare gli arcivescovi dell'ultima decisione di Propaganda. Teme l'influenza che Bégin può esercitare sugli altri vescovi al suo ritorno in Canada per cui sollecita Gotti a rispondere positivamente a Gauthier, Bruchési e McCarthy che, dopo Duhamel, hanno scritto chiedendo la convocazione del Concilio [DAC 121.1/1].

La risposta di Gasparri del 24 aprile conforta le iniziative di Sbarretti. Il cardinale elogia la redazione degli schemi, afferma che i decreti di riforma del diritto canonico saranno inviati ai vescovi, nella migliore delle ipotesi, nel 1910 e che dunque è perfettamente possibile tenere prima il Concilio, anche perché le modifiche eventualmente derivanti dal nuovo codice possono essere introdotte nella legislazione ecclesiastica canadese « in una mezz'ora di lavoro ». Gasparri unisce a questa lettera un biglietto personale in cui, in tono amichevole, riconosce di aver parlato a Bégin dei problemi della riforma del codice canonico, ma di non aver affatto pensato al problema del « tuo Concilio » [DAC 121.1/1].

L'8 maggio 1908 Sbarretti può finalmente chiarire la situazione con Gotti esponendogli le affermazioni di Gasparri e chiedendo la convocazione del Concilio. A questa lettera non sembra che sia stato risposto. Nell'archivio della Delegazione apostolica c'è un'assenza di documentazione per i mesi dal maggio al novembre. Bisogna ricordare che il 29 giugno 1908 con la promulgazione della costituzione apostolica *Sapientis Consilio*, Pio X tolse a Propaganda la giurisdizione sul Canada e probabilmente il riassetto delle competenze ha provocato una sospensione degli affari correnti. Il 21 novembre Sbarretti torna a chiedere una decisione al segretario della Congregazione del Concilio, Casimiro

Gennari. Il delegato ricorda le iniziative infruttuose per l'avversione pretestuosa degli arcivescovi canadesi sostenuti da Propaganda, ma pensa che il momento sia propizio in quanto anche la Segreteria di Stato è favorevole [DAC 121.1/1]. Il 17 febbraio 1909 Gennari autorizza Sbarretti a convocare il Concilio e il delegato lo indice ufficialmente il 7 marzo. I vescovi accolgono la notizia con una soddisfazione che non eccede la formalità⁶ [DAC 121.1/2].

Roma locuta, nulla sembra più turbare l'organizzazione del Concilio che si svolge tra la Delegazione apostolica di Ottawa e l'arcidiocesi di Québec, sede del sinodo [DAC 121.1/2]. Pio X nomina Sbarretti presidente il 25 marzo 1909. I rapporti tra il delegato e Bégin sono freddi, ma non sembrano tuttavia compromessi [DAC 121.1/3]. Il Concilio si svolgerà regolarmente nell'autunno e alla sua conclusione Sbarretti scriverà al Segretario di Stato, Raffaele Merry del Val, esprimendo la propria soddisfazione. Un perfetto accordo regna al sinodo anche tra i prelati che in precedenza ne hanno osteggiato lo svolgimento.⁷ La Delegazione apostolica, secondo Sbarretti, ha certamente aumentato il suo prestigio all'interno della Chiesa canadese [DAC 120.1/3].

La documentazione qui esaminata lascia ancora troppi punti oscuri perché si possa trarre un giudizio storico completo sulla vicenda del Concilio plenario del 1909. Per il momento, sembra possibile trarre delle indicazioni sul rapporto tra la gerarchia canadese e la Delegazio-

⁶ Solamente l'anziano Cameron si lascia andare a qualche considerazione più polemica esprimendo la sua felicità poiché Roma ha deciso in linea con la sua « anti-archiepiscopal contention ». Dato che non aveva voluto firmare la lettera degli arcivescovi a Propaganda del 1906, l'arcivescovo Gauthier gli aveva detto che era uno « stubborn Scotchman »: gli piacerebbe sapere cosa ne pensa adesso! [DAC 121.1/2].

⁷ Ci sarà tuttavia ancora polemica con Bégin e gli altri prelati di Québec quando, alla fine del Concilio, i vescovi incaricano Paul-Eugène Roy, vescovo ausiliario di Québec, di redigere una lettera pastorale collettiva dalla quale il delegato, nonostante sia il presidente del sinodo, viene escluso. Questi protesta e pretende che la lettera venga riscritta con la sua firma al primo posto [DAC 120.1/4]. Alla fine del 1909, Sbarretti citerà più volte questo episodio nella sua corrispondenza con Merry del Val a proposito della nomina, chiesta da Bégin, di un vescovo coadiutore. Il delegato si oppone decisamente a tale passo in quanto tutti i candidati alla carica sono avversari della Delegazione apostolica. Come scrive il 15 dicembre 1909 a Merry del Val egli è convinto che « nell'arcidiocesi di Québec esiste da parte di alcuni membri anche altolocati nel clero un certo spirito poco favorevole ai delegati apostolici » [DAC 52.27].

ne apostolica di Sbarretti, anche se la vicenda dell'organizzazione del Concilio, pur così protratta nel tempo, è soltanto una tra le tante occasioni di scontro tra il delegato e i vescovi.

Certamente questa esperienza non può essere stata considerata positivamente da Sbarretti. Egli aveva intrapreso questo impegno con l'idea di rafforzare il ruolo della Delegazione. A questo suo disegno si erano opposti gli arcivescovi, soprattutto Bégin, per i quali il sinodo aveva il significato di una spinta unitaria per l'episcopato ma anche di una prova di forza al proprio interno e che dunque essi volevano gestire in proprio.⁸ Propaganda non sostenne mai le posizioni del delegato; finché la Congregazione ebbe giurisdizione sul Canada (1908), Bégin poté portare avanti la sua opposizione con il consenso di quasi tutto l'episcopato.⁹ D'altra parte Sbarretti non dimostrò di capire che le reticenze di Gotti erano evidentemente un invito a soprassedere e, puntando sul Concilio per affermare il prestigio del suo ufficio, cercò lo scontro con la gerarchia canadese finendo con il sopravvalutare la propria autorità effettiva e assumere atteggiamenti rigidi e accentratori.

Un problema che questo episodio suscita e allo stesso tempo lascia aperto è quale fosse il potere reale del delegato. Quando la Delegazione apostolica era stata istituita nel 1899, Falconio aveva ricevuto le istruzioni dalla Segreteria di Stato, dalla quale il suo ufficio dipendeva, tra le quali anche quella di sondare l'episcopato canadese sulla possibilità di tenere un Concilio plenario.¹⁰ La Segreteria di Stato intendeva infatti costituire in Canada una chiesa cattolica nazionale che uniformasse la legislazione ecclesiastica tra le varie diocesi e attenuasse le differenze etnico-linguistiche. Sbarretti andò ben oltre queste direttive spingendo senza tregua gli arcivescovi affinché riunissero il sinodo. L'episcopato, poco disposto di per sé ad interferenze esterne, era legato da antichi e forti legami con Propaganda che era contraria alle

⁸ Le simpatie verso il clero anglofono di Sbarretti avrebbero provocato l'opposizione degli ambienti franco-canadesi, cfr. Hamelin - Gagnon, *Le XX^e siècle*, p. 67.

⁹ Non così ritengono Hamelin e Gagnon, *ibidem*, che a proposito delle posizioni sul Concilio, insistono molto sulla contrapposizione tra l'episcopato francofono e quello anglofono che sarebbe stato favorevole alla rapida convocazione del Concilio proposta da Sbarretti. Questo atteggiamento differenziato non emerge dalla documentazione qui esaminata.

¹⁰ Matteo Sanfilippo, *L'Archivio Segreto Vaticano et le fonds de la première délégation apostolique permanente au Canada (1899-1902)*, « Cultures du Canada Français », 5, automne 1988, pp. 219-226.

tendenze accentratrici di Sbarretti in quanto significavano una perdita di potere per la Congregazione.¹¹ Stretto tra Propaganda e i vescovi, al delegato era concessa un'azione molto più limitata di quella che Sbarretti pretendeva di svolgere. Certamente, la questione conciliare evidenziò l'incongruenza dell'organizzazione della gerarchia ecclesiastica canadese durante il periodo intermedio tra la creazione della Delegazione apostolica subordinata alla Segreteria di Stato e la fine della dipendenza del Canada da Propaganda.¹² In tale fase di transizione, le mosse del delegato non avrebbero dovuto eccedere la prudenza ma, come si è visto, questo non fu il caso di Sbarretti. Apparentemente il delegato riuscì a portare a compimento il suo proposito, ma poté farlo perché all'inizio del 1908 tutti gli arcivescovi glielo permisero e Bégin dovette accettare, una circostanza che questa documentazione non consente di spiegare. Sbarretti non si illudeva di aver vinto la prova di forza. Ancora l'8 dicembre 1911, quando era a Roma come segretario della Congregazione dei Religiosi, metteva in guardia il suo successore a Ottawa, Pellegrino Stagni, contro personaggi interessati a boicottare la promulgazione definitiva dei decreti emanati dal Concilio [DAC 126.2].

GIOVANNI PIZZORUSSO

¹¹ Le molte incomprensioni e le aperte contrapposizioni che vi furono tra Propaganda e la Delegazione sotto Falconio e sotto Sbarretti sono messe in evidenza da Matteo Sanfilippo, *Fonti vaticane per la storia canadese: la Delegazione apostolica in Canada, 1899-1910*, « Annali Accademici Canadesi », 3-4 (1988), pp. 63-79.

¹² Pierre Hurtubise ritiene che i delegati Falconio e Sbarretti, proprio in quanto sostenitori di un Concilio che doveva sancire la « maturità » della chiesa canadese, non furono estranei a questo cambiamento di giurisdizione, Pierre Hurtubise, *Il Canada negli archivi della Congregazione De Propaganda Fide*, « Il Veltro », XXIX, 1-2 (gen.-apr. 1985), p. 111.

BOOK NOTES - NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

William Westfall, *Two Worlds: The Protestant Culture of Nineteenth Century Ontario*. Kingston and Montreal: McGill-Queen's University Press, 1989.

John Webster Grant, *A Profusion of Spires: Religion in Nineteenth Century Ontario*. Toronto, Buffalo, London: University of Toronto Press, 1988.

Either one of these new works would have been a welcome addition to the study of the religious history of nineteenth century Ontario. Together they mark a major step forward.

On the surface, Westfall's study is the more innovative of the two. Rather than a conventional narrative account of the Protestant churches in Victorian Toronto — a well-known story in any case — he offers an analysis of the impact of religion on Ontario culture. Religion is seen as a way of ordering experience and investing it with meaning, of establishing and sustaining common values, and of ensuring social order and coping with social change. This attempt to tie the activities of the churches and of church members to a general theory of religion is urgently needed in Canadian historiography and, inasmuch as Westfall's account breaks new methodological ground, it has important implications for the study of religion in Canada as a whole. It opens the way for religious history to be used as an instrument of cultural analysis, an area in which American scholarship has long excelled.

Social change and cultural adaptation are the principal themes of Westfall's work. At the beginning of the nineteenth century, he argues, Ontario was characterised by two opposing cultures, each rooted in religious belief. The culture of order, embraced chiefly by the religious establishment, stressed reason and stability, believing that the social and natural order alike reflected the intentions of a benign

Supreme Being. The culture of experience, on the other hand, espoused by sectarian dissenters, emphasised emotion and conversion, expecting God to intervene dramatically at any moment to overturn the sinful existing order. Over time the distance between these cultures narrowed. The Church of England was disestablished, while the leading group of dissenters, the Methodists, were led by their own success to a growing accommodation with the world. From this convergence of forces there emerged a powerful Protestant consensus, on the basis of which the churches tried to restrain the excessive materialism of an increasingly capitalistic society. In the end, according to Westfall, the attempt failed, because it was too accommodating. It tried to modify secular culture without challenging its fundamental assumptions.

Grant's study is at first glance a more traditional ecclesiastical history. Grant excels in charting and explaining the institutional growth of the principal denominations and at describing their place in the public life of the province. He succeeds at compressing an enormous amount of detail into a relatively small space and accomplishes this in such a way that individual facts never obscure the point of the story. One of the keys to his success in this regard is a sharp eye for the similarities between the development of the various denominations. Despite differences in doctrine and polity, their circumstances, needs and assumptions were alike in many respects; and from the point of view of our own secular society, what they had in common is more noteworthy than what set them apart.

The problem for the Ontario churches in the pioneer phase was largely one of matching aid from external sources to local initiative and organization. Some denominations (e.g. the Methodists) were better at this than others, but eventually they all succeeded in creating basic church structures. By 1830, these institutions were well on the way to self-sufficiency and were becoming more precisely suited to the Upper Canadian context. The increasing need to rely for financial support on the voluntary contributions of local church members did much to foster «indigenisation», while it also promoted (especially in the Church of England) the active involvement of the laity in church government. Growing maturity among Ontario churches was accompanied by a vigorous programme of church building as well as by the proliferation of church-related voluntary associations. Most significantly, church membership increased until by 1871 virtually every resident of Ontario was at least a nominal Christian. Once the churches had accomplished their goal of converting the ungodly,

they turned increasingly to ambitious crusades for the moral transformation of society.

On closer inspection, Grant's work is not really so limited to conventional themes as it seems at first. Woven into his treatment of institutional growth are a number of other topics, including the degree to which lay practice conformed to official clerical norms of behaviour, the relationship between religious practice and social class, the effects of social change on religious experience and expression, and the function of religion in shaping community life and values. Among the most interesting points which he makes is that the « veritable epidemic » of voluntary activity in the late nineteenth century caused a fundamental change in the way that lay people perceived the churches. Whereas the churches had been traditionally seen as fellowships of believers, with all that that implied in terms of doctrine and worship, they now came to be regarded primarily as umbrellas for voluntary associations, which in turn attracted greater loyalty and attachment.

There is considerable common ground between these two books. Although the function of religion in providing a framework for making sense of daily experience is more explicit and prominent in Westfall, it is nevertheless present in Grant. Moreover, both authors agree that the predominant world-view in nineteenth century Ontario was furnished by the evangelical consensus which developed among the major Protestant denominations. One notices a difference, however, in the way Westfall and Grant deal with the reality of religious pluralism in Ontario. Westfall vividly describes a religious counter-culture which flourished among millennialist sects but otherwise makes little allowance for currents of resistance to the normative, pan-Protestant point of view. Grant addresses this topic much more directly, identifying not only smaller sects which were not assimilated to the shared world-view of the mainstream Protestant denominations, but also including within his view the Roman Catholicism which provided the religious culture of one fifth of Ontario's inhabitants. Clearly, Westfall cannot be faulted for failing to treat Roman Catholics in a book specifically devoted to Protestants. He never really makes clear, however, whether he means only to describe the culture of Ontario's Protestant majority or whether he means to claim that the culture of nineteenth century Ontario was Protestant in some more fundamental and definitive way. Grant declares himself unequivocally on this point. It would be difficult to maintain, he says, that evangelical Protestantism had determined the character of Ontario as decisively as it had shaped the

national ethos of the United States. For all the strength of the evangelical programme, the forces resisting it in Ontario were relatively stronger than they were south of the border.

In this way, as in so many others, Canadian diversity proved irreducible.

TERRENCE MURPHY

John E. Zucchi, *Italians in Toronto. Development of a National Identity, 1875-1935*, Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1988.

La storia della immigrazione italiana in Canada, pur essendo un settore di ricerca relativamente giovane, ha potuto profittare dei risultati storiografici raggiunti dal dibattito nei vicini Stati Uniti. Meno ossessionata, d'altra parte, dal problema assimilazionistico e dal riferimento ai parametri di una società che si vorrebbe omogenea, e che comunque ha a tutt'oggi una visione manichea dell'integrazione, di quanto non lo sia la storiografia statunitense, la storiografia canadese sull'immigrazione, che trova le sue radici più profonde nella dicotomia costitutiva del tessuto socio-politico canadese, ha potuto guardare con occhio più sereno e distaccato alla soggettività interna delle comunità immigrate, dando peso, oltre che alle strutture economiche, all'immaginario e alle mentalità dei gruppi etnici. Ha così contribuito con intuizioni originali, che hanno influito a loro volta, sul dibattito negli Stati Uniti. Penso, per quanto riguarda specificatamente il gruppo etnico italiano, alle nuove prospettive offerte dal compianto Robert Harney sulle « boarding houses » e sulla funzione del cosiddetto « padrone » nelle comunità etniche, o alla ricostruzione dei meccanismi di controllo sociale di Bruno Ramirez.

È in questo filone di ricerche basate su intuizioni originali che si può collocare lo studio di John Zucchi, il quale si chiede lungo quali percorsi gli immigrati dai vari paesi italiani arrivarono a percepire la loro identità nazionale una volta giunti nelle comunità etniche e in quella di Toronto in particolare.

Zucchi cerca allora di individuare quali forze, culturali ed economiche confluirono nella costruzione e nel sostegno di sentimenti patriottici e nazionali. Partendo dall'Italia, dove individua i miti delle élites di una « grande Italia » e le necessità economiche di alcune aree

regionali Zucchi approda a Toronto con i primi gruppi di artigiani itineranti. Coloro che per primi si stanziarono e crearono istituzioni di accoglienza per immigrati quali alberghi, negozi, informali agenzie di collocamento, determinarono le forme e i luoghi della nascente comunità. Ma proprio i contatti di lavoro che questi « padroni » crearono, e i luoghi della città da essi gestiti costrinsero gli immigrati della penisola ad incontrarsi, mischiarsi, riconoscersi. Queste comuni esperienze di relazioni e di dipendenze si tradussero secondo Zucchi in un senso di comune identità, quella nazionale.

Attraverso censimenti e registri parrocchiali Zucchi ricrea le reti dei rapporti regionali individuando nel mestiere — come già hanno fatto Ramella ed il gruppo di studiosi dell'emigrazione biellese e, per parte americana, Donna Gabaccia e Joy Lintelman, il tessuto connettivo delle prime emigrazioni. Queste reti vennero nel corso del tempo spezzate e ricostruite per la capacità da un lato degli immigrati di adattarsi a nuovi lavori o a nuovi mercati e per l'intermediazione dei padroni dall'altro. Sistemi di credito, garanzie su impegni assunti e nuovi flussi commerciali ebbero nei rapporti regionali un primo motore. Questi ultimi si allargarono con l'estendersi delle attività, degli interessi e delle esigenze urbane di una città in espansione come Toronto. Con la crescita dell'economia etnica, all'interno della quale la donna italiana assunse l'importante ruolo di produttrice di servizi e di consumatrice di prodotti italiani, gli stessi imprenditori etnici che Zucchi nota essere stati assenti dai ruoli più pubblici, più politici della comunità, fecero leva sul patriottismo, sulla coscienza nazionale per rinsaldare le loro posizioni sia nei confronti della comunità che della società ospitante. Altre forze, inoltre, trovarono nel senso di identità nazionale lo strumento necessario per aggregare, rendere visibili e compatti immigrati altrimenti troppo diversificati per interessi e cultura. I notabili, che Zucchi non include necessariamente nella categoria degli imprenditori, nel tentativo di creare una contrattualità politica, il clero, sia quello canadese che quello italiano, per non perdere fedeli, si appellarono alla identità nazionale, contribuendo al suo radicamento, alla sua crescita. Il governo fascista, infine nella sua politica di infiltrazione e controllo delle comunità etniche mandò a Toronto emissari e propagandisti che proprio del nazionalismo fecero la loro bandiera. Dando alla comunità italiana di Toronto l'onore di un vice-consolato e inviando un vice console abile nel guadagnarsi le simpatie della comunità, il fascismo riuscì soprattutto dopo il 1929 a raccogliere consensi, in ciò coadiuvato dall'approvazione datagli dalla società canadese

e dal clero, sia cattolico che protestante. Tutto ciò contribuì a rendere influente l'opposizione di comunisti e anarchici da un lato e dall'altro di quella dei componenti della vecchia élite coloniale, che si vedevano estromessi da posizioni di leadership da queste forze di nuovi venuti ora in rapida ascesa.

Con la dichiarazione di guerra dell'Italia all'Inghilterra nel giugno del 1940 l'intera comunità italiana fu scossa da un'ondata di arresti ed internamenti che incrinò l'impalcatura istituzionale e la coscienza storica della comunità italiana, già danneggiata dal fascismo. Gli italo-canadesi si affrettarono a riconfermare la loro fedeltà al governo canadese — mai messa in dubbio, per altro, dalla comunità etnica — sbriciolando almeno formalmente in pochi mesi una identità nazionale costruita in decenni.

L'etnicità quindi secondo Zucchi cominciò nei luoghi d'origine degli immigrati italiani, dove erano presenti almeno i semi di una identità nazionale, e si sviluppò a Toronto non tanto perché la società ospitante discriminò gli italiani, quanto perché da questa società essi finirono per rimanere isolati. Troppi interessi infatti, da quelli del clero a quelli dei prominenti, dei datori di lavoro canadesi e dei partiti politici, trovarono funzionale questo isolamento.

Come lo stesso Zucchi sottolinea nella introduzione, questo tipo di storie socio-culturali delle comunità etniche è particolarmente difficile da ricostruire per la mancanza di fonti precise, specifiche. Molta parte della analisi storica è giocoforza quindi lasciarla alle congetture, agli indizi: ricchi, affascinanti, ma indizi. Non si riesce ancora a ricostruire la storia economica di queste comunità etniche, né a ritessere quei fili di rapporti che unirono interessi della società ospitante e interessi della comunità etnica. Con questo studio di Zucchi, che si avvale anche di interviste, alcuni di questi legami si fanno più chiari. Tuttavia, a questo punto della ricerca sulle comunità italiane in Nordamerica anche l'individuazione dell'isolamento come motore dell'etnicità rimane un epifenomeno che ha importanti conseguenze sulla formazione di mentalità collettive, ma che non spiega ancora processi più complessivi della società canadese. Da questa storia etnica « giovane » del Canada una cosa, inoltre, sembra mancare: proprio la specificità canadese. In che cosa l'esperienza degli italiani a Toronto può aver differito da quella di altri italiani emigrati invece negli Stati Uniti?

MARIA SUSANNA GARRONI

Douglas Neil Sprague, *Canada and the Métis, 1869-1885*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1988.

The history of the Canadian Métis (of French and Indian origin), the subject of French historian Marcel Giraud's monumental study of 1945 (*Le métis canadien. Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*), revolves around two years: 1870 and 1885. The Métis had been living under the Hudson's Bay Company of London from time immemorial, but in 1869 their land had been transferred to Canada and opened up for colonization. In 1870 the Canadian government passed the *Manitoba Act*, establishing the province of Manitoba in response to a rebellion against Governor William McDougall led by Métis leader Louis Riel. The *Manitoba Act*, which apparently guaranteed the Métis presence in the region, was later made useless by overwhelming immigration, mainly from Ontario. The North-West population rapidly grew from 7,000 to 200,000, 150,000 of whom lived in Manitoba. In 1885 a second métis rebellion, led again by Riel with the help of native leaders Poundmaker and Big Bear, took place in Saskatchewan and was crushed by Ottawa. Riel was hanged (16 November 1885), and the displacement of the métis population was made permanent.

The history of the Métis, of both rebellions and of their leader, Riel, is well known, although historians have often been biased by their preference for one of the two sides. Francophones and Catholics tended to support Riel's cause, whereas Anglophones and Protestants sided with Ontario and Prime Minister John Alexander Macdonald (1867-73, 1878-91). Until Thomas E. Flanagan's recent studies (*Louis « David » Riel: « Prophet of the New World »*, 1979; *Riel and the Rebellion. 1885 Reconsidered*, 1983; but see also his review essay published in the *Journal of Canadian Studies*, 21 [1986], pp. 157-164), the commonly accepted viewpoint on the conflict were that of George F. G. Stanley (*The Birth of Western Canada. A History of the Riel Rebellion*, 1936; *Louis Riel*, 1963), who placed the Métis rebellion in a frontier framework, and that of William L. Morton (*Manitoba: A History*, 1957; *The Critical Years: The Union of British North America, 1857-1873*, 1964), for whom the Métis waged a « national » struggle aimed at obtaining better conditions for their entry into Confederation.

What is new, then, in D. N. Sprague's *Canada and the Métis*? There is, first of all, the use of the Sir John A. Macdonald Papers

in the National Archives of Canada, a collection of 13 volumes of his Letter Books for the years 1867-1885, coupled by an imposing 535 volumes of incoming correspondence. The collection has in fact been available to researchers since 1917, but only recently a good number of finding aids, prepared by NAC personnel, have allowed scholars to find their way through the maze of Sir John A.'s every-day correspondence. There is then a new focus on the working routine of the Ottawa bureaucracy, a limited body of limited understanding of events, that, as Sprague proves (but this is also Jack L. Granatstein's thesis for some one hundred years later), strongly influenced the Prime Minister's views and decisions. In the end, Sprague argues, the conflict occurred because Ottawa willingly and consciously withheld self-government for the Métis of Manitoba until power was well in the hands of the Ontario majority.

This is a good book. Well-researched, well-thought, well-written. It starts with the right question, why the Red River settlement « dispersed ... in the 1870s and failed to secure a new homeland by migration ... in the early 1880s » (p. ix), and provides a convincing answer.

LUCA CODIGNOLA

R. T. Naylor, *Canada in the European Age 1453-1919*, Vancouver, New Star Books, 1987.

Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, Montréal, Boréal, 1988.

Le opere di Dechêne e Naylor sono in apparenza molto diverse. La prima è la riedizione di un volume, apparso nel 1974 e subito divenuto un classico della storiografia canadese. La seconda è stata terminata nel 1980, ma ha dovuto attendere 5 anni prima che la sua pubblicazione fosse finanziata; inoltre ha dato adito a feroci critiche. In realtà i due libri sono molto vicini, nei loro pregi e nei loro difetti. Entrambi si basano su una buona conoscenza della storia europea e su un'intelligente applicazione della *staple theory* alla storia economica del Canada. Entrambi soffrono talvolta di eccessivo schematismo e sottovalutano alcuni aspetti non commerciali dell'*ancien régime* coloniale, soprattutto per quanto concerne la dimensione signorile, della quale pure Dechêne parla distesamente.

Gli eventuali difetti sono comunque compensati dallo sviluppo coerente di premesse di ampio respiro. Dechêne analizza la formazione di una società coloniale che nasce dal trasferimento in un nuovo circondario geografico-economico di una popolazione che ha riferimenti culturali legati esclusivamente al Vecchio Mondo. Nel suo studio non ricorre alle grandi serie documentarie degli intendenti e dei governatori della Nuova Francia, ma concentra l'attenzione sulla documentazione notarile di una città di frontiera. Ne viene fuori un quadro della società coloniale che da una prospettiva apparentemente ristretta si allarga sino a comprendere l'intera evoluzione di una frontiera, che è militare e commerciale, ma anche sociale e mentale. Naylor ha scritto un manuale che sintetizza l'evoluzione canadese nel più ampio sviluppo coloniale europeo. In un certo senso il libro di Dechêne è una *grande thèse* tradizionale su una provincia francese, mentre il volume di Naylor si pone nella prospettiva wallersteiniana dell'interrelazione economica su scala mondiale nell'età moderna. Entrambi gli autori sanno fare buon uso del genere prescelto e ne estraggono una griglia formale atta a dissezionare un periodo (Dechêne) o l'intera storia coloniale (Naylor).

Al di là della rilevazione di eventuali pecche dei due autori, pecche in buona parte dovute proprio alla scelta del genere nel quale si inquadra la loro analisi, mi sembra interessante chiedersi perché questi due libri siano stati accolti in modo così diverso. È evidente che essi non mirano allo stesso pubblico. Dechêne si rivolge infatti soprattutto agli altri studiosi, mentre Naylor è soprattutto interessato agli studenti. Si potrebbe quindi ipotizzare un certo snobismo del pubblico di Dechêne verso un prodotto ritenuto forse troppo divulgativo. Tuttavia credo che la differente ricezione dei due testi sia dovuta anche alla loro apparizione in due diversi momenti della storia culturale canadese. Dechêne pubblica il suo libro nel Québec quando sta montando la marea del Parti Québécois. La sua ricerca è solidamente impiantata nella tradizione francese e dimostra che il Québec trae le sue radici dalla vecchia Europa, ma che questa linfa è stata rinvigorita dalla frontiera. Inoltre l'autrice sottolinea come tutta l'evoluzione del Québec sia già insita nella storia della prima generazione coloniale. In un certo senso quindi, parafrasando una celebre pubblicità, si può dire che il Québec di Dechêne è veramente un Québec « à nous autres », un Québec che nonostante la Conquista inglese segue la propria evoluzione senza essere influenzato da fattori esteriori.

Naylor descrive invece una colonia che è passata di mano in mano, dalla Francia alla Gran Bretagna e quindi agli Stati Uniti, ed è stata

sfruttata per gli *staple*, che essa offriva, nell'ambito di strategie che la sorpassavano, essendo calibrate per la scacchiera mondiale. Naylor iscrive quindi la vicenda canadese in un contesto, che, se da un lato apre orizzonti più ampi agli studi canadesi, dall'altro mina l'assunto del « Canadian exceptionalism », che sottende molta storiografia canadese. Inoltre Naylor, come mostrano i continui riferimenti a Innis, si è nutrito di una tradizione nazionalista anglocanadese non certo tenera con i vicini statunitensi, né con l'*élite* governativa canadese. Il suo discorso, come d'altronde quello di Innis, suona quindi decisamente sgradevole alle orecchie degli amministratori e degli intellettuali pronti a tutt'altre aperture verso il governo canadese e verso gli Stati Uniti.

MATTEO SANFILIPPO

Thomas P. Socknat, *Witness Against War: Pacifism in Canada, 1900-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 1987.

This superbly researched study deals with a neglected area of Canadian social history: the development and contribution of pacifism in the 1900-45 period. The book begins with an examination of the dual origins of the peace movement: the « separational pacifism » of sectarian pacifist groups such as the Mennonites and Hutterites, and the « integrational pacifism » of the Quakers and the Protestant social gospel or progressive reform movement which eventually was transformed by social radicalism.

Socknat defines pacifism as both the belief that « war is absolutely and always wrong », held mainly by sectarian groups, and the belief that war, « though sometimes necessary, is always inhumane and irrational and should be prevented », held by liberal-progressive pacifists at the turn of the century.

Prior to World War I, the secular peace movement was conservative and moderate, characterized by liberal progressive rhetoric and practical goals such as international arbitration and the establishment of an international court. With the advent of the Great War, liberal pacifism collapsed. Canada was then still a political and intellectual part of the British Empire and there was little tolerance for those in English Canada who refused to volunteer to fight or, even worse, who urged men to resist military service. Participation in the war became an act of « national regeneration ». While the mainstream

churches abandoned their principles and turned themselves into recruiting organizations, the peace sects attempted to remain relatively withdrawn from society. In this atmosphere, the Canadian Society of Friends began « searching for some type of positive service to be undertaken by pacifists in time of war ». The Quakers were moving towards a synthesis of « historic radical Christian pacifism » and a « radical political outlook » whereby social action was consistent with the Friends' peace testimony.

By the end of the war, secular pacifism had changed. Radical pacifists like J. S. Woodsworth saw that social and economic restructuring were essential. The Quakers had also come to the conclusion that « the real cause of war lay in the realm of economic justice, and that, without economic justice, there could be no permanent peace ». The Quaker transition from passive non-resistance to a more active pacifism, although gradual, was an important factor in the growth of the peace movement in Canada in the interwar period.

In the 1920s and 1930s, groups like the Women's International League for Peace and Freedom tried to build a broad peace coalition with rallies, demonstrations, lectures, and publications. Many young people were drawn into the peace movement through the Student Christian Movement, which adopted a radical critique linking war with capitalism. They decided that true pacifism involved not merely « non-resistance in war time » but also « constructive peace programs designed to remove the basic causes of war, and to strengthen the permanent peace system ». By the late 1930s, however, pacifism was increasingly challenged by world events: the Civil War in Spain, the Sino-Japanese War, German aggression. The synthesis of pacifism and social radicalism began to break down as many radical pacifists abandoned their pacifism to fight the fascists.

During the war years, pacifist activism focussed on humanitarian, social justice, anti-racist, and civil liberties issues, and especially on the struggle to support individual conscientious objectors and to provide some form of alternative service for them. Socknat contends that it was only the « persistence of the pacifists » that forced the government eventually to provide for civilian service under civilian supervision as a possible form of alternative service. At the same time, pacifists experimented with ways of building a new society: in March 1943, a group of pacifists formed the Canadian Fellowship for Co-operative Community, which viewed cooperative communities as « basic blocks for a non-violent society ».

Socknat's book is very much an historical narrative, a fascinating account with little analytical content in the sense of either sociological or political discussion. He states, for example, that in the « final analysis the pacifist phenomenon must be measured on some scale other than size ». However, no attempt is made either to assess accurately its size or to develop an analysis of its influence on the political culture or the wider society. Nonetheless, as J. L. Granatstein has pointed out, « Canada's pacifists now have their war memorial, and textbook writers who omit this saga of conscience will no longer have any excuses ».

MASSIMO RUBBOLI

François Weil, *Les Franco-Américains*, Paris, Bélin, 1989.

Com'è noto, uno dei problemi chiave del « revisionismo analitico » che ha caratterizzato la storiografia dell'ultimo ventennio è rappresentato da una tendenziale « balcanizzazione » di uno stesso oggetto di studio fra le varie sub-discipline in cui esso può essere rubricato, col risultato di perdere in termini di quadro d'insieme quanto si è acquisito intorno ad uno specifico aspetto del tema. Sugli 825.000 Franco-Canadesi emigrati negli USA fra il 1840 e il 1930, e in particolare sui 575.000 residenti all'inizio di questo secolo nella Nuova Inghilterra (pari al 10% della popolazione dell'area), e sui loro discendenti, si è venuta accumulando una discreta messe di informazioni provenienti dalla storia della famiglia e del lavoro (T. Hareven e C. S. Doty), da quella delle comunità etniche e delle loro dinamiche interne (R. F. Harney, P. Anctil), dagli studi dei fenomeni migratori con un particolare orientamento alle grandi modificazioni economiche della fase della cosiddetta seconda rivoluzione industriale e alle vicende dei mercati del lavoro su scala continentale ed atlantica (B. Ramirez). Mancava, però, a tutt'oggi un qualsiasi tentativo di sintesi organica di tali elementi. Cade perciò particolarmente opportuno lo sforzo di François Weil, uno storico francese formatosi presso l'École normale supérieure e presso gli archivi della Harvard Business School. Proprio le ricerche da lui svolte in tali archivi aziendali costituiscono uno degli elementi documentari più innovativi di questo contributo.

Oltre a sistemare in un quadro organico le acquisizioni più importanti della storiografia in materia, e ad integrarle con fonti primarie

in notevole misura inedite, il lavoro ha il merito di incrociare alcuni nodi di fondo del dibattito in corso all'interno degli *ethnic studies*, fornendo spunti metodologici e comparativi di non secondario momento.

Anzitutto va segnalato come l'A. si muova sul lungo periodo, ripercorrendo le vicende dell'emigrazione franco-canadese dagli spostamenti stagionali ancora piuttosto marginali sul piano quantitativo degli anni trenta del secolo scorso, alla crescita nel periodo successivo alla Guerra civile, alle decise impennate nella curva ascendente fatte segnare nella fase compresa fra gli anni ottanta dell'Ottocento e l'inizio del secolo, e alla forte ripresa del fenomeno negli anni venti. Un'indagine, questa, che si interseca all'esame degli insediamenti e quindi dei rapporti fra le varie generazioni sino ai nostri giorni. Muovendosi con grande disinvoltura tra le fabbriche tessili e i quartieri etnici, Weil tiene sempre d'occhio la complessa interazione, che viene a svilupparsi con diverse configurazioni nel tempo, tra la famiglia (a lungo punto di riferimento cruciale, sia sul lavoro che nel tempo libero), il gruppo etnico, che le è strettamente intrecciato, e la dimensione di classe.

Quest'ultima non è esclusa e, nonostante le difficoltà oggettive (resistenze padronali, limiti di esperienza degli immigrati rispetto alla società industriale, stigmi e discriminazioni da parte degli stessi lavoratori organizzati, nativi o di più antica immigrazione), si manifesta in alcuni casi già nel periodo 1900-1910, anche se è ancora fortemente impregnata di familismo e nazionalismo etnico.

Elaborato essenzialmente dalle classi medie che emergono soprattutto a partire dagli anni settanta e ottanta dell'Ottocento all'interno di comunità già sufficientemente stabili da reggere gli attacchi nativisti che individuano nei Franco-Canadesi i « Cinesi dell'Est », tale nazionalismo si riassume nella parola d'ordine della *Survivance*. Ciò significa difesa e diffusione di una tradizione franco-canadese, di impronta fortemente religiosa e conservatrice, ma anche capace di elaborare oggettivamente forme di adattamento alla società statunitense. Canali fondamentali della *Survivance* furono le organizzazioni di mutuo soccorso e le parrocchie. Così al tema delle classi medie e dei conflitti che le oppongono alle gerarchie ecclesiastiche irlandesi, da un lato, e poi, nel corso degli anni trenta, agli stessi lavoratori franco-canadesi coinvolti nella marea montante delle lotte operaie della stagione newdealista, si sovrappone quello della religiosità etnica. Un aspetto su cui l'A. mette a frutto le indagini svolte negli Archivi vaticani, mostrando la sostanziale, anche se contrastata, egemonia della *Survivance* sino al 1930, al-

l'interno di comunità che comunque si sentono da tempo e si autodefiniscono ormai franco-americane.

Alla crisi verticale della franco-americanità tradizionale come frutto delle profonde trasformazioni strutturali e culturali indotte dal secondo conflitto mondiale e dall'immediato dopoguerra negli Stati Uniti e dalla « rivoluzione tranquilla » del Québec degli anni sessanta è dedicato l'ultimo capitolo. In esso una sapiente ricostruzione delle radici etniche di esponenti della cultura letteraria come Jack Kerouac e Grace Metalious e della crisi dell'identità franco-americana che essi riflettono sbocca poi nell'esame di un ritorno dell'etnicità che l'A. definisce, con Herbert Gans, di tipo « simbolico ». Essa trova una diffusione limitata alle università e ai centri studi dedicati al tema oppure ad associazioni politiche che simpatizzano con i movimenti semi-independentisti del Québec, entro un'ottica assolutamente non ascrittiva e invece frutto di scelte individuali.

Come per tutti i lavori di sintesi, anche in questo caso non mancano esigenze di approfondimento su singoli punti, quali ad esempio il comportamento politico dei franco-canadesi. Tuttavia ciò non sminuisce in alcun modo i meriti di un contributo agile, ma rigorosamente documentato e assai avvertito sul piano metodologico.

FERDINANDO FASCE

Desmond Morton - J. L. Granatstein, *Marching to Armageddon. Canadians and the Great War 1914-1919*, Ottawa, Dennys, 1989.

Marching to Armageddon, il primo di una coppia di volumi degli stessi autori dedicata alla partecipazione canadese alle due guerre mondiali, rappresenta senza dubbio un felice risultato di una tradizione storiografica canadese ormai consolidata che ha appunto il merito di offrire anche al grande pubblico opere di ottimo livello scientifico e di gradevole lettura. Non appesantito da un sistema di note ma dotato invece di un ricco apparato iconografico, il libro fornisce una trattazione esaustiva della prima guerra mondiale con una specifica attenzione alle vicende belliche ma con utilissimi excursus in altri campi.

Di fatto la prima guerra mondiale costituì una vera e propria prova del fuoco per la giovane nazione canadese. Si dovette affrontare il problema della creazione quasi dal nulla di un esercito e del suo equipag-

giamento, come pure della gestione di un'economia di guerra con la formazione di una sempre più importante industria bellica. A tutto ciò si accompagnava la necessità di dover fare i conti con un « fronte interno » che, col proseguire della guerra e il suo sempre crescente tributo di sangue e di risorse, si faceva sempre più incandescente.

Il libro mostra bene le prime reazioni, senza dubbio entusiaste, dell'opinione pubblica di fronte alla dichiarazione di guerra, come pure il frenetico lavoro per organizzare un corpo di spedizione, frutto principalmente dell'attività di un singolare e controverso personaggio quale fu il ministro della Difesa Sam Hughes. La scena si sposta poi oltre Atlantico, all'arrivo dei canadesi in Gran Bretagna e poi alla prova del fuoco della battaglia di Ypres nell'aprile 1915.

Così inquadrata la situazione, il volume prosegue con un efficace intrecciarsi della prospettiva europea con quella canadese. Alla descrizione della campagna militare fa infatti riscontro un continuo riferimento alla situazione interna del Dominion che permette al lettore di seguire in tutte le sue fasi la partecipazione canadese al conflitto. La chiave di lettura adottata dagli autori è quella di inquadrare il periodo 1914-1918 sotto il profilo della prima vera e propria « esperienza nazionale » per il Canada, mostrando come la guerra agisse da acceleratore per il formarsi di una specifica identità canadese al di là dei particolarismi regionali e dell'attaccamento ai paesi d'origine. Un quadro dunque in gran parte positivo ma attraversato da ampie zone d'ombra. Aspra fu, ad esempio, la lotta ingaggiata dal governo e dai vertici militari canadesi contro i loro omologhi britannici per impedire che il Canada fosse considerato una semplice appendice dell'Impero. E certo, mentre il contingente canadese si dissanguava nell'immane massacro del fronte occidentale, in patria la situazione si faceva sempre meno rosea. Passati i primi entusiasmi, i franco-canadesi erano sempre più restii a dare il proprio contributo a una guerra le cui finalità apparivano ai loro occhi francamente imperialiste, e vasto era anche il dissenso nelle zone agricole dell'ovest. A Ottawa il governo Borden doveva battersi su due fronti: mobilitare al massimo le energie del paese superando le difficoltà interne e difendere le prerogative canadesi di fronte allo strapotere del gabinetto e dello stato maggiore imperiale.

Infine il volume contiene alcuni importanti accenni alle reazioni delle diverse comunità etniche di fronte al conflitto e alla politica adottata nei loro confronti dal governo federale. La questione è rilevante, specie se si tiene conto che gli originari di paesi non compresi nell'Im-

pero costituirono più del 10% del corpo di spedizione, e forse avrebbe meritato più spazio in questa trattazione.

Di queste, e di altre tematiche estremamente importanti, i due autori danno conto in una narrazione equilibrata e che ha inoltre il pregio di non considerare soltanto la storia ufficiale ma anche di dare spazio alle voci, diverse e spesso contrastanti, di coloro che, al fronte oppure in patria, vissero l'esperienza della grande guerra.

LUIGI BRUTI LIBERATI

Andrée Lévesque, *La Norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1989.

Il volume di Lévesque intende analizzare le prescrizioni a cui le donne furono sottoposte in Québec negli anni tra le due guerre, e i comportamenti 'devianti' di quelle che a queste prescrizioni e alle norme maschili loro imposte si sottrassero.

Lo sfondo che l'Autrice delinea con tratti rapidi ed efficaci è quello costituito dai grandi cambiamenti economici (crisi post-bellica, ripresa, depressione) e sociali che ebbero luogo in Québec negli anni presi in considerazione. La storia che si narra è quella sotterranea, di cui le fonti ufficiali non parlano, della maternità negata, delle madri illegittime, degli infanticidi, della prostituzione, della sessualità 'colpevole'. È dunque la storia dei silenzi delle donne che, accusate di devianza e quindi marginalizzate sul piano sociale, preferiscono interrare il proprio passato. Lévesque rispetta la loro discrezione, usa gli archivi giudiziari, i verbali processuali, i dossier medici dell'Hôpital de la Miséricorde, le lettere delle pazienti per comunicare con il mondo esterno e tra loro. In tal modo riesce a ricostruire senza 'invadenza' la vita di queste donne, a ritessere delicatamente la loro esperienza.

Le prescrizioni sono finalizzate a garantire la purezza, la verginità premaritale, l'esclusività eterosessuale sanzionata dal matrimonio, e sono oggetto di un discorso normativo largamente accettato, del quale la Chiesa cattolica costituisce il primo agente. In questo senso le fonti ufficiali abbondano. Le lettere pastorali dei vescovi, che riprendono fedelmente le encicliche papali, ispirano i sermoni parrocchiali che capillarizzano il messaggio egemonico.

In un Québec dove le donne non hanno diritto di voto fino al 1940, la stabilità familiare e il ruolo materno delle donne vengono valorizzati come garanzia di stabilità sociale. In questo senso appare esemplare il caso delle madri celibi, costrette in larghissima maggioranza ad affidare i figli ad istituzioni, sia per necessità economiche che per potersi ricostruire un'identità ' degna ' che permetta loro di essere reintegrate nel corpo sociale.

L'aumento del numero degli aborti, soprattutto negli anni della depressione, il frequente ricorso all'infanticidio o all'abbandono dei neonati a causa degli alti costi che l'aborto implicava, non affievolirono le istanze nataliste del governo canadese che si iscrivevano in un'ideologia fondata, come abbiamo visto, su una concezione patriarcale della famiglia.

La repressione attuata nei confronti delle ' devianti ' fu proporzionale alla minaccia che di volta in volta esse sembravano costituire per l'ordine sociale stabilito. Ciò detto Lévesque conclude il suo lavoro con un'interpretazione inaspettata e attraente: in realtà le ' devianze ' delle donne, tranne che nel caso delle prostitute, per quanto condannate furono poi tollerate dalle autorità canadesi. Come se il discorso ufficiale (repressivo e intransigente) convivesse con pratiche informali sostanzialmente tolleranti; come se, parallelamente alla prescrizione, esistesse una norma alternativa che teneva conto della natura umana. Contraccezione, aborto, prostituzione, finivano dunque, secondo l'interpretazione dell'Autrice, per rispondere ad alcuni ' bisogni sociali ' non riconosciuti della società canadese.

Per quanto io creda che le conclusioni a cui Lévesque giunge debbano essere usate con misura (come in fondo l'Autrice stessa sembra fare), esse sono il degno epilogo di un libro originale, attento ad entrare nelle pieghe e nelle contraddizioni della società canadese, ricco nell'uso di molteplici fonti spesso di difficile decodifica, sensibile nel ricostruire il passato delle donne a partire dal gesto più che dalla parola che, generalmente mediata e filtrata dalle interpretazioni del poliziotto, dell'igienista o del prete, può farci correre il rischio di perdere la percezione che le donne hanno della propria realtà. Lévesque ci insegna che le trasgressioni, per quanto dissimulate e quindi difficili da apprendere, possono essere parzialmente decodificate leggendo fra e sopra le righe. Un lavoro che l'Autrice riesce a fare con successo e una importante lezione per noi.

L. C. Green - Olive P. Dickason, *The Law of Nations and the New World*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1989.

Negli ultimi anni il riconoscimento dei diritti delle popolazioni autoctone del Canada ha posto agli storici canadesi domande sulla storia della colonizzazione europea del loro paese, alle quali hanno spesso dovuto rispondere nei tribunali deputati a giudicare alcune delle cause più eclatanti. Già nel 1983 questi sviluppi imprevisi spinsero William Eccles, allora dell'Università di Toronto, a meditare sul concetto di sovranità in relazione ai trattati e ai rapporti tra le potenze coloniali europee e le popolazioni del Canada. Per rispondere agli stessi quesiti Green e Dickason, docenti rispettivamente di scienze politiche e di storia, hanno preparato congiuntamente un'analisi dei rapporti giuridici e interculturali tra Europei e amerindiani.

Questo sforzo congiunto avrebbe dovuto favorire un approfondimento globale dell'argomento, ma in realtà ci troviamo in presenza di due lunghi articoli mal coordinati e di differente qualità. L'intervento di Dickason, frutto di una ricerca a tappeto nella Newberry Library di Chicago, è un lavoro molto interessante che ricostruisce accuratamente l'evoluzione del concetto di sovranità dal basso medioevo al primo Seicento e il peso che le scoperte e la colonizzazione ebbero in tale evoluzione. Dickason accentua in questa ricerca la sua recente tendenza a evadere dai limiti della storia canadese. Approfondisce quindi con particolare attenzione l'aspetto teologico-filosofico-giuridico della conquista ispano-portoghese dei Nuovi Mondi, dalle Canarie alle Americhe e ne evidenzia il ruolo nella trasformazione del pensiero medievale. La scoperta del Nuovo Mondo diventa così per il pensiero giuridico ed etnologico l'equivalente della rinascimentale riscoperta dell'Antico per gli studi classici.

Green si prefigge un obiettivo più pratico: l'analisi delle rivendicazioni territoriali nel Nuovo Mondo da parte delle nazioni europee e l'importanza che queste hanno avuto nel determinare la ragione e il torto nelle cause intentate dalle popolazioni autoctone ai governi americani. In realtà il suo è un discontinuo *excursus* tra testi giuridico-politici e trattati dei secoli XV-XVIII e decisioni dei tribunali canadesi e americani dei secoli XVIII-XX. Da tale frettoloso panorama Green deduce che i diritti degli autoctoni non erano riconosciuti dalla legge internazionale coeva alla colonizzazione. Di conseguenza è, a suo parere, impossibile riconoscere ora i diritti degli autoctoni, perché questo significherebbe mettere in discussione i diritti maturati dai coloni, legal-

mente riconosciuti da secoli, e minacciare l'integrità statale e le prerogative dei governi.

Dal punto di vista strettamente giuridico non vi è molto da obiettare a tale conclusione, a parte domandarsi se le richieste delle popolazioni autoctone del Canada si pongano proprio su questo piano. Quello che sorprende è il modo con cui vi si giunge, posponendo per 124 pagine piuttosto farraginose quello che è già annunciato a p. 3. Timothy J. Christian nella sua prefazione al libro polemizza, in modo insolito per una presentazione, con la circolarità del ragionamento di Green e nota che sarebbe stato sorprendente se gli Amerindiani avessero mantenuto una qualche forma di sovranità legale sulle loro terre, dopo essere stati conquistati e assoggettati al dominio europeo. Green infatti non sembra considerare l'assioma storiografico per il quale il diritto è fondamentalmente l'ossificazione nel corso della storia dei rapporti di forza.

La critica della superficialità storiografica di Green conduce a un altro punto dolente del suo saggio e quindi di tutto il volume o quantomeno della sua cura editoriale. L'apparato scientifico di Dickason è impressionante: il suo testo è corredato da 458 note bibliografiche e cartografiche che formano l'ossatura erudita della sua ricerca. Green non soltanto ha meno della metà delle note, ma, se si tolgono le citazioni scontate e le sentenze dei tribunali, rivela una scarsissima conoscenza delle opere fondamentali nel suo campo, nonostante siano analizzate da Dickason. D'altronde Green cita più volte la tesi dottorale di Dickason, mostrando di non sapere che è stata pubblicata in volume nel 1984 e proprio dalla stessa casa editrice che ha pubblicato il volume qui recensito e che, per giunta, è la casa editrice dell'Università nella quale Green insegna.

MATTEO SANFILIPPO

Barbara Roberts, *Whence They Came. Deportation from Canada 1900-1935*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1988.

In un momento in cui il problema dell'immigrazione è diventato di scottante attualità anche da noi, un libro come *Whence They Came*, di Barbara Roberts, oltre ad arricchire la nostra conoscenza storica, ci offre anche utili spunti di riflessione per il presente. Il volume, che si colloca apertamente nel filone della ricerca storiografica tesa a smontare l'immagine autocelebrativa del Canada come Paese aperto e tolle-

rante, ricostruisce, prevalentemente attraverso l'esame di materiale d'archivio e documenti ufficiali, l'atteggiamento dei responsabili del Dipartimento Immigrazione, per il periodo che va dall'inizio del secolo al 1935. Il quadro che emerge è un quadro di soprusi ripetuti, spesso perpetrati all'insaputa del Parlamento, e che, comunque, secondo l'autrice, altro non sono che il segnale più evidente di una politica che, nelle sue linee generali, è stata sempre — fino a pochi anni fa — coerentemente orientata ad individuare alcune precise categorie di « indesiderabili », per negare poi loro la possibilità di stabilirsi in Canada. La discriminazione passa attraverso varie linee. La prima è strettamente etnica: ci sono ceppi etnici « preferiti », ed altri « non preferiti », essendo i primi essenzialmente quello inglese ed europeo e i secondi tutti gli altri. La seconda è più apertamente politica: la condizione di immigrato è stata spesso un comodo alibi per colpire i militanti sindacali più politicizzati e radicali. Un terzo fattore è quello economico: la mancanza di un lavoro stabile, o, comunque, condizioni disagiate sono state spesso un motivo sufficiente per essere in qualche modo escluso dal consesso civile.

Tra tutte le forme di repressione più o meno aperta attuate nei confronti di questi gruppi, l'autrice sceglie come centro della sua ricerca quella più drastica e meno nota anche a livello accademico: l'espulsione dal Paese, che nel periodo considerato raggiunge un livello numerico e una sistematicità tali da suggerire l'uso del termine « deportazione ». I dati, puntuali e differenziati per categoria sociale e periodo, sullo sviluppo di questo « sistema » vengono presentati in modo da illuminare indirettamente anche il processo di sviluppo delle norme legislative in materia di immigrazione che ha caratterizzato la storia giuridica del Canada nell'ultimo secolo.

CRISTINA MATTIELLO

Charles Dufresne, Jacques Grimard, André Lapierre, Pierre Savard, Gaetan Vallières, *Dictionnaire de l'Amérique française, francophonie nord-américaine hors Québec*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988.

Ce dictionnaire nous propose, en 1850 articles et une centaine d'illustrations, « une image aussi fidèle que possible de la diaspora canadienne-française telle qu'elle se présente aujourd'hui ». Le « hors

Québec » du titre est divisé, pour les besoins du présent ouvrage, en quatre grandes régions à peu près également représentées: l'Acadie, l'Ontario, l'Ouest canadien et les États-Unis, en particulier la Nouvelle-Angleterre et la Louisiane.

C'est en curieuse que je me suis aventurée dans ce dictionnaire qui s'adresse « au lecteur cultivé, à l'étudiant et au simple curieux ». L'image de la diaspora d'aujourd'hui qu'on nous y propose me semble très peu différente de celle d'antan. Les professions libérales et l'Église sont toujours largement représentées. Cependant, on s'est efforcé de faire résolument moderne en remplaçant certains personnages traditionnels par des personnalités vivantes. Adieu donc saints martyrs canadiens (sauf Chabanel, que l'on retrouve non plus martyrisé mais assassiné), Madeleine de Verchères, Marguerite Bourgeoys et même Dollard des Ormeaux.

Héros d'une certaine époque, vous ne collez plus à l'image de la diaspora d'aujourd'hui. Place à Grace Metalious-de Repentigny, auteur du célèbre roman et feuilleton télévisé des années 50, *Peyton Place*, et à Joan Benoit, lointaine petite cousine américaine née au Maine. Joan a remporté des médailles olympiques à la gloire des États-Unis. Nous devons croire que par la seule force de son patronyme, elle fait rayonner le fait français en Amérique, puisque c'était un critère déterminant de l'inclusion des personnalités dans ce dictionnaire.

Certains explorateurs ont résisté au grand dépoussiérage: Champlain bien sûr, Jolliet et Marquette, La Vérendrye, nous font encore honneur ainsi que Pierre Le Moyne d'Iberville, militaire et corsaire, mais Jacques Cartier n'est plus de mise, même si sa croix brille toujours sur le Mont Royal. Dave Castilloux surnommé Castilloux The Classic, boxeur, Denis Potvin, joueur de hockey, et Jean-Baptiste L'Heureux, aventurier, ont pris la place des disparus.

En plus des personnages, ce dictionnaire comprend aussi des événements, des noms de lieux et d'institutions, ainsi que des articles de synthèse. Ces articles traitent de grandes régions, la Floride, la Nouvelle-Angleterre par exemple, et sont conçus pour servir de cadre aux événements et institutions.

Durant son parcours de A à Z, la curieuse que je suis a appris des choses, a constaté une fois de plus que l'Amérique est bien grande et la francophonie bien mince. Elle s'est plusieurs fois demandé pourquoi certains personnages avaient été retenus. Par exemple, quel est le lien entre le Québec ou l'Acadie et Dailey J. Berard, ingénieur

et homme d'affaires né en Louisiane, ou encore William James Durant, historien et philosophe bien connu qui s'est mérité le prix Pulitzer pour son livre *Rousseau and the Revolution*. Quels ont été leurs « rapports avec la vie française en Amérique »?

MONIQUE BENOIT

The Protestant Cemetery in Rome. The « Parte Antica », a cura di Antonio Menniti Ippolito e Paolo Vian, Roma, Unione Internazionale degli Istituti di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte in Roma, 1989.

Che Roma sia una città universale è indiscusso: « Roma oltre che una città è un'idea », dice Massimo Miglio. Fa, però, sempre effetto, a chi la ama, constatare ogni volta la sua universalità. Questa città è stata studiata in tutti i modi, la si è decantata in tutte le lingue, ogni suo particolare, grande come un edificio o piccolo come un tombino, è stato indagato nella sua storia, fors'anche i suoi fili d'erba. Eppure, ogni suo particolare — come nell'Universo o nella Divinità — presenta un carattere non paragonabile a nessun altro luogo del mondo. Roma è divenuta tutto ciò proprio per l'idea che di essa si è fatta il resto dell'orbe. Forse qualche straniero sarà tornato deluso dal suo pellegrinaggio, ma la maggior parte no, la maggior parte ha contribuito, con le sue relazioni affascinate, a far crescere ancor più il suo mito. Ed i Romani, che pur sono in continuo contatto con le sue miserie (non mancano mai), col suo « quotidiano », e che potrebbero esserne i primi denigratori, ne sono, invece, orgogliosi. Si dirà che, pure, essi non la conoscono, ci vivono una vita e non hanno mai visto quel tal museo o quella tale chiesa, ma forse lo fanno per lasciare anche ai loro occhi un po' di fascino del mistero.

Proprio uno dei luoghi meno visitati dai Romani (e chi ve lo dice è un Romano) è oggetto di questo libro e, forse, proprio in questo si scopre la sua dignità, la sua riservatezza, giustamente adatta ad un luogo predisposto al « sonno eterno ». Contrariamente a quanto si possa pensare — e forse è proprio per questo che simili luoghi a Roma non hanno visto fiorire molti studi storici su di essi — il libro sul cimitero acattolico di Testaccio sta a dimostrare, invece, la facilità che un tale studio ha di aprire all'Eterno ed all'Universale, che l'ardimento di tale iniziativa apre nuove frontiere della ricerca. La preparazione e la capacità che hanno dimostrato i curatori di que-

st'opera è notevole: è un vero piacere quello che si prova durante la sua lettura, per l'esempio che vi si dà di produzione di ottimo livello; non per nulla, l'edizione è stata curata dall'Unione Internazionale di tutti quei centri di cultura storica ed artistica che trovano in Roma il terreno più fertile al loro sviluppo.

Ogni aspetto dell'argomento è approfondito, nella propria lingua, da un autore diverso: le origini del « vecchio recinto », la Piramide ed i luoghi circostanti, il concetto di Archeologia cimiteriale, i singoli monumenti funerari, le biografie degli inumati. Il tutto corredato dalle autorevoli premesse di studiosi e diplomatici di indiscussa fama, come Massimo Pallottino, Claude T. Charland già ambasciatore del Canada a Roma e Carl Nylander, e da ottima bibliografia, indici ed illustrazioni, tutte cose che, in un libro, non sono certo secondarie.

Non è possibile dimenticare un testo così concepito ed articolato su un luogo dove riposano, spesso per espresso desiderio, persone come Johan D. Akerblad, Friedrich W. J. von Bunsen, William Ellis, Hans von Hülsen, Wilhelm von Humboldt, John Keats, William R. Mead, Axel M. F. Munthe, Joseph Severn, il figlio di Percy B. Shelley, Albert W. Van Buren, ed altri tedeschi, svedesi, francesi, inglesi, irlandesi, scozzesi, americani, russi, ungheresi, svizzeri, polacchi.

Con questo libro, ecco fatta luce su un punto della storiografia romana rimasto — incredibile a dirsi — ancora in penombra, ma, come giustamente dice Menniti Ippolito nel suo saggio, « non esiste storiografia lì dove non ci si imbatta in problemi ed ostacoli di fronte ai quali magari rimanere inquietamente disarmati ».

CLAUDIO DE DOMINICIS

Patrick Imbert, *L'objectivité de la presse. Le 4ème pouvoir en otage*, Hurtubise (Cahiers du Québec / Communications), Ville LaSalle, 1989.

Uno dei più importanti fattori nello sviluppo socio-economico del mondo occidentale è stato senza alcun dubbio la possibilità di esprimersi liberamente, di far circolare le idee; la libertà di parola è forse l'*eidolon* più venerato del mito democratico che fonda la civiltà contemporanea. Ma in un tempo, come l'attuale, di grandi concentrazioni editoriali, di multinazionali dell'industria della comunicazione, rimane ancora una libertà di espressione? E, in primo luogo, la libertà di espressione è sinonimo, o garanzia, di espressione libera? E quale

spazio espressivo rimane al soggetto fondante della democrazia occidentale, l'individuo? Nella temperie degli anni '80, segnati dalla riscoperta dei valori eterni del mercato, questi interrogativi suonavano inattuali, sorpassati dalla crisi delle ideologie, prima fra tutte il marxismo, che pure al riguardo forniva agli adepti risposte forse rozze, ma chiare. Il saggio di Patrick Imbert ha l'ambizione di offrire al lettore un approccio nuovo alla questione del ruolo svolto dalla stampa quotidiana nella produzione di senso, mettendo a frutto semiotica (fortissima, e riconosciuta, l'influenza di Ferruccio Rossi-Landi), antropologia e linguistica strutturale, ermeneutica. E, come talvolta può accadere, i nuovi sentieri di ricerca, le nuove metodologie euristiche, ribadiscono, ma con maggior vigore e scientificità, acquisizioni cui si era, per altra via, già pervenuti. Per l'A. non esiste una idealistica obiettività della stampa, se non all'interno di un sistema di valori consolidati, che coincide con quello delle classi dominanti. Se il *complesso* delle informazioni offerte sul mercato è leggibile come un *meta-testo*, redatto in un *meta-linguaggio*, possiamo allora scorgere che questo *meta-testo* è un intarsio di rimandi di significato in significato, di significato in significante; in esso sono all'opera strategie manipolatorie del senso, opposizione dualistiche del tipo amico-nemico, giusto-sbagliato, identità-alterità. Tutte le valenze positive giacciono, ovviamente, nel campo dei valori egemonici: gli altri vengono occultati, irrisi, sminuiti, falsificati; sono comunque, e in ogni caso, perdenti, perché le regole del gioco meta-linguistico, una volta fissate, ne fanno un discorso *debole*, con il quale *non si può essere d'accordo*. Non v'è alcun bisogno di elaborare teorie complottistiche o postulare l'esistenza di Grandi Fratelli; la coerenza dell'universo *obiettivo* dei valori egemonici è assicurata dall'atto stesso della comunicazione. Si può aggiungere anche che censure, autocensure, corruzione e ricatti sono solo variabili dipendenti, non cause efficienti dello squilibrato funzionamento del sistema delle informazioni.

Non vorrei dare però l'impressione che il volume di Imbert sia un saggio arido e di ardua lettura. Superato l'impatto con il lessico semiologico, *suo genere* di tipo iniziatico, si scopre un libro che sa fondere l'erudizione con il *pamphlet*, il *case-study* con la figura retorica dell'ironia: l'opera, per usare l'espressione di uno studioso da tempo convertito ai *best-seller*, di un apocalittico che conserva intatto il gusto della espressione libera, dell'anticonformismo.

VINCENZO MATERA

Yves Lever, *Histoire Générale du Cinéma au Québec*, Montréal, Boréal, 1988.

« Histoire Générale du Cinéma au Québec » mantiene esattamente quello che il titolo promette e fornisce al lettore la solida idea del cinema del Québec secondo il suo autore, Yves Lever, professore di cinema al Cégep d'Ahuntsic di Montréal e fertile scrittore di storia del cinema.

Il manuale è organizzato in quattro sezioni, ordinate cronologicamente (1896-1938; 1939-55; 1956-68; 1969-87), all'interno delle quali ogni fatto è risistemato nella storia della società quebecchese e valutato congiuntamente dal punto di vista della produzione e delle altre tappe specifiche della vita del film: distribuzione, vendita, visione, critica e conservazione.

Lever vaglia accuratamente tutti gli avvenimenti che, dalle origini ai giorni nostri, hanno caratterizzato il cinema della sua Provincia, integrando la visione dei film con un vasto assortimento di libri, saggi, rapporti, manifesti programmatici, articoli, sceneggiature, monografie e, insomma, ogni sorta di materiale fino ad oggi disperso, difficilmente accessibile e in taluni casi inedito.

Completata da otto appendici e da una vasta bibliografia, l'opera risulta ben organizzata, chiara, accessibile, così come sempre soddisfacente risulta la sintesi storica che ne scaturisce; la narrazione, al contrario, risente un tantino del tono pedagogico dominante ed è a tratti interrotta da liste di autori e film, che, pur se difficilmente evitabili, affaticano la lettura.

Rimane sempre vivo, invece, il tono polemico che Lever adotta nei confronti del cinema quebecchese dei secondi anni '70, ritenuto responsabile di aver vanificato l'opera di quattro generazioni di cineasti che, attraverso il Documentario, il 'cinéma Direct' e la 'Fiction', erano riusciti a rappresentare l'immaginario collettivo del Québec.

È assai difficile rimanere insensibili di fronte ai mali che, a giudizio di Lever, affliggono la recente produzione filmica quebecchese, salvo poche eccezioni, e che, tra gli altri effetti, hanno provocato la disaffezione diffusa del pubblico al cinema locale e la sua conseguente colonizzazione da parte del cinema USA.

La combinazione deleteria da cui origina tale situazione è ravvisata nell'azione congiunta esercitata dall'angusta visione dell'esistenza veicolata nei film, attraverso personaggi di ambiente marginale e dai com-

portamenti socialmente inerti, e dalla mancata appropriazione delle leggi dello spettacolo.

L'ansia di esprimere il distacco dalle leggi hollywoodiane dello spettacolo spinge i cineasti quebecchesi ad affermare la propria versione della cultura del Paese in opere ad ogni costo originali, ricorrendo però ad un'estetica non sempre adeguata, per cui i loro film risultano inficiati tecnicamente da sceneggiature improvvisate, personaggi ordinari e banali, storie deboli, eccesso di parlato, narrazione discontinua e oscura.

Lever conclude pessimisticamente che « si les films québécois ont fait évoluer quelque chose, je ne suis pas sûr que ce soit le cinéma »; sono considerazioni amare dettate dalla consapevolezza della decadenza di un cinema che ormai riflette solo il disorientamento della cultura e della società e che, nella sua incerta lotta per la sopravvivenza, è ridotto ad un pubblico marginale giovanile e colonizzato.

PIERO PIEMONTESE

Edith Fowke, *Canadian Folklore*, Toronto, Oxford University Press, 1988.

Nella breve introduzione, l'autrice di questo manuale che va a rendere sempre più completa la collana « Perspectives on Canadian Culture » della Oxford University Press di Toronto vuole evidenziare innanzi tutto i limiti entro cui quest'opera è stata concepita, primo fra tutti la difficoltà a dare una connotazione precisa e universalmente valida del termine stesso « folklore ».

Partendo dal concetto che non esiste un corpo compatto e ben delineabile di « materiali » che si possano definire come folklore canadese, Edith Fowke prende però una posizione evidenziando le scelte che stanno alla base del suo lavoro e quindi l'area che intende coprire: oggetto del suo studio è principalmente il folklore dei Canadesi di lingua inglese, ma anche il materiale di altri gruppi etnici che è stato pubblicato o tradotto in inglese, specie quello legato alle arti orali, come i racconti e le canzoni.

Canadian Folklore però non è tanto uno studio del folklore canadese, quanto una rassegna di coloro che se ne sono interessati, dei loro metodi di studio e di registrazione e, quindi, dei materiali stessi che possono permettere un primo approccio a questo mondo sommerso rappresentato dalle molte e svariate culture non ufficiali di una nazione.

Attraverso un percorso articolato in otto capitoli un po' nozionistici nel tono e stringati nell'impianto a causa dello spazio veramente molto limitato — appena centocinquanta pagine a formato tascabile — l'autrice giunge alla conclusione che « as we learn more about our folklore we will see how it reflects our history and our ethnic, economic, and regional divisions, and by studying it we may gain knowledge that will help us to reduce the things that divide us » (p. 115). È proprio per coloro che vogliono approfondire questo argomento Edith Fowke inserisce venticinque pagine scritte fitte di un'interessante scelta bibliografica suddivisa per argomenti.

Canadian Folklore risulta quindi essere un utile strumento d'approccio allo studio del folklore canadese sia per chi ha intenti specialistici sia per chi è soltanto curioso di assaporare la ricchezza e la varietà di questa realtà così quotidiana eppure così misconosciuta.

GRAZIA TRABATTONI

Ritratto di Northrop Frye, a cura di Agostino Lombardo, Roma, Bulzoni, 1989.

Con 22 volumi di scritti, numerose cure e un numero infinito di articoli, conferenze e recensioni Frye non soltanto è l'autore più prolifico e più citato della critica letteraria del nostro secolo, ma forma un continente librario a se stante, difficile da circumnavigare e ancora più difficile da cartografare. Tuttavia ad aiutarci in questa impresa è giunto il formidabile volume curato da Agostino Lombardo, che raccoglie gli atti del Convegno tenuto a Roma nel maggio 1987, alcuni interventi posteriori e un saggio bibliografico per un totale di 30 contributi. Si tratta quindi del più gigantesco sforzo mai compiuto in Italia per analizzare il pensiero e l'opera del critico canadese.

Agostino Lombardo ha diviso i materiali raccolti in modo da creare cinque sezioni che costituiscono altrettanti percorsi critici separati, ma convergenti. La prima sezione affronta la teoria critica fryeana muovendosi tra le sue opere generali più conosciute, *l'Anatomia della critica* (1957) e *Il grande codice* (1982). La seconda scevera con decisione questo ultimo libro e ne disseziona l'analisi della Bibbia. La terza sezione raccoglie alcuni studi su contributi specifici di Frye: dai testi sul Shakespeare all'approccio a Blake, dalla rivalutazione del folklore e della letteratura di massa all'analisi della letteratura degli Stati

Uniti. La quarta sezione è interamente dedicata al rapporto tra Frye e il Canada, mentre la quinta scandaglia la fortuna del nostro autore in Italia e nel mondo.

Questo volume costituisce un apporto massiccio, come qualità e quantità, agli studi su Frye. Tutti gli aspetti dell'opera di quest'ultimo sono infatti sviscerati da specialisti dei singoli campi della critica letteraria e della letteratura americana, inglese e canadese. Restano tuttavia aperti alcuni interrogativi dovuti alla difficoltà di incasellare univocamente un autore enciclopedico come Frye. Questo comporta una difficoltà di sintesi che è testimoniata dalle discordanze tra diversi saggi di questa raccolta. In particolare alcuni contributi adombrano due ipotesi suggestive che non sono poi verificate dagli altri autori.

In due saggi si trova un accostamento tra Frye, Innis e McLuhan, che lascia intendere come il primo sia in sintonia o si sia ispirato agli altri due grandi pensatori del '900 canadese. Un breve contributo di Ambrosini riporta invece un passaggio autobiografico dello stesso Frye, nel quale questi deplora di non aver capito prima del 1980 l'importanza della prospettiva aperta da Innis. Il punto in questione è di certo marginale: quante volte accade di rilevare la rigida compartimentazione tra studiosi che pure hanno insegnato nella stessa Università? Tuttavia appare indicativo della formazione culturale tutta britannica dello stesso Frye, che, pur non trascurando mai la specificità letteraria canadese, di fatto si è formato sulla cultura universitaria inglese. Ed è indicativo anche l'errato accostamento di Innis e Frye, perché mostra come non sia mai stata veramente studiata la genesi del pensiero di quest'ultimo.

In secondo luogo alcuni autori accennano a quando Frye confessò di non considerarsi uno *scholar*, ma piuttosto un *teacher* e di aver sempre scritto per un pubblico di studenti e non per i critici. Quasi tutti gli intervenuti non hanno preso in considerazione questa confessione autobiografica, che pure ha un suo peso indiscutibile. Uno dei problemi, ma anche, forse, il fascino dei testi di Frye risiede nella sua chiarezza definitoria, nella sua capacità di etichettare un'opera, un movimento, un periodo, una nazione, un percorso plurimillenario. Questo ha comportato l'immediato successo di molte formulazioni di Frye e ha anche ispirato critiche devastanti che ne hanno sottolineato la semplificazione eccessiva: se ne trovano buoni esempi nei testi di Kermode, Boitani e Mariani in questo volume. Ora, se si accetta la confessione di Frye, la semplificazione definitoria acquista una funzionalità particolare nel contesto di un'opera volta soprattutto all'insegnamento universitario. Frye ha infatti sempre lavorato con studenti *undergraduate* e,

se questi costituiscono il pubblico dei suoi libri, è evidente come la definizione facilmente memorizzabile sia stata uno strumento didattico imprescindibile.

Questi sono due dei tanti sentieri trasversali che la lettura dei percorsi preparati da Agostino Lombardo permette di scoprire. La stessa possibilità di averli scoperti nasce dalla dovizia di annotazioni contenute in questo volume e dalla sua capacità di stimolare la riflessione per una futura cartografia fryeana. Anche se questa si rivelerà un sogno irrealizzabile, al curatore e a tutti i coautori di questo volume va ascritto il merito, non piccolo, di aver gettato le fondamenta per erigere o per sognare nuove sintesi.

MATTEO SANFILIPPO

Linda Hutcheon, *The Canadian Postmodern: A Study of Contemporary English-Canadian Fiction*, Toronto, Oxford University Press, 1988.

Il libro di Linda Hutcheon comprende quattro articoli che coprono l'arco di dieci anni di attività, due nuovi saggi e, in appendice, il capitolo sul romanzo dal 1972 al 1984 scritto per la seconda edizione di *The Literary History of Canada*. Che questo materiale acquisti un carattere organico, e che il discorso che emerge fornisca un « nuovo contesto in cui appaiono i tratti specifici della scrittura canadese » testimoniamo la validità dell'approccio adottato da Hutcheon.

Può lasciare perplessi il fatto che per Hutcheon il termine postmoderno non sia affatto problematico, e vi è sicuramente una meccanicità a volte fastidiosa nel modo apodittico di fondare il ragionamento sulla formula « postmoderno è... ». Ma una reazione del genere, per quanto naturale, non permetterebbe di cogliere i tanti stimoli provenienti da questo libro, stimoli che per di più riescono a sostanziare il termine postmodernismo più di quanto non possano le sottili distinzioni che Hutcheon evidentemente ritiene superflue.

Come spiega nella prefazione, Linda Hutcheon, più che applicare una teoria letteraria, parte dal qui e ora di Linda Hutcheon — in quanto donna, figlia di immigranti italiani e professoressa universitaria a Toronto — per cogliere gli elementi postmoderni nella cultura canadese come si manifestano negli autori canadesi più rappresentativi di tendenze letterarie che vanno al di là dell'ambito nazionale. È proprio questa sua condizione che la porta ad enfatizzare l'« interesse post-

moderno per la differenza e la molteplicità » e, di conseguenza, ogni possibile discontinuità rispetto al modernismo, all'umanesimo liberale o a forme letterarie precedenti. Nel far questo, anziché applicare le categorie cui solitamente ricorre la storia letteraria per descrivere l'evoluzione della letteratura occidentale, colloca su trincee opposte gli scrittori contemporanei, assegnando ad alcuni l'ingrato compito di impersonificare i « realisti » o i « modernisti ». È l'autrice stessa ad ammettere che una forzatura del genere è necessaria, perché « la narrativa postmoderna canadese presuppone l'esistenza di convenzioni realiste egemoni per poter lanciare le proprie sfide parodistiche postmoderne ».

Se, al di là dei gusti e delle convinzioni del lettore, l'argomentazione logica può essere viziata da queste forzature, le letture ripagano ampiamente.

In « Caveat Lector: The Early Postmodernism of Leonard Cohen », Hutcheon usa il saggio di Mikhail Bakhtin su Rabelais per stabilire un parallelo tra l'inversione delle norme ufficiali sociali e letterarie, propria della tradizione « carnevalesca » medievale, e il coinvolgimento del lettore operato da Cohen in metaromanzi postmoderni quali *Beautiful Losers*. A rendere particolarmente illuminante il caso di Cohen è il suo continuo infrangere le barriere tra letteratura alta e letteratura di massa attraverso una intertestualità parodistica che tornerà poi in altri scrittori canadesi.

L'ossimoro su cui si interroga in « The Postmodernist Scribe: Dynamic Stasis » non è altro che un'applicazione di quella contrapposizione tra comunicazione orale e scritta che, attraverso Marshall McLuhan, ha rappresentato il contributo canadese alla cospirazione « fonocentrica » denunciata da Derrida. Nella sua analisi Hutcheon fornisce nuovi termini a questa contrapposizione suggerendo che, alla luce dei contributi dei diversi femminismi, della coscienza della diversità e dell'autoriflessività della scrittura, le riflessioni degli scrittori postmoderni canadesi appaiono come altrettante teorie del linguaggio.

I due saggi successivi, « The Postmodern Challenge to Boundaries » e « "Shape Shifters": Canadian Women Writers and the Tradition » sono in larga parte riscritture di recensioni. Ma mentre nel primo saggio il tessuto connettivo aggiunto in un secondo momento è più interessante delle letture testuali di *Lust* di Clark Blaise e di *In the Skin of a Lion* di Michael Ondaatje, nel secondo caso le idee fondamentali di Hutcheon si rivelano come le più convincenti per interpretare i lavori di Audrey Thomas, Susan Swan e Aritha Van Herk. In particolare, appare essenziale una comprensione il loro uso dell'intertestualità

e della parodia per sovvertire i concetti di autorità ed originalità. Nell'analisi di *Intertidal Life* di Audrey Thomas, Hutcheon risolve l'intento metanarrativo chiaro in un libro in cui la protagonista è una scrittrice seguendo i suggerimenti delle inversioni ironiche realizzate attraverso l'intertestualità. Particolarmente efficace è anche la lettura di *No Fixed Address: An Amorous Journey* di Aritha Van Herk, un romanzo picaresco in cui la protagonista è una donna. Utilizzando anche la parodia dei western, Van Herk riesce ad invertire quelle convenzioni che limitavano il genere picaresco ad una figura maschile, riuscendo a superare i limiti che nella tradizione letteraria avevano relegato la picara al ruolo di prostituta.

La riflessione di Hutcheon, però, trova forse il suo momento più stimolante quando investiga il modo in cui Margaret Atwood ha elaborato il paradosso secondo cui l'arte è allo stesso tempo il « processo » vitale dello scrivere ed il « prodotto » statico e formale dell'opera scritta. Ciò che è significativo, nota Hutcheon in « Process, Product, and Politics: The Postmodernism of Margaret Atwood », è che la scrittrice, scegliendo di non risolvere questa contraddizione, ha saputo trasformare aspetti formali quali l'autoriflessività e la parodia in strumenti di valore politico.

L'ultimo saggio « Seeing Double: Concluding With Kroetsch » è un saggio curioso, in cui il narcisismo implicito nel metodo di Hutcheon si rivela, per il modo in cui l'opera di Robert Kroetsch sembra essere speculare ai presupposti teorici da cui essa muove. Comunque, tutti i temi che ricorrono negli altri cinque saggi ritornano, qui, tanto che si ha l'impressione che se Kroetsch non fosse esistito lo si sarebbe dovuto inventare (o forse è lui, « Mr Canadian Postmodern » ad essersi autoinventato, ripercorrendo al contrario la metamorfosi di Pinocchio, trasformandosi da scrittore in carne ed ossa in burattino di legno).

RICHARD AMBROSINI

Jon C. Stott, Raymond E. Jones, *Canadian Books for Children. A Guide to Authors & Illustrators*, Toronto, Harcourt Brace Jovanovich Canada, 1988.

Un ulteriore titolo va ad arricchire la bibliografia, ormai degna di nota, sulla letteratura canadese per bambini e per ragazzi. Questa volta si tratta di uno strumento pensato e realizzato non tanto al fine di

strutturare una storia della *children's literature* canadese e dei suoi generi, bensì di favorire la scelta da parte di insegnanti, bibliotecari e genitori di libri interessanti, divertenti, stimolanti dal punto di vista pedagogico e, « last but not least », ben scritti ed illustrati.

Questa guida è concepita in tre parti. Nella prima e più importante, sia per l'estensione che per il contenuto, gli autori riescono a stipare in meno di duecento pagine ben 105 schede riguardanti altrettanti autori ed illustratori che hanno contribuito ad arricchire e sviluppare la tradizione canadese dei libri per l'infanzia. In questi articoli veloci e di piacevole lettura Stott e Jones, oltre a dare informazioni bio-bibliografiche sull'artista preso in esame, delineano le tematiche principali e i tratti caratterizzanti della sua produzione e si soffermano sui titoli più significativi sia dal punto di vista artistico che da quello didattico, considerando che non c'è crescita ed arricchimento da parte del giovane lettore se l'insegnamento è disgiunto dal divertimento, dal coinvolgimento e dal piacere della lettura. Ogni voce monografica si conclude con una breve lista di referenze secondarie che i lettori desiderosi di approfondire ulteriormente l'argomento potranno consultare.

A differenza del tono chiaro, essenziale, svelto e spesso frizzante di questa prima parte, quello della sezione rivolta più specificatamente agli insegnanti, ossia « Using Canadian Children's Books in the Schools », è esageratamente didattico ed esplicativo, risultando sovente noioso e ripetitivo. Gli autori, accanto a suggerimenti interessanti per l'inserimento di libri per bambini nella didassi tradizionale, fanno osservazioni così scontate ed ovvie da non essere di alcuna utilità a qualsiasi persona normalmente dotata di un po' di comune buon senso. In seguito a questa considerazione ci si augura che a far scadere Stott e Jones nel pedante sia stato l'intento di sintetizzare e teorizzare al tempo stesso metodologie che risultano aride qualora staccate dal loro contesto naturale e non una visione degli insegnanti come ottusi e poco creativi imbonitori di schemi altrui.

Mi pare inoltre poco chiara l'utilità della terza parte, un elenco dei vincitori dei premi più importanti che vengono attribuiti da varie associazioni a chi opera nel campo della letteratura per bambini in Canada. Forse questo elenco di « glorie » nazionali, con tanto di cartellino del prezzo in quanto viene anche indicata l'entità del premio vinto, è stato voluto proprio per evidenziare l'interesse dell'*establishment* per tale campo editoriale, ma risulta tuttavia un po' di cattivo gusto.

Canadian Books for Children sarebbe un'ottima guida agli autori e agli illustratori canadesi di libri per l'infanzia se Jon C. Stott e Ray-

mond E. Jones si fossero attenuti a questo, eliminando la seconda e la terza parte per ampliare invece la sezione dedicata alle schede biocritiche, che resta comunque notevolissima per la capacità di sintesi, l'acutezza critica e l'onestà di intenti di chi l'ha scritta.

GRAZIA TRABATTONI

Irving Layton, *Tutto sommato: Poesie 1945-1989*, a cura di Alfredo Rizzardi, Padova, Piovani 1989.

AA.VV., *Italian Critics on Irving Layton, A Symposium*, edited by Alfredo Rizzardi, Padova, Piovani 1988.

Presentando Irving Layton ai lettori italiani nel 1974 per l'edizione einaudiana de *Il freddo verde elemento*, Northrop Frye metteva subito in luce la difficoltà di ridurre l'opera del canadese in un florilegio rappresentativo. Ed è per questa ragione che da quella prima scelta, le raccolte di Layton succedutesi in italiano (grazie in particolare alla appassionata costanza di Alfredo Rizzardi) hanno cercato di essere sempre più ampie e comprensive di tutti i differenti esiti di questo poliedrico poeta. L'ultima antologia, curata da Rizzardi, si intitola programmaticamente *Tutto sommato, Poesie 1945-1989* e copre tutta la produzione laytoniana dagli esordi fino alle più recenti prove permettendoci un lungo viaggio ricognitorio.

Poeta satirico ed elegiaco, intimista e declamatorio, espressionista e narrativo, visionario e realista, barocco e romantico, Layton è un poeta difficilmente riconducibile ad un gruppo o ad una poetica o tanto meno classificabile in una scuola. Formatosi sulle pagine del *First Statement* insieme all'amico Louis Dudek, Layton respira fin dall'inizio l'atmosfera di forte impegno che caratterizzò gli Anni Trenta e assorbe del Modernismo lo spirito più innovativo di Pound e Williams. Nel 1945 pubblica la sua prima raccolta *Here and Now* avviandosi a diventare ben presto, dopo *In the Midst of My Fever* (1954) e *The Cold Green Element* (1955), una delle figure più importanti, se non la maggiore, della poesia canadese di questo secolo.

Frye, nell'introduzione già ricordata, si soffermava soprattutto sul Layton satirico. E non vi è dubbio che la parte più aggressiva e agónica dell'opera di Layton è quella che si staglia indelebile nel ricordo dei suoi lettori. La forza corrosiva dei suoi attacchi contro il male storico del mondo — che il poeta sa vedere con i suoi « improved bi-

noculars » — contro la produttività devastatrice e repressiva, contro tutta l'ideologia di morte del mondo contemporaneo (non va dimenticato che Layton è di origine romena ed ebrea) hanno il sapore di un coraggio raro, di un'ostinata volontà libertaria, di un ruolo di coscienza vigile e contestatoria (oggi tanto più drammatico dopo i fatti dell'Est) che il poeta ha sempre più timore di assumere: « Whatever else poetry is freedom » recita uno dei suoi più belli incipit. In Layton è smisurata la fiducia nelle capacità salvifiche della poesia tanto da avergli fatto scrivere presentando l'edizione italiana di *In un età di ghiaccio* (1981): « ... art, rather than the frenzy of politics, supermarkets and hydrogen bombs, can save mankind from repeating its diabolical mistakes ».

La forza di Layton sta nel saper trarre dal conflitto con un mondo deietto e disumanizzato la più vitale e intensa delle espressioni. Superando sulla fune tesa della sua voce la corruzione dei corpi e delle epoche, Layton si libra come un « tightrope dancer » su un orizzonte di perpetuo mutamento.

Non è il sogno di un'innocenza perduta, però. Dalla consapevolezza tragica del passare inesorabile del tempo, della vecchiaia nascosta nel bambino, del decadimento fisico a cui è difficile arrendersi (« Although I had written of venery... »), Layton ha tratto — erede di Yeats — un'accettazione tragica del mondo e del proprio destino. Non è un caso che l'ultima tra le allegorie laytoniane sia quella atletica, gioiosa e dionisiaca del *pole-vaulter*: « Spry and drugged with love/I pole-vault/over my grave ».

Come un lungo fiume ininterrotto l'opera di Layton si snoda per ampi corsi toccando il rendiconto probatorio del suo impegno morale, l'invettiva arrochita, il confronto con il passato mitico e primordiale (*Aetna*), le esperienze di viaggio e quelle amorose, le memorie familiari (*Keine Lazarovitch, For my Brother Oscar*), i disastri storici passati (*The Final Solution, Eine Kleine Nachtmusik, The Victims of Holocaust, For 751-0329*) e quelli presenti (*The Improved Binoculars, Eternal Recurrences*), il sentimento panico e insieme disperato per la natura (*Early Morning in Mithymna, Like a Mother Demented*).

Poeta barbaro e immediato, spesso istrione narcisista nella più classica tradizione d'Oltreoceano, poeta niente affatto oscuro e completamente « traducibile » (sempre Frye), Layton nasconde, dietro la semplicità e la facilità della sua versificazione e del suo lessico, una profondità ed una inafferabilità tutte particolari.

Dopo i pionieristici contributi di Giovanna Capone (1978) ed Elio Chinol (1981), e quelli successivi di Adele Cena (1983) Valerio Bruni

(1984) e Caterina Ricciardi (1987), ecco oggi un volume *Italian Critics on Irving Layton. A Symposium* che raccoglie studi importanti per la comprensione dell'universo laytoniano. Vi ritroviamo il ritratto che nel 1981 ne fece Elio Chinol o quello di Alfredo Rizzardi del 1983 che introduceva le poesie d'amore; lo studio psicocritico di Mario Domenichelli sui modelli tragici e comici nella visione laytoniana e quello di Valerio Bruni sulle metafore trasgressive; il confronto con Leonard Cohen del Layton erotico di Silvia Albertazzi o quello, fatto da Georgia Capranica, con la poesia di Eli Mandel la cui dolorosa, pessimistica e, per certi versi, meno velleitaria visione del mondo è lontana, a differenza di quella di Layton, da qualsiasi vitalistica salvazione.

Un aspetto molto interessante è quello, indagato da Lilla Maria Crisafulli Jones, della *imagery* tutta fisica e concreta del poeta canadese che riporta l'io e l'esperienza personale, finanche biologica, al centro del discorso poetico. Le pagine di Carla Comellini sono dedicate invece al vitalismo antiintellettualista di D. H. Lawrence ereditato dall'opera di Layton, e a quanto della contestazione antimodernista e antitecnologica dell'inglese si sia trasferita nel canadese. Quelle stesse influenze che, unite con la visione disionisiaca di Nietzsche, forniscono il tessuto connettivo dell'ispirazione e della *Weltanschauung* di Layton, come ben mostra Biancamaria Rizzardi.

L'ideale fusione di tutti questi contributi la si può trovare nella preziosa intervista che nell'aprile 1981 Caterina Ricciardi raccolse a Roma e nella quale è possibile trovare alcuni tra i più illuminanti commenti a se stesso e alla sua opera da parte di Layton. Uno va citato per tutti: « Modern poetry has tended to be deflationary of the old rhetoric. Poems should speak to people, non at them ».

In questo spirito antiretorico, in questa sincera ricerca dell'autenticità sta l'essenza più vera di tutto Layton.

BALDO MEO

Dennis Cooley, *The Vernacular Muse: The Eye and Ear in Contemporary Literature*, Winnipeg, Turnstone Press, 1987.

A/long prairie lines: An Anthology of Long Prairie Poems, a cura di Daniel S. Lenoski, Winnipeg, Turnstone Press, 1989.

Dennis Cooley è un critico/docente universitario/poeta: la sua raccolta di saggi è quindi una proposta critica e un'opera letteraria co-

struita a partire da altri manufatti letterari. Il tutto è tenuto assieme da un tono brillante e provocatorio che sembra scelto per far dimenticare il solido retroterra accademico dell'autore. Se si semplifica all'osso il suo discorso ci si avvede come esso progetti una poetica che rifiuti di porsi sull'asse della metafora propugnata da Jakobson e che per contrasto sia invece radicata in un luogo (le Praterie) e in un tempo (gli anni '80) dati. Cooley non è quindi distante da quanto proponeva la scuola delle Black Mountains per la poesia americana degli anni '50. Di questo collegamento con la riflessione teorica negli Stati Uniti pre-Beat Generation è indicativa la dettagliata analisi di « A Poem Beginning with a Line by Pindar » di Robert Duncan. In questo saggio Cooley valuta anche l'opera di Pound e di Williams, nonché la problematica del verso libero, che a sua volta costituisce poi il fulcro di un successivo saggio sulla spezzatura del verso in un sistema poetico che sfugga metro e rime.

Seguendo il percorso dei saggi scritti da Cooley durante gli anni '80 si nota come a suo parere poesia e critica non metaforiche e verso spezzato ad imitazione del parlato quotidiano, ma talvolta anche delle schermate del computer, siano l'arco di volta di una poesia *vernacular*, cioè di una poesia che sappia restituire il suo giusto valore all'occhio e all'orecchio. Vi è qui un deciso richiamo all'oralità letteraria dell'epoca elettronica studiata da Walter Ong, ma vi è anche l'influsso della pratica della lettura pubblica di poesia. Al di là del dichiarato post-modernismo Cooley è infatti un solido critico *mainstream*, che da un lato è molto attento alla sua *audience* e dall'altro dimostra una spiccata capacità di lettura secondo schemi più tradizionali di quanto egli forse dichiari.

L'esercizio critico è comunque soltanto uno degli aspetti dell'opera di Cooley, l'altro è quello poetico. Di quest'ultimo si trova un discreto *specimen* nell'antologia curata da Daniel S. Lenoski sul *long poem* nella letteratura delle praterie. Il testo di Cooley qui scelto esemplifica il suo lavoro a partire da una tradizione insieme regionale (i riferimenti alla vita quotidiana del Manitoba, ma anche il titolo, « Fielding », e la dedica al padre, del quale poi viene narrata la vecchiaia e la morte) ed estremamente colta. Il poema infatti è un'elegia che progressivamente si disintegra, frammentando i versi in più sezioni che esplodono sulla pagina. L'antologia in questione non fornisce, però, solamente un esempio della tecnica e della stoffa poetica di Cooley, ma illustra anche l'ambiente nel quale egli opera. Lenoski infatti ha sfruttato il *long poem* come lente di ingrandimento per studiare la nuova mito-

logia letteraria delle Praterie. La sua antologia ricostruisce così la geografia letteraria sulla quale Cooley, critico e poeta, ha saputo operare.

MATTEO SANFILIPPO

Reflections, Autobiography and Canadian Literature, edited and with an Introduction by K. P. Stich, Ottawa, University of Ottawa Press, 1988.

Susanna Moodie, *Roughing It in the Bush, or Life in Canada*, edited by Carl Ballstadt, Ottawa, Carleton University Press, 1988.

Tra le chiavi interpretative della letteratura canadese di lingua inglese, quella autobiografica va assumendo, nella più recente produzione saggistica, una rilevanza sempre maggiore. Lo testimonia, tra le altre, una interessante raccolta di saggi intitolata *Reflections, Autobiography and Canadian Literature*, curata da K. P. Stich per i tipi della University of Ottawa Press. Come si legge nella « Introduzione », infatti, sulla base del modello archetipico rappresentato dal *Walden* di David Herbert Thoreau, ' woods, memoires, dreams, reflections... lead naturally to *life sentences* in the New World (with respectful acknowledgement of Eli Mandel's autobiographical explorations) or, in other words, to books that give an inner life to individual Canadians and add life to Canada's psyche or soul ».

In questo senso — e proprio per stabilire una linea di continuità tra passato e presente — critici di formazione e tendenze diverse, tra i quali ricordiamo Michael Gnarowski, Smaro Kamboureli, Robert Lecker, John Lennox, si misurano con autori contemporanei altrettanto diversi tra loro come John Glassco, Michael Ondaatje, Alice Munro, W. O. Mitchell, oppure recuperano e rileggono gli scrittori seminali dell'Ottocento come Frederick Philip Grove e Susanna Moodie. Quest'ultima, in particolare, appare quanto mai archetipica.

Infatti, il suo *Roughing It in the Bush, or Life in Canada*, che oggi possiamo meglio apprezzare nella versione integrale curata da Carl Ballstadt sulla base dell'edizione Bentley del 1852, rappresenta il primo *turning point* nella narrativa delle origini. Nel suo approccio alla realtà canadese non vi è più la ricerca dell'esotico e del sensazionale né la pretesa di celebrare avvenimenti eroici che avevano caratterizzato quanti l'avevano preceduta, soltanto la descrizione della propria vita

nel *bush*, apparentemente riconducibile per il carattere autobiografico e la descrizione naturalistica al *Walden*.

Al contrario — e proprio per la diversità dell'esperienza anche in termini temporali che Ballstadt bene mette in evidenza — questa curiosità a volte esasperata diviene indicativa della volontà di instaurare con l'ambiente che la circonda un rapporto nuovo e non mediato. L'ansia di conoscere sopisce a tratti l'angoscia di chi si interroga sul perché della propria condizione, aiuta a venire a patti con l'immanenza del *landscape* canadese, divenuto ormai vero e proprio personaggio, a superare le difficoltà di un impatto, di un cambiamento repentino quanto terrificante, riuscendo ad anticipare e comprendere tutte le tematiche che andranno a comporre l'ordito del romanzo canadese propriamente detto.

Ecco allora che più degli elementi, pur ragguardevoli, sopra menzionati, emerge con forza la presa d'atto di una situazione che non può essere quella ottimistica di un Galt o di un Haliburton. Il Canada appare realmente quello che è, un « minotauro ultramarino » per dirla con il Praz, contro il quale bisogna ingaggiare una lotta per la sopravvivenza, quel *survival* che la Atwood vede come uno dei temi centrali dello sviluppo culturale del proprio paese. Il paradigma iniziatico, perché di iniziazione si tratta, che caratterizza l'intero arco del romanzo, se così vogliamo definirlo, fa sì che questo si ponga come una vera e propria opera di formazione che, se non risponde appieno ai canoni del *Bildungroman*, senza dubbio ne ha la medesima forza di impatto. Ma, allo stesso tempo, *Roughing It in the Bush* segna anche l'inizio del realismo, di un realismo, però, ancora « reticente ».

« I sketch from Nature, and picture's true;/ Whate'er the subject, wheter grave or gray,/ Painful experience in a distant land,/ Made it my own. », recitano i versi che la Moodie pone ad epigrafe e questo suo atteggiamento trova conferma nel saggio « A Word for the Novel Writers », comparso nel 1851 sulla *Literary Garland*, nel quale parla di « novels founded upon real incidents... because the closer the story of the painting approximate to Nature, the more interesting and popular will it become ». A questa indicazione chiara e perentoria non corrisponde tuttavia, come dicevamo, un analogo risultato sul piano stilistico, il rimanere ancorati alla *genteel tradition*, con quella reticenza ad affrontare gli aspetti più crudi della vita, finisce per essere un limite. E questo lo si coglie soprattutto in termini di linguaggio perché la Moodie, pur abbandonando i toni violenti ed esasperati usati, ad esempio, da Richardson, non riesce (nonostante gli sforzi testimoniati

dall'impressionante numero di varianti individuate con certissima pazienza dal Ballstadt) a creare una lingua letteraria inequivocabilmente canadese. Una lingua che appunto nel suo caratterizzarsi, conferisca ulteriore spessore e, perché no?, maggiore credibilità allo sforzo narrativo di una scrittrice che ponendosi al centro di un universo, per molti versi ancora sconosciuto, lo esplora, al pari di se stessa, alla ricerca di una identità che è e rimane soprattutto quella di una nazione nel suo divenire.

ALESSANDRO GEBBIA

Michele Gadpaille, *The Canadian Short Story*, Toronto, Oxford University Press, 1988.

Neil K. Besner, *The Light of Imagination: Mavis Gallant's Fiction*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1988.

Con il recente intensificarsi dello studio del racconto come forma narrativa governata da tecniche specifiche, e con l'altrettanto recente ritorno alla creazione del racconto — soprattutto negli Stati Uniti —, anche in Canada si inizia la sistematizzazione di un genere nazionale ormai consolidato.

Il racconto, in quanto espressione di un'esigenza narrativa, nasce con il Canada moderno e raggiunge una sua maturità prima del romanzo. Preceduto dallo *sketch*, ampiamente sfruttato dai pionieri-letterati del primo Ottocento lungo le linee del classico *exemplum* — illustrativo e didattico (S. Moodie e C. Parr Trail), ma anche ironico e umoristico (T. C. Haliburton e S. Leacock) —, a fine secolo il racconto in Canada diventa non solo racconto, ma racconto canadese e inizia a crescere in due direzioni: la ormai classica *animal story* di Charles G. D. Roberts e E. T. Seton e la *local-colour story* di D. C. Scott, con il quale si affaccia l'esperienza dei contemporanei maestri francesi.

Sono questi, in breve, i solidi inizi di una tradizione che continuerà ininterrotta per tutto il Novecento, passando attraverso la lezione modernista assimilata da M. Callaghan e da R. Knister, e il realismo diversamente sfumato dal contesto storico, sociale e geografico (prateria, piccola provincia, centri urbani, guerre mondiali, depressione) di F. P. Grove, H. Gardner e S. Ross. Tra svolte innovative e fedeltà a schemi

classici e a tematiche locali si arriva agli anni Sessanta, quando il ciclo delle forme della narrativa breve sembra riaprirsi su nuovi parametri, e il racconto canadese inizia a universalizzare meglio le coordinate del suo immaginario nazionale e a varcare almeno il 49° parallelo.

La grande metamorfosi si deve per lo più a mani femminili: M. Gallant, M. Laurence, E. Wilson, A. Munro e M. Atwood, che distintamente, nei temi e nelle forme, pur conservando o recuperando una materia nazionale ricca e suggestiva, riescono anche a trattarla col distacco e l'abilità di una professionalità ormai esperta e matura. Le strategie moderniste di queste scrittrici e di altri (H. Hood, N. Levine, J. Metcalf, C. Blaise, M. Cohen, M. Engel) aprono la strada alle sovversioni e rivisitazioni post-moderne degli anni Settanta e Ottanta di G. Bowering, L. Rooke, R. Wiebe, A. Thomas, W. D. Valgardson, J. Hodgins e molti altri, i quali continuano a ripercorrere e a riscoprire gli spazi canadesi (da Toronto alla prateria a Vancouver), trasformando il racconto sempre più in racconto, come vuole l'etimologia, un racconto che relega la storia in secondo piano, e si fa governare sempre più dal piacere e dal gioco del raccontare.

Questa è una breve analisi che si può approfondire nel recente volumetto di M. Gadpaille *The Canadian Short Story*, la prima storia del racconto canadese (le antologie invece sono state e sono tuttora numerose), breve ed essenziale, ma sempre centrata nei giudizi, nelle distinzioni e nella storicizzazione.

Come in tutte le storie brevi, tuttavia, manca sempre qualcosa. Ad esempio, un po' di attenzione all'emergente letteratura del nativi, così congenitamente fondata sul raccontare, e più documentazione sulle conquiste recenti. Ma forse la mancanza più inspiegabile, che incrina l'indubbia utilità di questo libro, è quella di una bibliografia finale, aggravata durante il percorso dalla non indicazione delle fonti. Una mancanza imperdonabile in un'impresa del genere.

In compenso, restando in ambito di racconto, la monografia di N. K. Besner *The Light of Imagination: Mavis Gallant's Fiction*, che esce dall'eccellente workshop accademico della università della British Columbia, si presenta ben documentata e aggiornata, a parte una piccola svista sull'anno di pubblicazione (1975 o 1978?) di un precedente studio su Mavis Gallant (G. Merler, *Mavis Gallant: Narrative Patterns and Devices*, Ottawa, Tecumseh Press).

Quello di Besner è un classico lavoro monografico, condotto cronologicamente a coprire l'intera produzione della scrittrice, produzione che non si limita ai racconti, certamente la forma a lei più congeniale

(se ne contano più di cento), ma che include anche romanzi e saggistica.

Esploratrice raffinata delle tensioni culturali e psicologiche poste dalle avventure di Canadesi in Europa (soprattutto in Francia dove vive dagli anni Cinquanta), durante tutta la sua carriera, la Gallant ha sondato in profondità con gusto e sensibilità jamesiane un tema raro nella letteratura del suo paese. Il suo genere di racconto, dunque, è poco canadese nell'impianto, nello spirito e nella visione, anche là dove il *setting* è montrealese. E sono queste nuove variazioni sul classico tema internazionale, con la sua dialettica tra esperienza e innocenza, passato e presente, storia e natura, che Besner analizza nella sua monografia, accanto a tematiche più specificamente femminili: dalle relazioni interpersonali alla riconquista della memoria matriarcale. Un lavoro pregevole che ha il merito di studiare un autore canadese anche al di fuori della sua canadesità.

Il riconoscimento dell'arte di Mavis Gallant, nonostante l'autorevole e immediato avallo del *New Yorker*, sul quale ha esordito nel lontano 1951 e per il quale Mavis Gallant ha continuato a scrivere, è arrivato in ritardo, ma è destinato a continuare e a diffondersi, come dimostra anche la recente traduzione italiana di una scelta dei suoi racconti: *Sospeso in un pallone* (Milano, Bompiani, 1989).

CATERINA RICCIARDI

SHORT NOTICES-EN BREF

Les Nouvelles Frances. France in America, 1500-1815. An Imperial Perspective, by Philip P. Boucher, The John Carter Brown Library, Providence, Rhode Island, 1989.

La John Carter Brown Library ha esposto in occasione del bicentenario della Rivoluzione francese la sua ricchissima collezione di edizioni originali sulle colonie della Francia in America. La mostra è stata accompagnata da un catalogo che illustra la storia dell'America francese a partire da 133 fonti a stampa, pubblicate tra il Cinquecento e il primo Ottocento. L'autore del catalogo ha di fatto scritto un vero e proprio manuale, anche se è talvolta approssimativo per quanto riguarda i risvolti socio-economici della vicenda coloniale francese. Il volume costituisce comunque un'utile sintesi e mette in risalto l'importanza delle fonti a stampa per riempire i vuoti della documentazione archivistica.

(G. P.)

Anthony Pagden, *La caduta dell'uomo naturale. L'indiano d'America e le origini dell'etnologia comparata*, Torino, Einaudi, 1989.

Igor Legati ha tradotto in italiano la seconda edizione di *The Fall of Natural Man* (Cambridge University Press 1986).

In questa edizione, spinto da una recensione di Giuliano Gliozzi sulla « Rivista Storica Italiana », Pagden amplia il suo discorso sulla nascita dell'antropologia nel dibattito teologico del Cinquecento spagnolo e aggiunge un capitolo sul gesuita Joseph François Lafiteau, studioso settecentesco degli Uroni e degli Irochesi della Nuova Francia. Pagden non è tuttavia interessato ai testi coloniali sulle popolazioni autoctone, vuole piuttosto seguire l'evoluzione del pensiero europeo di fronte alla scoperta di realtà umane differenti da quelle tradizionali.

Lafiteau è così visto come il punto finale di una lunga evoluzione destinata a far maturare gli studi antropologici ed etnologici ottocenteschi.

Per Pagden, Lafiteau ha cercato di dimostrare che gli indiani del Canada discendono dagli Spartani e dai Lici e quindi non escono dallo schema della storia europea. Tuttavia la dimostrazione di questo assunto lo porta a formulare nuovi metodi di analisi. Lafiteau capisce così che non si può studiare una società diversa da quella europea utilizzando la scala di valori europea e in questo modo apre la strada a una nuova coscienza delle società « altre ». Lafiteau inoltre cerca di capire quali siano gli elementi comuni a civiltà differenti e identifica la funzione mitopoietica come il perno di tutte le culture. Questo interesse per il mito fece leggere le sue opere ancora nell'Ottocento, quando sono state poste le basi delle successive analisi etnologiche.

(M. S.)

A History of British Columbia. Selected Readings, a cura di Patricia E. Roy, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd., 1989.

Per rendere meglio la storia peculiare della Colombia Britannica Patricia E. Roy ha scelto di raccogliere i saggi della sua antologia storica in cinque sezioni corrispondenti ad altrettante questioni storiografiche. La prima tratta dell'impatto della frontiera europea sulle società indigene. La seconda discute lo sfruttamento delle risorse naturali, mentre la terza ruota attorno ai rapporti tra Colombia Britannica e nazione canadese. La quarta cambia angolo di prospettiva e si incentra sulle tradizioni scolastiche locali. La quinta infine studia i principali conflitti sociali (etnici, razziali e di classe) in una provincia nata per sfruttare le risorse minerarie e forestali e che ha finito per operare soprattutto lo sfruttamento di una classe operaia multietnica e multi-razziale.

(G. P.)

Bruno Ramirez, *Les Italiens au Canada*, Ottawa, La Société Historique du Canada, 1989.

Nella collana della Società storica canadese dedicata alla storia dei gruppi etnici Bruno Ramirez ricostruisce l'intera sequenza migratoria

dall'Italia al Canada. Sintetizza così i problemi socio-economici che hanno spinto a emigrare dall'Italia, le modalità dell'emigrazione italiana in Canada, i meccanismi dell'emigrazione nella società canadese. Questi ultimi sono ricostruiti in quattro tempi, dedicati all'insediamento nelle grandi città, al familismo, al binomio acculturazione canadese/formazione di associazioni italo-canadesi, alla costruzione di una nuova identità. Ramirez tenta anche una prospettiva comparativa e abbozza un paragone comunità ebraica/comunità italo-canadese che meriterebbe di essere approfondito.

(G. P.)

Il Canada e la guerra dei trent'anni. L'esperienza bellica di un popolo multietnico, a cura di Luigi Bruti Liberati, Milano, Guerini Studio, 1989.

Questo volume, che rappresenta il primo titolo della nuova collana del Centro Interuniversitario di Studi sul Canada (Università di Milano e di Pisa), nasce dal convegno *Il Canada, l'Italia e le due guerre mondiali*, tenutosi a Pisa nel 1988.

Che cosa è il Canada e che cosa ha a che fare con l'Europa e con l'Italia? Solo a pochi esperti può venire in mente che si tratta di un paese che nelle due guerre mondiali ha lasciato sul campo rispettivamente 60.000 e 82.000 caduti, di cui molti proprio nel nostro paese. A molti invece, può accadere di rispondere che il Canada è un paese d'immigrazione, che soprattutto dopo il 1945 ha costituito la meta di migliaia e migliaia di nostri connazionali. E perché dunque non domandarsi come hanno vissuto le due guerre in Canada gli immigrati italiani e quale fu più in generale l'impatto della duplice esperienza bellica sulla società canadese? È proprio a tali domande che cerca di rispondere questo libro spogliando la parola « guerra » da ogni riferimento mitico e eroicizzante e riportandola invece sul terreno concreto delle sue conseguenze politiche, sociali e culturali e dell'esperienza di chi la combatté nel nostro paese.

Diciotto esperti guidano il lettore lungo il complesso cammino che vide il Canada « scoprire » l'Europa attraverso la tragica esperienza di due grandi guerre e fare i conti con la propria realtà multietnica in momenti di crisi nazionale. In questo contesto è stato scelto di privilegiare la questione dei rapporti Canada-Italia per offrire un caso esemplare di trattamento di una minoranza etnica in tempo di guerra e di

relazioni con un paese prima alleato e poi nemico. Specifica attenzione è stata anche dedicata alla partecipazione franco-canadese alle due guerre mondiali e ad altre importanti questioni quali la letteratura di guerra e l'atteggiamento delle chiese canadesi di fronte al primo conflitto mondiale.

Valendois di contributi a carattere multidisciplinare, che spaziano dalla storia alla letteratura e al diritto, il volume mostra come le due guerre mondiali segnarono delle tappe fondamentali nei rapporti tra i nostri due paesi e come, in tempi di crisi, il problema delle minoranze etniche fece emergere profonde e laceranti contraddizioni tra i diritti formali e il loro rispetto.

(M. S.)

Freda Hawkins, *Critical Years in Immigration. Canada and Australia Compared*, Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1989.

Nel 1972 Freda Hawkins, professore associato di Scienze Politiche all'Università di Toronto e allora direttrice dell'Immigrant Programs Development Group del Department of the Secretary of State, scrisse *Canada and Immigration. Public Policy and Public Concern*. Scopo centrale del libro era analizzare la storia dell'immigrazione in Canada tra il 1945 e il 1970 in modo da districarne un modello per una nuova politica federale. Hawkins pensava infatti che l'immigrazione avrebbe continuato a giocare un ruolo importante nello sviluppo del Canada, ma che questo ruolo doveva essere ben definito da un'accorta politica del governo.

Quasi venti anni dopo Hawkins, ormai professore emerito, è tornata sullo stesso tema per vedere come si è sviluppata nel frattempo la politica governativa. Tuttavia il suo libro non è soltanto un *post-scriptum* al primo, ma allarga il raggio di analisi ad un paragone con l'Australia, che ha vissuto nello stesso lasso di tempo problemi omologhi. Il libro che ne risulta non è un lavoro per accademici, né una teorizzazione sull'immigrazione o sull'amministrazione pubblica. È scritto piuttosto per politici e burocrati e cerca di mostrare cosa hanno fatto e cosa fanno i governi, parlamenti, partiti politici e gruppi di pressione. È quindi un'analisi del contenuto di strategie politiche, leggi e programmi in due paesi occidentali che devono continuamente confrontarsi con i nuovi problemi dell'immigrazione.

(G. P.)

Understanding Canadian Society, a cura di James Curtis e Lorne Tepperman, Toronto, McGraw-Hill Ryerson Ltd, 1988.

Il volume in questione è un manuale di sociologia per l'università canadese e quindi non è immediatamente utilizzabile nel contesto italiano. Tuttavia gli autori hanno costruito una gabbia sociologica che risulta di ottimo supporto per ogni studio del Canada contemporaneo. I testi dei contributori sono suddivisi in quattro parti (Population and Place; The Base in Political Economy; Sociocultural Organization and Change; Social Inequality and Protest) che spesso offrono più di quanto si possa sperare. Tanto per fare un esempio la quarta parte raccoglie saggi sulle ideologie politiche, sulla protesta di classe, sulla discriminazione rispetto al sesso di appartenenza, sulle relazioni tra francofoni e anglofoni e tra bianchi e amerindiani, sulle tensioni etniche e razziali. Ogni saggio è corredato da un apparato didattico, ma anche da una bibliografia di base.

(M. S.)

Jeanne d'Arc Lortie, s.c.o., avec la collaboration de Yolande Grisé, Pierre Savard, Paul Wyczynski, *Les textes poétiques du Canada français 1606-1867*, vol. 2, 1806-1826, Montréal, Editions Fides, 1989.

Da quindici anni suor Jeanne d'Arc Lortie approfondisce lo studio della poesia franco-canadese pre-Confederazione. A tal scopo ha intrapreso assieme ad altri studiosi di storia e di letteratura la pubblicazione di tutte le opere poetiche scritte in francese nel Canada coloniale. Questo secondo volume del progetto, destinato a completarsi con altri dieci, raccoglie, commenta e inquadra storicamente 351 componimenti che vanno dalla canzone all'epigramma, ricalcando abbastanza fedelmente i metri allora in vigore in Francia. Di questa e della sua produzione poetica sono anche ripresi i temi dominanti: la libertà, che nel Canada francese vuol dire ovviamente libertà dalla dominazione inglese, e l'esaltazione dei sentimenti. In compenso la riuscita di molti dei componimenti canadesi è nettamente inferiore a quella dei modelli francesi. Resta tuttavia notevole l'interesse storiografico dell'operazione avviata da suor Jeanne d'Arc Lortie.

(M. S.)

Novella Novelli, *Gabrielle Roy: de l'engagement au desengagement*, Roma, Bulzoni, 1989.

Critici e recensori canadesi si sono spesso chiesti come mai Gabrielle Roy, scrittrice franco-canadese, originaria del Manitoba, sia passata a una forma narrativa simbolistica e intimistica, dopo essersi affermata come narratrice realistica. La critica ha spesso sciolto questo dubbio cercando di rintracciare anche nei primi romanzi di Gabrielle Roy gli elementi che caratterizzano le opere successive. Novella Novelli segue invece un metodo diverso e partendo dai testi giornalistici dell'autrice, testi che precedettero le prove narrative, suggerisce che questa sia stata in un primo tempo attratta da un modello di letteratura *engagé*, che le parve il solo atto a dar ragione dei problemi della società quebecchese, e poi lo abbia volutamente abbandonato nel timore di restarne ingabbiata. A sostegno di questa tesi Novelli porta alcuni documenti degli anni '60 e '70, che dimostrano il progressivo distaccarsi di Gabrielle Roy dal dibattito politico di quel tempo.

(M. S.)

La deriva delle Francofonie, atti dei seminari annuali di Letterature francofone diretti da Franca Marcato Falzoni, *L'altérité dans la littérature québécoise*, Bologna, CLUEB, 1987.

Laurent Mailhot identifica il bersaglio del seminario che ha dato vita a questi atti sottolineando come nella letteratura del/sul Québec esista un'alterità multipla. L'Altro è di volta in volta l'Amerindiano, il Francese, l'Inglese, l'Americano, i neo-immigrati, le donne, le minoranze di ogni tipo. Può anche essere un ideale, un modello, Dio stesso. Il problema è quindi come tradurre la lingua dell'altro, anzi degli altri nella propria. I partecipanti al seminario cercano allora di identificare la voce dell'alterità nei testi etno-antropologici della Nuova Francia (Carile), nella sindrome quebecchese, cioè nella situazione edipica di una letteratura che identifica gli amati/odiati genitori nella Francia e nell'Inghilterra (Campagnoli), nei *réportages* di Gabrielle Roy (Novelli), nelle figure ebraiche dei romanzi del Québec (Fratta), nell'*Antiphonaire* di Hubert Aquin (Nissim), nella rivisitazione delle *Lettres Persanes* operata da Lise Gauvin (Marcato Falzoni), nei romanzi di Jacques Godbout (Klinkenberg).

(M. S.)

Keith Henderson, *The Restoration: The Referendum Years*, Montreal, DC Books, 1987.

I mesi che precedono e seguono il referendum del 1980 costituiscono lo scenario del vagabondaggio intellettuale di Gilbert Rollins, montrealese anglofono che vuole continuare a vivere nel Québec. In una continua altalena di rivelazioni e delusioni Gil scopre che dietro il referendum si affilano i coltelli delle lotte intestine tra gli amministratori, mentre gli antichi padroni della città, gli uomini d'affari di lingua inglese, cercano di realizzare il maggior profitto ancora possibile, ricorrendo anche ai metodi più sordidi. Parenti, amici, uomini politici: non uno si salva a uno scrutinio ravvicinato. Soltanto Gil e la donna che forse gli ha fatto ritrovare l'amore non sono condannati, perché non scelgono mai e ondeggiano indecisi e affascinati tra gli opposti nazionalismi e gli opposti schieramenti politici.

La narrazione è molto tesa, più americana che canadese, anche per la tecnica scaltrita con cui mira alle viscere di un pubblico *middle-brow* per il quale la politica e gli affari sono sempre e comunque corruzione. Al di là di ogni giudizio politico — direi infatti che sono discutibili non soltanto la raffigurazione dell'attività politica in quanto tale, ma anche l'immagine della donna e dei gruppi etnici minoritari che traspare dal testo — si tratta comunque di un libro da leggere per il vivido ritratto della Montreal anglofona sbandata e impaurita davanti a sviluppi storici che non riesce a capire e a controllare.

(M. S.)

The Lyric Paragraph, a cura di Robert Allen, Montreal, DC Books, 1987.

Robert Allen scrive nell'introduzione che il poema in prosa ha avuto sempre una scarsa fortuna in Canada, mentre è stato spesso adottato in Francia, America Latina, Stati Uniti.

Tuttavia negli ultimi dieci anni alcuni autori canadesi hanno fatto ricorso a questa forma, spesso provenendo dal campo della prosa piuttosto che da quello della poesia.

Allen sottolinea che diversi romanzieri canadesi hanno fatto ricorso al poema in prosa, perché permetteva loro di raggiungere un'intensità ipnotica particolarmente adatta allo sviluppo di tecniche surrealistiche: un esempio è offerto dal *Book of Mercy* di Leonard Cohen. Alcuni

poeti hanno invece sfruttato la sua potenzialità di veicolo per narrare storie o per sviluppare riflessioni anche piuttosto lunghe. A questo proposito nell'antologia è raccolto un testo di Margaret Atwood sulla differenza tra i romanzi scritti da uomini e quelli scritti da donne: il poema in prosa permette all'autrice di condensare la sua riflessione senza, però, doverla sostantivare con l'apparato critico necessario a un vero saggio. Le composizioni raccolte da Allen sono già note, ma il loro accostamento stesso invita a riflettere lungo le linee suggerite dal curatore.

(M. S.)

Ludmilla Bereshko, *The Parcel from Chicken Street and other stories*, Montreal, DC Books, 1989.

Fran Ponomarenko ha raccolto per iscritto e tradotto in inglese alcuni racconti di Ludmilla Bereshko, ucraina immigrata a Montreal dopo la seconda guerra mondiale. Questa antologia dovrebbe illustrare il difficile percorso di adattamento degli immigrati dall'Europa orientale, tuttavia la traduzione e il passaggio dal racconto orale al testo scritto spengono quella che doveva essere la vividezza e la freschezza dell'originale.

(M. S.)

Le Dictionnaire du Cinéma Québécois, a cura di Michel Coulombe, Marcel Jean, Montréal, Boréal, 1988.

Diretto da Marcel Jean, professore di cinema e critico, e da Michel Coulombe, direttore dei Rendez-Vous del cinema quebecchese, *Le Dictionnaire du Cinéma Québécois* fornisce un prezioso inventario del cinema quebecchese, dalle origini agli anni ottanta. Le 650 voci che compongono il testo sono redatte da 62 collaboratori che rappresentano i migliori specialisti di ciascun settore trattato.

Oltrepassando i limiti propri della natura di dizionario, il testo offre un percorso attraverso la cinematografia del Québec con l'attenzione sempre rivolta a produttori, autori, attori, sceneggiatori e tecnici. Il volume è corredato da 39 voci monografiche che, esplorando l'attività dei vari organismi ed eventi che accompagnano il film durante il suo percorso, ragguagliano il lettore circa la funzione e il ruolo di festival,

cineclub, riviste di critica, società di produzione e distribuzione, associazioni professionali e organismi pubblici.

In fondo al testo è presentata un'appendice completa di schede del personale tecnico di 333 film del Québec.

(P. P.)

Marcel Fortin, Yvan Lamonde, François Ricard, *Guide de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1988.

Centro interuniversitario di studi sul Canada, *Catalogo dei libri e dei periodici di interesse canadese presso l'Università degli studi di Pisa*, a cura di Algerina Neri e Giovanni Pizzorusso, Pisa, Servizio Editoriale Universitario di Pisa, 1989.

L'incremento della produzione specialistica ha reso sempre più importanti le bibliografie che siano allo stesso tempo selettive ed esaurienti. Il volume curato da Fortin, Lamonde e Ricard risponde pienamente a questi requisiti e facilita un approccio ragionato alla letteratura del Québec. I primi tre capitoli presentano i dizionari, le sintesi e i maggiori contributi critici sui generi letterari. Il quarto capitolo scompone la letteratura quebecchese nelle sue componenti linguistiche ed etniche per poi ricomporla nel contesto della francofonia e del Nordamerica. I successivi capitoli raccolgono la bibliografia sulla stampa, la lingua, lo stato della ricerca e il contesto culturale. Il lavoro è nel suo complesso maneggevole, accurato e costituisce una piacevole sorpresa anche per il bibliofilo più accanito. La bibliografia di Algerina Neri e Giovanni Pizzorusso segue un percorso diverso e scheda i libri sul Canada disponibili in alcune biblioteche dell'Università di Pisa, uno dei maggiori centri italiani di studi canadesi. Il lavoro è diviso per aree d'interesse (storia; letteratura anglofona; letteratura francofona; geografia umana) ed elenca i periodici disponibili. È evidente l'utilità per gli studiosi italiani.

(M. S.)

Yvan Lamonde, *L'histoire des idées au Québec 1760-1960*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1989.

Questa utilissima bibliografia sulla storia delle idee nel Québec si compone di sei sezioni che trattano dei periodi 1760-1815, 1815-1840,

1840-1880, 1880-1929, 1929-1945, 1945-1960. Ogni sezione è divisa in un certo numero di temi, alcuni dei quali sono riproposti per più periodi storici. Per esempio il tema della metropoli e del contesto internazionale e quello delle condizioni della vita intellettuale ritornano in tutte le sezioni del periodo coloniale. Altri temi invece appaiono soltanto nelle sezioni dedicate al Novecento e sono legati a momenti precisi dello sviluppo più recente. Nonostante che i temi aumentino per il nostro secolo, Lamonde ha cercato di non svantaggiare le sezioni relative al periodo coloniale e quindi ha ridotto la bibliografia sui periodi più recenti. Di conseguenza questo contributo alla storia delle idee nel Québec non schedava tutti i saggi sull'argomento, ma offre comunque un ventaglio di scelte di tutto rispetto. Soprattutto segnala anche saggi di autori non canadesi.

(M. S.)

University Research and the Future of Canada, edited by Baha Abu-Laban, Ottawa, Ottawa University Press, 1989.

International Directory to Canadian Studies/Repertoire International des Etudes Canadiennes, Ottawa, International Council for Canadian Studies/ Conseil International d'Etudes Canadiennes, 1989.

Canadian Studies/Etudes Canadiennes, Foreign Publications and Theses/Publications et thèses étrangères, compiled by Linda M. Jones, Ottawa, International Council for Canadian Studies/ Conseil International d'Etudes Canadiennes, 1989.

Baha Abu-Laban ha curato l'edizione degli atti di un convegno tenuto ad Edmonton, Alberta, nell'aprile 1988. In quell'occasione più di 50 docenti e amministratori universitari si sono incontrati per analizzare la tendenza alla riduzione dei fondi per la ricerca universitaria e per prospettare qualche soluzione. Il ponderoso volume che ne è venuto fuori tratteggia i confini e l'importanza della ricerca nel Canada odierno, ma anche i problemi crescenti da questa incontrata. Alcuni degli intervenuti, oltre a rilevare le colpe governative, sottolineano come quanto accade sia il frutto della tentazione dell'Università a chiudersi su se stessa senza arrischiarsi fuori del perimetro dei *campus*.

I due volumi dell'ICCS/CIEC sono più ottimisti, anche perché registrano l'incremento degli studi canadesi all'estero. Nel primo vo-

lume sono inventariate le associazioni che si interessano alla storia e alla letteratura del Canada, mentre nel secondo sono registrati gli studi e le tesi sul Canada di cui sono venuti a conoscenza i funzionari dell'ICCS. Purtroppo l'elenco pecca per difetto, anche per il mancato coordinamento con alcune delle associazioni summenzionate. Da segnalare il curioso errore per cui tutte le tesi di laurea italiane sono state considerate tesi di dottorato.

(G. P.)

The Northeastern Borderlands: Four Centuries of Interaction, a cura di Stephen J. Hornsby, Victor A. Konrad e James J. Herlan, Fredricton N. B., Acadiensis Press, 1989.

Ernest R. Forbes, *Challenging the Regional Stereotype: Essays on the 20th Century Maritimes*, Fredricton N. B., Acadiensis Press, 1989.

Questi due libri esaminano una stessa area regionale, le Province Marittime, con due approcci differenti. Il primo studia, lungo quattro secoli di storia, i rapporti di questa regione con quelle confinanti, il Québec e soprattutto il New England. Ne risulta una fitta rete di scambi, a partire dall'epoca coloniale, da cui emerge un'area più vasta, il Nordest dell'America settentrionale, molto importante per tutta la storia del Canada e degli Stati Uniti. Le connessioni sono economiche ma anche sociali come dimostra il saggio di D. R. Louder sull'emigrazione franco-canadese nel New England. Accanto a *case-study* (Louder, Wynn) e a sintesi secolari (Reid, Conrad, McGee), il libro propone anche saggi storiografici (Rawlyk, Bruckner) che reinterpretano il concetto storico di regione di confine. Il secondo libro approfondisce i problemi interni delle Province Marittime di questo secolo. Prendendo in esame vari problemi, come il movimento proibizionista e per i diritti civili, il femminismo suffragista, la politica dei trasporti e lo sviluppo *ineguale* della regione rispetto al resto del Canada, E. R. Forbes vuole portare una critica allo stereotipo delle Province Marittime come storicamente statiche e conservatrici. Egli dimostra infatti come questo mito nasca sia dall'influenza della *frontier thesis*, che sposta ad Ovest ogni dinamismo e progressismo, sia dal vittimismo ingeneratosi nella mentalità, nella politica e nella storiografia della regione.

(G. P.)

IN MEMORIAM

RICORDO DI BOB HARNEY

Ricordare Bob Harney, a distanza di qualche mese dalla sua improvvisa morte avvenuta nell'agosto del 1989, risulta impegno ancora più arduo ed anche più doloroso in rapporto all'accresciuto senso della sua perdita. Si ha l'impressione che il poco tempo trascorso ne abbia ancor meglio stagliata la figura e dato risalto alle sue capacità intellettuali e qualità morali.

La produzione scientifica di Bob Harney è stata ampiamente ricordata nei giorni della sua scomparsa: pubblicazioni che hanno costituito un punto fermo per studiosi e ricercatori, particolarmente dedicati ai tempi dell'immigrazione. Dal suo primo *Immigrants* del 1975 ai vari saggi raccolti da L. Bruti Liberati, in *Dalla frontiera alle Little Italies. Gli italiani in Canada, 1880-1945* (1984), ai numerosi articoli sparsi in varie riviste, ma aventi come riferimento la realtà amata del Canada e della sua Toronto, come in *Gathering Place* (1985).

Egli è venuto meno, nel vigore delle sue forze intellettuali, a cinquant'anni, proprio quando avrebbe potuto dare un contributo originale e determinante agli studi sull'immigrazione, dopo tante fatiche e collegamenti internazionali così abilmente costruiti. Egli non ha potuto raccogliere a piene mani i risultati, come forse sarà concesso ai suoi « allievi » di varia provenienza, e formazione: perché in effetti Harney è stato alla sua maniera un « caposcuola », educando i giovani alla ricerca e avendo fiducia in loro. Il fondo appena lanciato per ricordarlo, *Robert F. Harney Memorial Trust for Ethnic & Immigration Studies*, servirà mirabilmente a dare continuità a questo impegno in cui ha creduto.

Ma non è la dimensione scientifica che mi risulta naturale ricordare di Bob. Di lui ricordo soprattutto l'amicizia e la grande umanità. Conservo molte sue lettere, scritte dal 1978, dopo che ci eravamo incon-

trati ad un convegno, fino a poco tempo fa: lettere lunghe ed affettuose, piene di considerazioni personali e non solo di informazioni « di studio », a volte una sorta di pretesto per fare confidenze e per ottenerne. Era quello un suo modo — che esprimeva anche nei colloqui privati « liberi » — per manifestarsi così com'era, per non coprirsi dietro un'immagine compiacente, che sarebbe stata irreparabilmente artefatta. Preferiva dire, esporsi ed intuire, spesso, quello che nelle righe o nelle pieghe del discorso dell'altro era rimasto inespresso.

Bob aveva la singolare capacità, che è tipica degli uomini superiori e liberi, di tenere legami con persone di estrazione diversa, anche di differente formazione e di opposta opinione politica. Dei protagonisti dell'epopea del lavoro, di cui intendeva occuparsi nei suoi studi sull'immigrazione, egli ammirava la semplicità dei modi, la trasparenza e la forza d'animo con cui erano state superate difficoltà a volte impensabili. Sapeva cogliere la profondità e ricchezza delle radici culturali dei gruppi etnici, di cui poi riusciva a intuire gli orizzonti fecondi di comunicazioni e di interscambio.

Con gli amici egli sapeva essere sincero ma anche pretendere sincerità. E sapeva usare del suo humor, a volte sferzante, per sottolineare le loro ambiguità e contraddizioni, per combattere le varie forme di confessionalismo che ci portiamo dietro e ci impediscono di vedere negli altri la dimensione vera dell'uomo. E Bob ne ha dato testimonianze anche a me, e gliene sono grato.

Del resto egli aveva un panorama di amicizie assai vario, extra-academico, non convenzionale, e proprio per questo più sentito e meno formale. Sapeva guardare al di là dei limiti culturali, anche dei leaders comunitari che conosceva, per cogliere la dedizione concreta, la disponibilità e sincerità di fondo, l'amore alle cose da fare. Forse per questo gli riusciva di vivere all'interno delle trasformazioni etniche e culturali della sua Toronto, come un attore, senza sentirsi un soggetto passivo, sopraffatto dagli eventi.

Per questo Bob aveva anche l'intuizione delle cose giuste da fare. Tra le tante iniziative, i convegni da lui preparati e curati personalmente sono stati un apporto notevole al dibattito culturale in Canada, ma anche un interscambio fecondo con studiosi di vari paesi, anche dell'Est europeo, in anni in cui non era certo di moda invitarli e coinvolgerli in progetti comuni.

Le cose migliori Bob le ha realizzate nel campo degli studi sulla comunità italiana in Canada e gli studiosi italiani gli devono essere debitori di una serie di informazioni e di supporti che lui ha avviato.

Proprio a Roma, nel dicembre del 1988, egli ha partecipato all'ultimo convegno e, in certo senso, ha compiuto l'ultimo sforzo nel campo di quegli studi sull'emigrazione, di cui osservava contento il promettente sviluppo e il fruttuoso scambio fra studiosi canadesi e italiani.

Ma Bob lo vogliamo ricordare soprattutto così, come l'amico, che ha saputo legare attorno a sé un gruppo di persone (tante) che gli si sono (e gli rimangono) affezionate. Amici a cui ha saputo donare, amici che intendono restargli tali nella memoria e nell'affetto: che se hanno la tristezza per ciò che è passato, hanno anche la consapevolezza di quanto è stato vissuto positivamente insieme, come una testimonianza feconda da consolidare ancora.

GIANFAUSTO ROSOLI

LIFE OF THE CENTRE - VIE DU CENTRE

In entering its second decade, the Centre expanded and consolidated programs which by now are well established, but it also saw growth along new lines. The support of Canadian research and researchers continued with sustained intensity and on an enlarged scale. So did the public events — lectures, seminars and conferences — which have promoted the visible presence of Canadian scholarship in Italy ever since the Centre was founded. The long term project of building up the library continued, less by way of purchases than through donations and exchanges. Thanks to the availability of new part time staff, a backlog of library accessions has been cleared, and the library now consistently uses a simplified Library of Congress system. Among new departures at the Centre, the most important is probably the establishment of a computerized inventory of research collaboration between Canada and Italy. Though still far from complete, this resource is already proving its usefulness as a guide to an impressive level of co-operation and exchange.

1989 saw changes and growth in the circle of persons associated with the Centre. In January, Antonella D'Agostino, Assistant to all of the Directors to date, left Rome to follow her husband to Montreal. Her successor is Marzia Basile, who over the months has been mastering a complex and sometimes intractable job. During my own absence from Rome in the Autumn term, Professor Peter Bietenholz of the University of Saskatchewan assumed responsibility for the Centre's operation as Associate Director. Finally, in a variety of projects and capacities, Alessandra Basile, Bonita Brindley and Daniela Nicolai ably assisted the Centre in specific tasks.

In the course of the year, hundreds of requests for assistance by Canadians with research interests in Italy were received, and the Centre's newly acquired electronic tools of communication turned out —

usually — to accelerate the rhythm of response. The Centre worked with and for scholars in many different fields, providing information, smoothing access to archives, libraries and monuments, and establishing contacts with other scholars or experts in technical fields, etc. In rare cases it managed to help visitors find suitable accommodation, an increasingly critical matter for researchers with limited budgets, given the high cost of housing in Rome. A number of Canadian scholars used the Centre's quarters in Palazzo Cardelli as their base of operations while working in Rome or indeed elsewhere in Italy.

As in previous years, the Centre housed and provided administrative support for the long-range research project directed by Professor Roberto Perin of York University. This project is aimed at the preparation of calendars of documents pertaining to Canada in the principal archives of Rome. Renewed funding by the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada has meant that work continued without significant interruption, after a period in which the project was carried by the National Archives of Canada and St. Paul's University, Ottawa. Research in the Archives of the Sacra Congregazione « De Propaganda Fide » is now complete for the period, 1878-1914, having produced more than 2,000 pages of inventory, 900 of these in the last eighteen months. Work continues in the Vatican Secret Archives, where in the course of the last year well over 6,000 documents were consulted. The full-time researchers engaged in the project have offices in the Centre, where they routinely devote afternoons to elaborating the material which in the mornings they collect in the archives. Also in the archeological excavations of Gravina di Puglia, directed by Professor Alastair Small of the University of Alberta, the Centre assisted by lending logistical support in arranging accommodation for the Canadian team of scholars and students. In addition, the Centre helped with the organizational aspects of university courses for advanced Canadian students taught in Italy. It was particularly involved in courses in architecture and archeology offered by Carleton University and the Universities of Waterloo and Alberta.

By way of providing a forum for disseminating the results of research and for exchanging ideas and experience, the Centre organized a series of public events addressed to various audiences. Some of these were jointly sponsored with other organizations. Most such events brought together Canadian and Italian specialists in the same field of

study, often in the setting of a round-table discussion, carried by speakers from both countries. Typically, these are multi-lingual events, advertised in Italian, in which each speaker uses his or her preferred language. In English translation, the subjects of this year's program were:

« *Essere Diversi* »: *Multiculturalism and the Relations Between Ethnic Groups* (April 20, 1989). Speakers: Howard Palmer (University of Calgary), Bruno Ramirez (Université de Montréal), Gianfausto Rosoli (Centro Studi Emigrazione); Chair: Tullio Tentori (Università di Roma « La Sapienza »).

Rome 1850/51: Impressions of a Canadian Ecclesiastic (September 19, 1989). Speakers: Pierre Savard (University of Ottawa), Fiorella Bartoccini (Università di Roma « La Sapienza » and Istituto dell'Enciclopedia Italiana), Giacomo Martina (Università Gregoriana); Chair: Paolo Brezzi (Università di Roma « La Sapienza »).

Women's Publishing: The Italian and the Canadian Experience (September 27, 1989). Speakers: Shelagh Wilkinson (York University and editor, *Canadian Woman Studies - les cahiers de la femme*), Paola Bono (Università di Roma « La Sapienza » and collaborator, *Donna WomanFemme*), Anna Maria Crispino (collaborator, *Noi Donne, Parola di Donna*), Sandra Kemp (University of Glasgow).

The Results of Ecclesiastical Censorship in Italy and Northern Europe (October 16, 1989). Speakers: J. M. De Bujanda (Université de Sherbrooke), Leandro Perini (Università di Firenze), Ugo Rozzo (Università di Udine), Peter Bietenholz (Canadian Academic Centre in Italy / University of Saskatchewan). Chair: Leonard E. Boyle, O. P. (Biblioteca Apostolica Vaticana).

Canada and the Ecclesiastical Archives of Rome (October 26, 1989). Speakers: Yvon Beaudoin, o.m.i., Luca Codignola (Università di Pisa), Giovanni Pizzorusso (Canadian Academic Centre in Italy), Matteo Sanfilippo (Canadian Academic Centre in Italy). Chair: Hervé Carrier, s.j.

Following a somewhat different format were a lecture and a seminar by D. Erle Nelson (Simon Fraser University) on the subject of

Nuclear Accelerators, Radiocarbon Dating and Archeology (May 11 and 13, 1989), and a seminar on *Current Issues in Italian Social Science* (June 15, 1989), offered by Tullio Tentori (Università di Roma « La Sapienza ») and Gianfausto Rosoli (Centro Studi Emigrazione) to the Canadian participants in the Institut International de Sociologie, which in 1989 met in Rome.

The Centre co-sponsored, and helped organize, an Italo-Canadian conference, *Export-Led Growth, Uneven Development and State Policy - The Cases of Canada and Italy*, which met in Pisa, April 19-22, 1989. The conference was co-ordinated by Daniel Drache (York University). The Canadian speakers included Isabelle Baaker (York University), Duncan Cameron (University of Ottawa), Stephan Clarkson (University of Toronto), Wallace Clement (Carleton University), Marjorie Cohen (Ontario Institute for Studies in Education), Robert Cox (York University), Arthur Donner (Toronto), Daniel Drache (York University), Merrick Gertler (University of Toronto), Harry Glasbeek (York University), John Holmes (Queen's University), Jeanne Laux (University of Ottawa), Rianne Mahon (Carleton University), Patricia Marchak (University of British Columbia), Anthony Masi (McGill University), Margie Mendell (Concordia University), Jorge Niosi (Université du Québec à Montréal), Paul Phillips (University of Manitoba), Abraham Rotstein (University of Toronto), Frank Tester (York University) and Mel Watkins (University of Toronto). They were matched by an approximately equal number of Italian colleagues.

In continuing a now well established tradition, the Centre was host to an inter-institute series of informal seminars in archeology, which gave scholars from various national institutes in Rome an opportunity to discuss their current work. The 1989 series was particularly rich in content, including the following presentations:

Lars Karlsson (U. of Virginia/Svenska Institutet i Rom): *Morgantina and the Fortifications of Greek Sicily* (March 15); Elisabeth Nedergaard (Det Danske Institut for Videnskab og Kunst i Rom): *The Arch of Augustus in the Roman Forum* (March 22); Mats Cullhed (Uppsala University/Svenska Institutet i Rom): *Maxentius and the Breakdown of Tetrarchy* (March 29); Jane Fitt (The British School at Rome): *Crop-Processing at an Etruscan Farm: Podere Tartuchino* (April 5); Cristina Carlo-Stella (Università di Roma « La Sapienza »): *Etruscan Fifth-Century Stone Sculpture* (April 12); Wim Regter (Ne-

derlands Instituut te Rome): *Fascinating Fans - Towards the Identification of Potters of Seventh-Century Bucchero in Southern Etruria* (April 19); Maurizio Gualtieri (University of Alberta/Canadian Academic Centre in Italy): *Roccagloriosa and Western Lucania in the Fourth Century B. C.* (April 26); Siri Sande (Det Norske Institutt i Rom for Kunsthistorie og Klassisk Arkeologi): *Portraits with « Camillus » coiffures* (May 3); Knut Oedegaard (Det Norske Institutt i Rom for Kunsthistorie og Klassisk Arkeologi): *The Historical Topography of Cales* (May 10); Tobias Fischer-Hansen (Det Danske Institut for Videnskab og Kunst i Rom): *The Iron Age Fortification of Ficana Seen in Relation to the Protohistoric Fortifications of Lazio* (May 17); James Higginbotham (University of Michigan/American Academy in Rome): *Roman Fishtanks of the Late Republic and Early Empire: Some Aspects of Design* (May 24); Stephen L. Dyson: (Wesleyan University/Intercollegiate Center for Classical Studies): *Survey Archeology and Romanization in Sardinia* (May 31); Joanne Spurza (Princeton University/American Academy in Rome): *The « Palazzo Imperiale » at Ostia Antica: Multipurpose House in an Urban Context* (June 7); Karen Slej (Det Danske Institut for Videnskab og Kunst i Rom): *The Black-Glazed Pottery from the Castor and Pollux Temple* (June 14).

At the time of writing, a new series of archeological seminars is under way, which has already seen a number of substantial presentations and lively discussion.

A new departure for the Centre was the organization of a second series of informal seminars, dealing with the city of Rome between Middle Ages and Counter-Reformation. It was fully international as regards both speakers and public and, unlike many presentations organized by foreign institutions in Rome, included a good many Italian participants. The following papers were presented:

Pierre Hurtubise (Université Saint-Paul/Centre Académique Canadien en Italie): *La Cour romaine et Rome* (May 2); Isa Lori Sanfilippo (Istituto Storico Italiano per il Medio Evo): *L'utilizzazione dei protocolli notarili: arti e artigiani a Roma nel '300* (May 9); Marie Rodén (Svenska Istitutet i Rom): *The Political and Ecclesiastical Orientation of Queen Christina of Sweden (1655-1689)* (May 16); Sandro Carocci (Università di Firenze): *Prime indagini sui lignaggi baronali romani tra la fine del XIII e il XIV secolo* (May 23); Manuel Va-

quero (Instituto Español de Historia y Arqueología): *Patrimonio immobiliare degli enti ecclesiastici romani tra la fine del '400 e la metà del '500: S. Giacomo degli Spagnoli* (May 30); Peter Blastenbrei (Deutsches Historisches Institut): *Osservazioni sulla società romana sulla base degli archivi giudiziari* (June 6); Irene Fosi (Università di Roma « La Sapienza »): *L'immagine della giustizia a Roma nella Controriforma* (June 13); Etienne Hubert (Ecole française de Rome): *Il patrimonio immobiliare romano dei Canonici del Capitolo di S. Pietro nel '300* (June 20). The success of this series has prompted its repetition in 1990:

Much of the Centre's work, of course, did not give rise to public presentations. This involves not only « housekeeping » functions but also activities aimed at widening its horizons and preparing the ground for future growth. Perhaps the most important of these projects was launched in spring, 1989, with financial assistance from the Department of External Affairs and is now entering its second phase.

In a concentrated effort, the Centre has carried out an enquiry into the research links between Italy and Canada in all disciplines. The project grew out of experience gathered in preparing for the conference with which in 1988 it celebrated its tenth anniversary. In that context, two points became evident: 1) The record of collaboration between scientists and scholars of the two countries is far more extensive than previously suspected, as is the degree to which they share the same research interests; 2) no single agency possesses adequate records or systematic information that would make it possible to identify all (or even most) of the projects that have been carried out, or the researchers involved in them.

The material which the Centre collected in 1988 became the nucleus of information which was vastly expanded in 1989 and which is now being confirmed, refined and further extended. The result of this project will be a unique computerized record of research collaboration, which will not only serve to illustrate past and present activity but will become a means to augment and vitalize future research collaboration between Canada and Italy.

Together with developments in Canada at the Canadian Mediterranean Institute, the Centre's enlarged scope of activity suggests that

The Leonard E. Boyle Endowment Fund

This endowment fund was established in 1988 and has grown rapidly, thanks to the generous contributions of donors in Canada and abroad. The fund's purposes are outlined on the following pages. As announced, the names of the donors whose gifts have been received and who have not requested anonymity will be published in each issue of the *Annali*. Among donations received in the period from January, 1989, to March 30, 1990, one most generous gift came with instructions that the donor not be named. In addition to this unknown person, the Centre owes thanks to the following:

Dorothy Africa, William Blissett, Elizabeth Bongie, Jaqueline Brown, S. B. Chandler, Evelyn Collins, Raymond Cormier, Richard and Mimi Gyug, Conrad Harkins, OFM, Harold Johnson, Valeria Sestieri Lee, Joseph Pope, Roger Reynolds, Linda Spear, Elza C. Tiner, Linda E. Voigts.

The Leonard E. Boyle Fund

This fund has been established by the Canadian Mediterranean Institute in honour of Leonard E. Boyle, O.P., who has been a supporter of the Canadian Academic Centre in Italy since its inception and its Director in 1985-86. It is intended as a modest acknowledgement of Father Boyle's eminence as a scholar, of his long career as a dedicated teacher at the Pontifical Institute of Medieval Studies, University of Toronto, and of his current service to the scholarly community as Prefect of the Vatican Library. His service to all Canadians has earned him the Order of Canada.

The fund provides an opportunity for Father Boyle's admirers to give expression to their respect and good wishes for his continued activity on behalf of scholarship and scholars. Contributions to the endowment will be held in trust by the Canadian Mediterranean Institute. Income will go toward expanding and maintaining the Library of the Canadian Academic Centre in Italy. This Library is housed in the Centre's quarters in Palazzo Cardelli in Rome and serves Canadian and Italian readers for reference and research purposes. Books acquired with revenues from the endowment will be accordingly identified among the Library's holdings.

Contributions to the endowment are welcome from individuals as well as from private or public organisations. Payment may be made by cheque or money order to the Canadian Mediterranean Institute, 541 Sussex Drive, Ottawa, Ontario K1N 6Z6, marked « L. E. Boyle Library Fund ». The Canadian Mediterranean Institute is a registered charitable organization and can issue receipts for Canadian tax purposes. The Institute welcomes contributions in all amounts and will be pleased to accept pledges for periods from two to ten years. A list of current contributors whose donation is received before May 30 of each year and who do not request anonymity will be published in the subsequent issue of *Annali Accademici Canadesi*, the journal of the Canadian Academic Centre in Italy. Donors of amounts in excess of \$ 250.00 will receive a complimentary copy of the *Annali*.

Le fonds « Leonard E. Boyle »

Ce fonds a été créé par l'Institut canadien de la Méditerranée en l'honneur de Leonard E. Boyle, O.P., qui a été un soutien du Centre Académique Canadien en Italie (CACI) depuis sa création et son directeur en 1985-86. Le fonds voudrait rendre hommage à l'éminent érudit qu'est Père Boyle, à sa longue carrière à titre de professeur à l'Institut Pontifical des Etudes Médiévales de l'Université de Toronto, et pour les services qu'il rend actuellement à la communauté savante en tant que Préfet de la Bibliothèque du Vatican. Ce service rendu à tous les Canadiens lui a valu les honneurs de l'Ordre du Canada.

Le fonds donne aux admirateurs du Père Boyle l'occasion de lui exprimer leur respect et leur reconnaissance pour son travail soutenu auprès de la communauté savante. Les contributions seront tenues en dépôt par l'Institut canadien de la Méditerranée. Ces argent serviront à l'expansion et au maintien de la bibliothèque du CACI. La bibliothèque est logée dans les locaux du Centre, dans le Palais Cardelli à Rome, et est à la disposition des lecteurs canadiens et italiens à des fins de recherche et de référence. Les livres acquis avec les revenus provenant de la dotation seront identifiés comme tels.

Les contributions peuvent aussi bien provenir de particuliers que d'organismes privés ou publics. Le paiement peut être effectué par chèque ou mandat à l'ordre de l'Institut canadien de la Méditerranée, 541 Sussex Promenade, Ottawa, Ont. K1N 6Z6, en spécifiant « Fonds de la bibliothèque L. E. Boyle ». L'Institut canadien de la Méditerranée est un organisme de bienfaisance enregistré et il peut émettre des reçus pour fin d'impôt. L'Institut accepte toutes contributions et sera heureux d'accepter aussi des engagements pour une période de deux à dix ans. Une liste des collaborateurs dont la donation aura été reçue avant le 30 mai de chaque année, et qui n'auront pas demandé de garder l'anonymat, sera publiée dans les numéros subséquents des *Annali Accademici Canadesi*, le journal du CACI. Les donateurs de montants excédant \$ 250.00 recevront à titre d'hommage un exemplaire des *Annali*.

CONTENTS/TABLE DES MATIERES

ARTICLES

PIERRE SAVARD, <i>La Rome de Pie IX jugée par un prêtre québécois</i>	Pag. 5
BRUNO RAMIREZ, <i>Multiculturalism: Canada's Unfinished Experiment</i>	» 33
ALESSANDRO GEBBIA, <i>Frederick Philip Grove and the Rise of the Canadian Dream</i>	» 43

RESEARCH NOTES AND REVIEW ARTICLES/NOTES DE RECHERCHE ET NOTES CRITIQUES

ELISABETTA VEZZOSI, <i>Per una nuova epistemologia: Women's Studies in Canada negli anni '80</i>	» 55
MATTEO SANFILIPPO, <i>Monsignor Pisani e il Canada (1908-1913)</i>	» 61
GIOVANNI PIZZORUSSO, <i>Donato Sbarretti, delegato apostolico a Ottawa, e la difficile organizzazione del Concilio plenario canadese (1909)</i>	» 77

BOOK NOTES/NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

WILLIAM WESTFALL, <i>Two Worlds: The Protestant Culture of Nineteenth Century Ontario</i> ; JOHN WEBSTER GRANT, <i>A Profusion of Spires: Religion in Nineteenth Century Ontario</i> (Terrence Murphy)	» 89
JOHN E. ZUCCHI, <i>Italians in Toronto</i> (Maria Susanna Garroni)	» 92
DOUGLAS N. SPRAGUE, <i>Canada and the Métis, 1869-1885</i> (Luca Codignola)	» 95
R. T. NAYLOR, <i>Canada in the European Age 1453-1919</i> ; LOUISE DECHENE, <i>Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle</i> (Matteo Sanfilippo)	» 96
THOMAS P. SOCKNAT, <i>Witness Against War: Pacifism in Canada, 1900-1945</i> (Massimo Rubboli)	» 98

FRANÇOIS WEIL, <i>Les Franco-Américains</i> (Ferdinando Fasce) . . .	Pag. 100
DESMOND MORTON - J. L. GRANATSTEIN, <i>Marching to Armageddon</i> (Luigi Bruti Liberati)	» 102
ANDREE LEVESQUE, <i>La Norme et les déviantes</i> (Elisabetta Vezzosi)	» 104
L. C. GREEN - OLIVE P. DICKASON, <i>The Law of Nations and the New World</i> (Matteo Sanfilippo)	» 106
BARBARA ROBERTS, <i>Whence They Came</i> (Cristina Mattiello) . . .	» 107
DUFRESNE, GRIMARD, LAPIERRE, SAVARD, VALLIERES, <i>Dictionnaire de l'Amérique française</i> (Monique Benoit)	» 108
ANTONIO MENNITI IPPOLITO - PAOLO VIAN, <i>The Protestant Cemetery in Rome</i> (Claudio De Dominicis)	» 110
PATRICK IMBERT, <i>L'objectivité de la presse</i> (Vincenzo Matera)	» 111
YVES LEVER, <i>Histoire Générale du Cinéma au Québec</i> (Piero Piemontese)	» 113
EDITH FOWKE, <i>Canadian Folklore</i> (Grazia Trabattoni)	» 114
AGOSTINO LOMBARDO, <i>Ritratto di Northrop Frye</i> (Matteo Sanfilippo)	» 115
LINDA HUTCHEON, <i>The Canadian Postmodern</i> (Richard Ambrosini)	» 117
JON C. STOTT - RAYMOND E. JONES, <i>Canadian Books for Children</i> (Grazia Trabattoni)	» 119
IRVING LAYTON, <i>Tutto sommato: Poesie 1945-1989</i> ; ALFREDO RIZZARDI, <i>Italian Critics on Irving Layton</i> (Baldo Meo) . . .	» 121
DENNIS COOLEY, <i>The Vernacular Muse</i> ; DANIEL S. LENOSKI, <i>A/Long prairie lines</i> (Matteo Sanfilippo)	» 123
K. P. STITCH, <i>Reflections, Autobiography and Canadian Literature</i> ; SUSANNA MOODIE, <i>Roughing It in the Bush</i> (Alessandro Gebbia)	» 125
MICHELE GADPAILLE, <i>The Canadian Short Story</i> ; NEIL K. BESNER, <i>The Light of Imagination: Mavis Gallant's Fiction</i> (Caterina Ricciardi)	» 127
SHORT NOTICES-EN BREF (Piero Piemontese, Giovanni Pizzorusso, Matteo Sanfilippo)	» 131

IN MEMORIAM

GIANFAUSTO ROSOLI, <i>Ricordo di Bob Harney</i>	» 143
LIFE OF THE CENTRE - VIE DU CENTRE (Egmont Lee)	» 147
The Leonard E. Boyle Endowment Fund	» 155